

Franz.

LE JUGEMENT

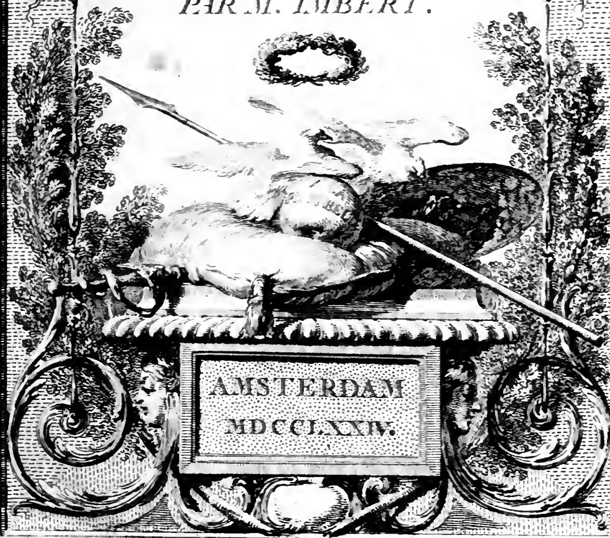
DE PÂRIS

POËME EN IV. CHANTS,

Suivi d'Œuvres mêlées.

Nouvelle édition corrigée et augmentée.

PAR Mr IMBERT.



AMSTERDAM

MDCCLXXIV.

PRÉFACE.

On ne ſauroit ſe diſſimuler le diſcrédit de la poëſie. Soit que le ſiècle paſſé nous ait laiſſé trop d'excellens ouvrages en ce genre, ſoit que le ſiècle préſent en produiſe trop de médiocres, le public ne lit preſque plus les vers. Eh! pourquoi, me dira-t-on, lui en donner encore? Croyez-vous trouver place dans le petit nombre d'auteurs privilégiés qui ſe font lire? On ne m'en croiroit pas, ſi je diſois non. Un auteur a beau proteſter d'inſouciance en matière de ſuccès; il ne trouve que des incrédules. On croit entendre une Coquette, qui, le matin, tandis qu'on épuiſe ſur elle toute la magie de la toilette, aſſure en minaudant qu'elle n'a nul deſſein de plaire. Quiconque ſe fait imprimer, cherche des lecteurs, comme tout Prédicateur veut un auditoire.

Mais il eſt des eſprits détracteurs-nés de la Poëſie, ou qui le deviennent par ſyſtême; je n'écris point pour eux, & je me contente de dire avec M. de Voltaire :

Qui n'aime point les vers, a l'eſprit ſec & lourd.

La ſatiété du Public n'étoit pas le ſeul obſtacle, ni le moindre peut-être que j'euſſe à vaincre. En faiſant imprimer un Poëme ſur le Jugement de Pâris, je trouvois le Public prévenu, & contre l'Art, & contre le genre de l'Ouvrage; c'eſt-à-dire, contre la Mythologie. Mais pourquoi nous feroit-il défendu d'y puiſer aujourd'hui! Parce que d'autres l'ont fait avant nous? Qu'importe, ſi cette mine n'eſt point épuiſée? Du neuf, du neuf, nous crie-t-on ſans ceſſe! oui, vous avez raiſon; mais ce n'eſt point par les noms & par des expreſſions *de mode* qu'il faut être neuf; c'eſt par les choſes & par la manière.

On demande pourquoi nous prétendons si fastueusement au génie; c'est que nous n'avons que de l'esprit. L'homme de génie ne s'en doute point; il n'a pas besoin, si je puis m'exprimer ainsi, d'agiter ses aîles pour s'enlever: il se trouve porté où il doit aller. Il ne dit point: Faisons un ouvrage de génie; il travaille, comme il sent, & l'ouvrage fait, c'est du génie. Nous croyons aujourd'hui mériter ce titre en nous éloignant du *ton* de nos prédécesseurs; il semble que nous craignons de leur ressembler. Eh! Messieurs, ne nous tourmentons point, la postérité ne nous confondra point avec eux. Nous voulons être Originaux, nous le sommes, & je crois que c'est tant pis pour nous.

Mais en soutenant qu'on peut user de la Mythologie, je suis forcé de convenir qu'on en abuse quelquefois. Quoi de plus fatiguant

que ces Mythologiſtes éternels, qui ne ſauroient faire un pas, ſans traîner cinq ou ſix Dieux à leur ſuite? ils ne permettroient pas à un Prince de ſe marier, ſans que Jupiter l'eût écrit dans ſes Annales de fer; il faut abſolument que Minerve ſigne le contrat de mariage, & que le livre des Deſtins s'ouvre pour laiſſer lire la bonne aventure des Epoux. *O Imitatores*! élevons-nous, duſſions-nous tomber; mais ne rampons jamais.

Je penſe donc que pour célébrer un événement de nos jours, on doit ſe paſſer de la grande Mythologie; mais je la crois néceſſaire, quand il s'agit d'un Héros contemporain des Fables, ou ſuppoſé tel. J'ajoute qu'on peut faire encore de précieuſes découvertes dans le monde fabuleux, & qu'on ne doit pas faire un crime à un Poëte de le parcourir. L'hiſtoire de Thiréſias plaît encore dans M. de Malfilâtre; c'eſt que l'au-

teur a ſu la rajeunir, ſans la défigurer, & qu'il l'a maniée avec beaucoup d'adreſſe (*a*).

Le Jugement de Pâris n'auroit jamais pu fournir quatre chants. Auſſi trouvera-t-on le fait bien altéré dans cet ouvrage, & j'oſe dire, rajeuni par la manière dont il eſt traité. J'ai uſé des droits de la Poëſie, en tranſportant à la cour le jeune Pâris, qui, ſelon la Fable, étoit encore berger, lors de ce fameux Jugement. Pâris eſt le Petit-maître de l'Antiquité; le ſeul homme qu'elle nous ait dépeint capable du rôle que je lui fais jouer. C'eſt d'après le portrait qu'elle en a laiſ-

(*) M. de Malfilâtre, qu'une mort prématurée nous a ravi, donnoit dans ſon Narciſſe les plus grandes eſpérances. On ne peut certainement pas nier qu'il ne ſoit verbeux & négligé; qu'il ne ſe diſpenſe trop ſouvent de cet heureux mélange de rimes, qui flatte ſi délicieuſement l'oreille. Mais il faut convenir auſſi qu'on trouve dans ſon Ouvrage un goût ſain, de la facilité, de l'abondance, beaucoup de fineſſe, des naïvetés dignes de La Fontaine, & une profonde connoiſſance des Anciens.

ſé, que j'ai établi le caractère de mon Héros ; ce qui ne m'a point ſauvé d'un reproche aſſez grave, ſur lequel on me permettra de m'arrêter un inſtant.

L'accueil indulgent qu'on avoit fait à cet Ouvrage m'engageoit à de nouveaux efforts pour le rendre plus digne du ſuffrage des Connoiſſeurs, qui, intéreſſés par les prémices d'une jeune Muſe, me louoient moins par équité, que par encouragement. J'étois déterminé, en le réimprimant, à faire main-baſſe ſur tout ce qui avoit été juſtement critiqué. Un Auteur eſt bien plus difficile à perſuader ſur les défauts d'un Ouvrage qu'il vient de finir. L'enthouſiaſme poëtique qui dure encore & l'amour paternel forment autour de lui un rempart inexpugnable. Il eſt épris de la Vénus qu'il vient de créer ; il ne la voit qu'avec les yeux de l'Amour. D'ailleurs la peine que l'Ouvrage lui a couté,

plus fraiche alors dans ſa mémoire, le lui rend plus cher, & il eſt ſouvent impoſſible, quand il a tort, de lui arracher un aveu qui le forceroit à recommencer un travail, dont il reſſent encore la fatigue. Mais quand l'Ouvrage eſt loin de lui, il le voit preſque avec des yeux étrangers; l'enthouſiaſme n'offuſque plus ſon jugement; il n'eſt plus occupé à chercher des raiſons pour juſtifier les défauts, il cherche les défauts pour les corriger, & il ſe ſent redevable à ceux qui lui ont aidé à les découvrir. Telles ſont les diſpoſitions où je me ſuis trouvé moi-même, quand j'ai voulu réimprimer le *Jugement de Pâris*. Uniquement occupé de la perfection de l'Ouvrage, j'ai relu, avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, les objections qui m'avoient été faites dans le Mercure de Juillet 1772. Un homme de Lettres, qui ſeroit aujourd'hui connu par des extraits raiſonnés, dont il enrichit de-

puis quelques années le Mercure, s'il ne l'eût été déjà par des ouvrages plus estimables, a fait une observation sur le caractère de Pâris, observation très-importante, si elle étoit juste. Je l'ai soumise à mon propre jugement, quand j'ai cru avoir acquis par le tems la faculté de me juger moi-même, & je ne l'ai pas trouvée fondée. Pour me délivrer de tout scrupule, j'ai consulté des amis connoisseurs, & après avoir compté & pesé les opinions, je m'en suis tenu à mon sentiment qui étoit le leur; mais je dois exposer les raisons qui m'ont empêché de me rendre à cette observation. On eût voulu que j'eusse rendu *Pâris amoureux de Vénus, dès le premier Chant.* Dès-lors la pomme est donnée. Plus de suspension, plus de dénouement imprévu. Dès que l'on sait que Pâris est amoureux de Vénus, on sait que Vénus sera couronnée. Me di-

ra-t-on que j'aurois pu le faire balancer entre sa passion & son devoir ? Seroit-ce Pâris que j'aurois peint, lui, qui a violé les droits de l'hospitalité, si sacrés chez les Anciens, pour enlever la femme d'un Roi son ami ? Une fois épris, il devoit donner la pomme à Vénus, & loin de pouvoir le représenter, comme le vouloit l'Observateur, indifférent *aux grandeurs que Junon lui propose, respectant beaucoup la Sagesse & les Arts, mais trouvant qu'ils ne suffisent pas pour le bonheur*, il n'eût pas eu le tems d'écouter les offres de ces deux Divinités, qui ne pouvoient avoir lieu, qu'en supposant l'irrésolution de Pâris. Et c'est en quoi les Poëtes qui ont chanté ce fameux Jugement m'ont paru s'écarter évidemment de la vraisemblance ; ils semblent tous ne parler que de la beauté de Vénus. L'une, disent ils, vante ses richesses, l'autre, la sagesse & les arts, &

Vénus, ſes charmes. Mais toutes paroiſſoient belles également, puiſque les Dieux furent partagés entre elles. Junon n'a dû parler de ſes tréſors, & Minerve de ſa ſageſſe, que pour fixer leur Juge irréſolu ſur les charmes de trois Rivales également belles; & ſi Vénus eſt la Déeſſe de la beauté, c'eſt depuis que Pâris lui a donné la pomme. Pâris amoureux devoit donc ſur le champ lui décerner le prix. Au contraire, en lui ſuppoſant, comme j'ai fait, le projet de couronner celle qui ſe rendra à ſes deſirs, le dénouement eſt incertain: on ignore qui des trois voudra le rendre heureux, on ignore même ſi l'une des trois le voudra, & on eſt curieux de voir comment il mènera à ſa fin une entrepriſe ſi audacieuſe; je ne crois pas que ce projet faſſe une *diſparate choquante avec le ton du Poëme*, qui eſt *noble*, mais non pas héroïque.

Je ne crois pas non-plus avoir *prêté des travers à mon Héros* ; je crois lui avoir laiſſé ce que les Anciens lui avoient donné avant moi. Pâris eſt en petit chez les anciens Poëtes, ce qu'il eſt plus au long dans mon Poême, à la langue près. Ils ne l'appelloient point *Petit-maître*, parce qu'ils n'écrivoient point en Français. Homère le peint comme un homme qui ne ſongeoit qu'à ſa parure ; qui n'avoit d'autre ambition que celle de plaire aux femmes, & dont le bras énervé ſuffiſoit à peine à lancer quelques foibles traits.

Pâris, dit l'Obſervateur, eſt repréſenté comme un homme *diſtingué par les talens agréables*. Mais je ne vois rien là d'incompatible avec l'exiſtence des *Merveilleux* de nos jours; ils ſont familiariſés avec les talens agréables, & je ne crois pas que pour cela ils ſoient amoureux de la ſageſſe. Si Pallas donne de l'ennui à Pâris, c'eſt par ſon diſ-

cours moral, qu'aſſurément il doit entendre, mais qui ne doit pas être fort de ſon goût. Enfin, j'avoue que j'aurois cru trouver une défenſe dans ces vers d'Horace, avec leſquels on a voulu me combattre :

Grataque fœminis
Imbelli citharâ carmina divides.

Aſſurément dans une Ode, où Horace s'élève fortement contre Pâris, on ne peut que prendre en mauvaiſe part *grata fœminis*, & *imbelli citharâ*; & on ne peut voir dans ce portrait qu'un homme efféminé.

Ce n'eſt pas qu'en perſiſtant à me défendre quant au fond, je m'imagine avoir été toujours irréprochable quant à la manière. J'avoue que la tirade qui ſuit le diſcours de Minerve étoit répréhenſible. Je crois que le diſcours devoit effaroucher le Prince Troyen; mais je confeſſe que j'avois em-

ployé des couleurs trop tranchantes. Je ſuis ſi loin de juſtifier ces vers, que je les ai refaits en entier dans cette nouvelle édition. Il eſt certain que les expreſſions de *dégoût* & *d'ennui* ſe trouvoient là déplacées. J'ai changé le mot ; mais la choſe eſt toujours la même. J'ai encore adouci le portrait de Pâris dans le premier Chant, & j'en ai ſupprimé les expreſſions trop modernes de *mode*, *d'étiquette*, &c.

J'ai cru devoir rendre compte au Public des motifs qui m'ont rendu indocile à ces obſervations, parce qu'elles ont été répétées depuis; car le pays littéraire eſt plein d'échos qui ſe répondent avec une fidélité ſuperſtitieuſe. Mais en le réfutant, je dois des remercimens à l'Auteur, & pour ſa critique que l'honnêteté ne pouvoit déſavouer, & pour les éloges que l'indulgence lui a dictés.

Je finis par une réflexion : C'eſt qu'il ne faut pas être étonné que des perſonnes de goût ne ſoient pas toujours de même avis. Outre qu'on n'eſt pas aſſez d'accord ſur les principes, il n'eſt malheureuſement que trop vrai, que le tems, le lieu, les circonſtances d'une lecture influent beaucoup ſur l'opinion du lecteur; de façon qu'on peut dire que le jugement d'un ouvrage dépend ſouvent d'une bonne ou d'une mauvaiſe digeſtion. D'ailleurs il eſt impoſſible de convaincre en matière de goût; le goût eſt la qualité littéraire, à laquelle on prétend le plus univerſellement; & pour perſuader à un homme qu'il en manque, il faudroit au moins qu'il en eût une fois.



AVIS DU LIBRAIRE.

On se flatte que ce Poëme aura beaucoup gagné par les nouveaux changemens. L'Auteur a fait disparoître une foule de fautes & de vers foibles. Il ne s'est pas borné à rectifier le Poëme, il a étendu ses corrections sur toutes les pièces qui l'accompagnoient ; il les a toutes retouchées ; il en a supprimé plusieurs , & en a ajouté un grand nombre de nouvelles, qui ne sont pas les moins importantes du Recueil. On l'a considérablement augmenté , afin qu'il pût rester tel qu'il est, & former un volume complet.

Delalain, Libraire, rue de la

Comédie Françaiſe, chez qui ſe trouve cette Édition, avertit qu'il lui reſte encore des exemplaires des Fables & des Contes de M. IMBERT, même format & même caractère.



LE



J. M. Moreau inv. *D. Née Sculp.*



LE JUGEMENT DE PÂRIS,

CHANT PREMIER.

O TOI, qui lis dans les ſecrets des Cieux ;
Muſe, raconte à la race mortelle,
Comment un homme, avoué par les Dieux ;
Donna jadis la pomme à la plus belle.
Divers récits en ont fait tour à tour,
Chez les humains, revivre la mémoire ;
Mais nul encor n'en a connu l'hiſtoire,
Et je la chante, inſpiré par l'Amour.

Parmi les fils d'un Prince heureux & ſage,
Du bon Priam, l'amour de ſes Sujets,
Brilloit Pâris, charmant, jeune & volage,
Toujours en proye aux amoureux projets,
Toujours fidèle aux erreurs du bel âge.
Tandis qu'épris des lauriers du Dieu Mars,
Son frère Hector, plus fier & plus ſauvage,
Va de Bellone aiguiſer les poignards;
De myrthes verds la tête couronnée,
Il va chercher ces bois, où Dionée,
Pour ſuivre Anchiſe, abandonnoit ſa Cour;
Ces verds gazons, où tant de fois l'Amour
A fait pour eux deſcendre l'Hyménée.

Le beau Pâris s'étoit encor donné,
Par les talens, une beauté nouvelle:
Il excelloit, Emule d'Arachné,
Dans l'art fameux, que jadis Philomèle,
Muette alors, a fait parler pour elle:
Art délateur de l'époux de Prochné,
Qui dévoila ſa trame criminelle.
Héros galand des fêtes d'Ilion,
A Terpſicore il eut ſervi de maître,

Et par ſa lyre eût rappellé peut-être
Les bois, courans ſur les pas d'Amphion.

Souvent heureux & toujours infidèle,
On le voyoit voler de Belle en Belle;
Vif, enjoué, fertile en jolis riens,
Jamais ſavant, craignant de le paroître;
Ce Prince étoit, à la Cour des Troyens,
Ce qu'à Paris on nomme un Petit-Maître.

Loin des Gémeaux, le Cancer emporté
Touchoit alors au bout de ſa carrière:
L'ardent Lion ſe dreſſe avec fierté:
En rugiſſant, il franchit la barrière,
Où frémiſſoit ſon orgueil irrité,
Et ſecouant ſon épaiſſe crinière,
Vient ranimer les fureurs de l'Eté.
L'Eté, jaloux de ce rival d'Hercule,
De tous ſes feux arme la Canicule,
Guide ſa marche, & la flamme à la main,
Tel qu'un géant, il franchit les montagnes,
Ses pieds brûlans ont flétri les campagnes,
Et de Cibèle il embraſe le ſein.

Tandis qu'au loin deſſéchant la verdure,
Ce Dieu cruel afflige la nature,
L'ingrat Pâris oſe attriſter l'Amour;
De cent Beautés dédaignant le murmure,
Il ſe réveille, avant le Dieu du Jour,
Prend d'un Chaſſeur & l'habit & l'armure,
Et pour les bois, veut déſerter la Cour.
Eſt-ce l'humeur ou l'ennui qui le preſſe?
Eſt-ce un dépit, qui pour fuir ſa Maîtreſſe,
Lui fait chercher l'obſcurité des bois?
Non; les forêts, déjà plus d'une fois,
Ont vu Pâris ſignaler ſon adreſſe.
De ſes Limiers le chœur eſt averti,
On les aſſemble, il ſe met à leur tète:
Dormez, époux, il part, rien ne l'arrête;
Pleurez, Amours, pleurez, il eſt parti.

Vers le Scamandre, orgueilleux, il s'avance:
Sur ſes habits la ſuperbe opulence
N'étaloit point un faſte éblouiſſant;
Mais plus modeſte, & non moins ſéduiſant,
L'Art avoit pris un air de négligence:
Sa chevelure, en longs anneaux flottans,

Sur ſon carquois, tombe avec nonchalance,
Et s'abandonne au caprice des vents.
Tel, & moins beau, vers la forêt prochaine,
Jeune Adonis, tu dirigeois tes pas,
Quand les Amours voyoient leur Souveraine
Quitter les Cieux, pour voler dans tes bras.

Ce Prince, hier les délices de Troye,
Eſt devenu la terreur des forêts;
De l'œil à peine il a guidé ſes traits,
Que le trépas vole & fond ſur ſa proie.
Contre ſon bras rien n'eſt un ſûr appui,
Il eſt partout; tantôt le trait rapide
Fuit dans les airs, cherche l'oiſeau timide;
L'atteint, le perce & retombe avec lui;
Tantôt le cerf, de bruyère en bruyère,
Mêlant toujours ſes larmes à ſon ſang,
Secoue en vain la flèche meurtrière,
Qu'avec la mort, il porte dans le flanc.

Mais c'en eſt fait; laſſé d'un long carnage,
Pâris s'arrête, il ſuſpend ſes travaux:
Un chêne antique & vainqueur de l'orage,

Voit à ſes pieds tomber notre Héros,
Et ſon vieux tronc le ſoutient & l'ombrage.
A peine aſſis, & reſpirant enfin,
Le jeune Prince, ivre de ſa victoire,
Avec ſon arc, inſtrument de ſa gloire,
Souleve, agite & compte ſon butin,
Qu'à ſon oreille arrive un doux murmure,
Tel que le bruit d'un Tremble vacillant;
Il tend ſon arc; ſon œil étincelant
Cherche ſa proie, & reconnoît Mercure.
» Raſſure-toi, dit l'Envoyé des Cieux;
» Prince, le ſort, à ce glorieux titre,
» En joint un autre encor plus glorieux:
» Par mon organe, il te nomme l'Arbître
» Du différend, qui partage les Dieux.

» Long-temps Thétis, avec indifférence,
» Vit, tu le ſais, Pélée à ſes genoux;
» Pélée enfin, par ſa perſévérance,
» Amant chéri, devient heureux Epoux.
» Par une fête, avec pompe ordonnée,
» Des vaſtes mers le Deſpote orgueilleux,
» Pour célébrer cet heureux hyménée,

» Hors la Discorde, assembla tous les Dieux.
» Mais tout-à-coup la farouche Déesse,
» Pour se venger de ce cruel mépris,
» Vole au banquet, &, d'un malin souris,
» Accompagnant sa perfide largesse,
» Lance une pomme, avec ces mots écrits:
» *A la plus belle*. O pomme trop fatale!
» Les doigts y sont à peine reposés,
» Que la vapeur du venin qu'elle exhale
» Trouble soudain les esprits divisés.
» Dans tous les yeux, la fureur étincelle,
» Chaque Déesse a demandé le prix;
» Il est à moi, voyez, *à la plus belle*:
» On se partage, & bientôt, à grands cris,
» Chaque Immortel protège une Immortelle.
» L'un voit la pomme, & l'arrête en volant:
» Une autre main, plus agile ou plus forte,
» Saisit le fruit, qu'une troisiéme emporte,
» Pour le reperdre; & toujours circulant,
» De main en main, la pomme va roulant.
» On voit déjà les tables renversées,
» Et de Thétis les roses dispersées
» Nagent au sein du Nectar ruisselant.

» Le Roi des Cieux au milieu d'eux s'élance,
» Parle & s'écrie : Arrêtez. A ſa voix,
» Parmi les Dieux, deſcendent à la fois
» Et la terreur & le morne ſilence.
» La paix renaît, & finit leurs débats;
» On délibère, & le Sénat plus ſage
» D'abord exclut les vulgaires appas,
» Choiſit encore, & bientôt ſe partage
» Entre Junon & Vénus & Pallas.
» Quand Jupiter : ma volonté ſuprême,
» Pourroit, dit-il, nommer l'une des trois;
» Mais, Immortels, dois-je donner ma voix
» Contre une épouſe, ou deux filles que j'aime ?
» Pour prononcer avec plus d'équité,
» Portons la cauſe au Tribunal d'un homme.
» On applaudit, &, vers toi député,
» Jeune Troyen, j'accours & je te nomme,
» De par les Dieux, Juge de la Beauté.

De cet emploi ton orgueil eſt flatté,
Heureux Pâris!... mais condamner deux Belles!
A ce penſer il eſt épouvanté :
— Qui, moi Mortel, juger trois Immortelles!

— Tel eſt du ſort l'immuable décret:
» Nos Déités, pour briguer ton arrêt,
» Vont, ſous tes yeux, deſcendre en ce lieu même.
» Le choix des Dieux eſt encore incertain:
» Juge, prononce; & ton arrêt ſuprême
» Sera pour eux l'oracle du Deſtin.

Le Dieu ſe tait; cette verge, où s'enlace
De deux ſerpens le corps myſtérieux,
Frappe le Prince; il en frémit; ſes yeux
S'arment ſoudain d'une nouvelle audace,
Et l'Immortel eſt déjà dans les Cieux.

Mais tout à coup l'Amant de la Nature,
Zéphyr s'éveille, & des airs qu'il épure,
Chaſſant bientôt l'Eté morne & brûlant,
Avec ſon aîle, il sème la verdure
Sur la forêt, qu'il tapiſſe en volant.
Des arbres verds déjà l'ombre incertaine
Fond ſur Pâris & s'étend vers la plaine;
L'ambre plus pur exhale ſes odeurs;
Un gazon frais couvre la terre ardente,
Et fait jaillir une moiſſon de fleurs,

Pour nuancer ſa robe verdoyante.
Des fruits vermeils chargent le grenadier ;
Sur les buiſſons, la roſe ſe balance,
Et l'oranger, fier de ſon opulence,
Mêle ſon or à l'or du citronnier.
La violette ici brille dans l'herbe ;
A ſes côtés, ſur un arbre voiſin,
La vigne monte, & court, vaine & ſuperbe,
Près du cédra ſuſpendre le raiſin.

Que ce prodige anime ton courage :
Les Déités, qui briguent ton ſuffrage,
Vers toi, Pâris, dirigent leur eſſor ;
Vois lentement deſcendre en ce bocage
Ce groupe, aſſis ſur un nuage d'or.
Sur ſon paſſage, il a ſemé la vie,
Tout s'embellit, s'enflamme tour à tour ;
Le peuple aîlé ſe careſſe à l'entour,
Et ranimant ſa douce mélodie,
Il chante en chœur le Printems & l'Amour.
La nue enfin, s'abbaiſſant ſur la terre,
Rend le dépôt, confié par les Dieux,
Livre aux Zéphyrs ſon orbe radieux,

Et va ſe perdre au ſéjour du Tonnerre.
Autour de lui, notre Juge étonné
Voit vaciller des Ombres plus épaiſſes,
Et le feuillage, en voûte façonné,
D'un demi jour éclaire les Déeſſes.

Chaque Rivale, au fond de ſon palais,
Tandis qu'au Prince on députoit Mercure,
Avoit déjà, pour orner ſes attraits,
De la toilette épuiſé l'impoſture :
Aux Déités, elle ne meſſied pas ;
L'art eſt un Dieu, qu'au Ciel même on implore :
On le chérit, quand on eſt ſans appas ;
Quand on eſt belle, on le chérit encore.

Avec orgueil, mais avec majeſté,
Paroît Junon, ſuperbe Déité ;
Mille Tréſors ſurchargent cette Belle :
Le diamant, dans l'or pur incruſté,
Mêle ſes feux à la pourpre immortelle.
Sa noble écharpe, à replis onduleux,
Ceint la Déeſſe, & retombe avec grace ;
Divin tiſſu, dont la ſplendeur efface

Le coloris de cet arc lumineux,
Qui peint la nue & les airs qu'il embraſſe.
Reine ſuperbe, elle a le front paré
D'un diadême, où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré,
Et dans ſes mains, brille un ſceptre d'opale.

On voit Pallas, belle avec dignité,
Qui brille encore, avec moins d'opulence;
Dans ſa démarche, eſt l'air de la décence,
Dans ſes regards, une douce fierté,
Dans ſa parure, une ſage élégance.
Un voile blanc, ſymbole de pudeur,
Sert ſes attraits, en atteſtant ſa gloire:
Voile charmant, où d'un doigt créateur,
De ſon triomphe elle a tracé l'hiſtoire:
L'œil étonné voit ſa lance d'airain
Frapper la terre, avec un long murmure,
Et l'Olivier, qui jaillit de ſon ſein,
Agite encor ſa bruyante verdure.
A ſon oreille, on ſuſpendit en nœuds
Des boucles d'or, errantes & captives;
Et des brillans, d'un verd foible & douteux,

Ceignent ſon front, façonnés en olives.

Sous ſes habits, avec art négligés,
Vénus paroît dédaigner l'artifice;
Les fleurs, le myrthe, ornent l'humble édifice
De ſes cheveux, en boucles partagés.
Quand les trois Sœurs, qui veillent auprès d'elle,
En ſouriant, d'abord après le bain,
Sous le tiſſu d'une gaze infidelle,
Eurent caché les tréſors de ſon ſein:
Quand des odeurs l'eſſence la plus pure
Eut, à grands flots, parfumé ſes atours:
Elle plaça la divine ceinture,
Qui ſert d'azile & de trône aux Amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage,
Erre toujours un eſſain de plaiſirs,
Les doux attraits & les ardens deſirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux ſecrets, les détours innocens,
Le feint courroux, & les agaceries,
Pièges adroits, qui ſurprennent les ſens,
Et livrent l'âme aux douces rêveries.
» Eh bien! dit-elle, en regardant Pâris,

» Pour nous juger, puisque le Ciel te nomme,
» Que la plus belle obtienne enfin le prix,
» Jeune Troyen, prononce ; à qui la pomme?
Pâris (un Dieu vient de le rassurer),
Tranquille & fier, les voit d'un œil avide ;
A ses Élus, Amour sait inspirer,
Auprès du sexe, une audace intrépide.
Mais ses beaux yeux, parcourant leurs attraits,
Sont éblouis, & le choix l'embarrasse ;
Juge galant, il sourit avec grace,
Et, par ces mots, excuse ses délais.

» Pourquoi, jugeant trois beautés immortelles ;
» N'ai-je en ce jour qu'une pomme à donner ?
» Funeste prix, qu'on ne peut décerner,
» Sans être encore injuste envers deux Belles !
» Dans nos jardins, Zéphir sollicité
» Par la fraicheur de trois Roses nouvelles,
» Sœurs du même âge, égales en beauté,
» Zéphyr balance, & voltige autour d'elles.
» Chacune a droit de fixer son amour ;
» En vain ce Dieu veut en adopter une :
» Séduit sans cesse, il choisit tour à tour

» Chaque rivale, & n'en choisit aucune.
» Comme ces fleurs, vous charmez toutes trois,
» Comme Zéphyr, je ne puis faire un choix.
» O Déités, l'une des trois sans doute,
» L'une des trois brille de plus d'appas;
» Mais pardonnez, votre Juge redoute,
» De prononcer sur ce qu'il ne voit pas.
» En est-ce assez (j'en appelle à vous-même)
» De deux beaux yeux & des plus heureux traits?
» Il faut encor, il faut d'autres attraits:
» D'un tout parfait naît la beauté suprême.
» Sous les atours, qu'emprunte la grandeur,
» Quoi! vous cachez cet heureux assemblage!
» Quand le soleil veut montrer sa splendeur,
» Emprunte-t-il le voile d'un nuage?
» Ah! que la gloire enchaîne la pudeur.
» Vains ornemens, inutile imposture,
» Disparoissez; le fard de la beauté,
» Au premier âge, étoit la nudité;
» Mais la laideur inventa la parure.

Ce dernier mot est à peine entendu;
Pallas déjà renonce à la victoire,

Et de Junon l'orgueil eſt confondu ;
Reine des Cieux , Junon craint pour ſa gloire ,
Pallas croiroit immoler ſa vertu.
Vénus rougit & garde le ſilence ,
Rougit encore , & d'un air d'innocence ,
Baiſſe ſon front, le cache ſous ſa main :
Il faut , dit-elle , obéir au deſtin.
Junon réſiſte & Minerve balance ;
Et Vénus donne , avec un ris malin ,
A leur pudeur le titre de prudence.
Cette pudeur héſite vainement ;
Je la vaincrai , dit le Prince en lui-même :
A leurs regards il échappe un moment ,
Et cette fuite eſt un sûr ſtratagême.
La ſolitude , hélas ! pour la pudeur ,
Eſt trop ſouvent un piège bien perfide !
Elle combat , ſous l'œil du ſpectateur ,
Loin des témoins , elle eſt foible & timide.

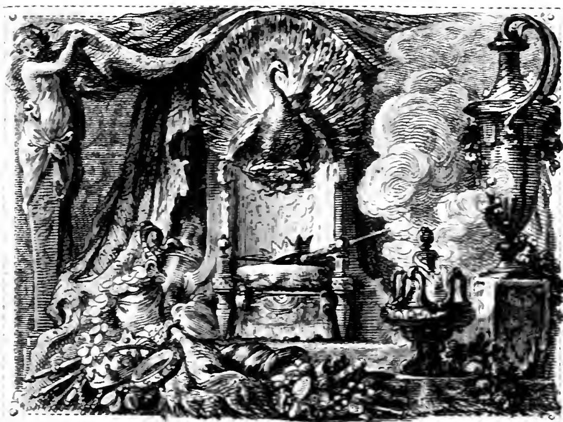
Fin du premier Chant.



CHANT



uclos Sculp



CHANT SECOND.



L'ESPOIR enfin d'un prix ſi glorieux,
Et de Vénus le ſourire perfide,
Changent Minerve & la Reine des Dieux;
L'humble Pudeur rougit, baiſſe les yeux,
Voile ſon front, & d'une aîle rapide,
En ſoupirant, s'exile dans les Cieux.
Vénus avoit écarté de ſes traces
Les trois Beautés qui marchent ſur ſes pas;
Vénus ordonne, & chacune des Graces
Va d'un vain luxe affranchir leurs appas.
En un moment, voile, écharpe, ceinture,

Tombent épars, ou volent dans les airs.
Dieux! quels tréſors cache un dais de verdure!
Charmant berceau, vrai temple, où la nature
A dépoſé tous ſes charmes divers!
Amour, Amour, me ſeras-tu fidèle?
Viens ſur mes ſens agiter ton flambeau;
Sans toi, le Peintre, aux pieds de ſon modèle,
Laiſſe tomber & palette & pinceau.
De tant d'appas les Nayades charmées
Quittent leur grotte, aſſiſe au fond des eaux;
Du Simoïs, couronné de roſeaux,
L'urne s'épanche en ondes enflammées.
Faunes, Sylvains font gémir les échos;
De tes concerts quand déjà tout réſonne,
Pan, ſous tes doigts, s'échappent tes pipeaux,
Et la Dryade, hôteſſe des Ormeaux,
Briſe l'écorce, où le ſort l'empriſonne.
Orphée a vu marcher à ſon côté
Les arbres même, animés par ſa lyre;
Sans ces accords, aujourd'hui tout reſpire,
Tout ſemble voir & ſentir la beauté.

Mais qui peindra le Juge téméraire,

Quand, à leur voix, il revient ſur ſes pas,
Quand, plus avide, il rentre au ſanctuaire,
Dont l'heureux ceintre enferme tant d'appas ?
Autour de lui, par un charme invincible,
Tout ſemble ému ; ſeul muet en ces lieux,
Pour trop ſentir, il demeure inſenſible ;
Toute ſon âme a paſſé dans ſes yeux.
Prêt à juger, il ſe trouble, il balance ;
Ce que ſon œil ne voyoit point aſſez,
Il le voit trop, & s'égare en ſilence
Sur tant d'appas, l'un par l'autre effacés.

Quand, ſe jouant ſur deux globes d'ivoire,
De blonds cheveux ſollicitent Pâris,
Un pied léger diſpute la victoire.
Deux bras d'albâtre, & qu'Amour a polis,
Lui font quitter une bouche mi-cloſe ;
Ses yeux, charmés de la blancheur du lys,
Errent diſtraits par un bouton de roſe.
Veut-il nombrer ces charmes raviſſans ?
Un fin ſouris lui lance un trait de flâme ;
Si des yeux vifs ont allumé ſes ſens,
Un doux regard touche, attendrit ſon âme.

Lorſqu'une Belle, à travers le corail,
Laiſſe entrevoir des perles dont l'émail,
Par ſon éclat, le ſéduit & l'appelle,
Plus loin ſon œil meſure en s'égarant
Un cou de Nymphe, où mollement ruiſſelle,
Parmi les lys, un azur tranſparant.
Oh! que ne puis-je achever la peinture
D'autres tréſors, domaine du plaiſir,
Foyers ardens, carquois, d'où la nature
Lance à Pâris les flèches du deſir!

Des feux ſubtils, courant de veine en veine,
Brûlent Pâris, & ſes regards jaloux
Sont obſcurcis d'une vapeur ſoudaine;
Ivre d'amour, & reſpirant à peine,
O Déités, il tombe à vos genoux:
» Grâce, dit-il! ſouffrez que je reſpire;
» Dieux! que d'attraits ſur un humble gazon!
» Que de mes ſens je reprenne l'empire;
» Pour vous juger, rendez-moi ma raiſon.
» Je l'ai perdue. O Belles! que l'Aurore,
» De nouveaux feux éclaire nos climats,
» Et je prononce. Ah! ſi j'héſite encore,

» De mes délais accuſez vos appas.
A ce diſcours, on murmure tout bas;
D'un prompt courroux chaque front ſe colore.
Mais vainement on maudit ſa lenteur,
Il eſt leur Juge, il va donner la pomme;
Ce ſeul penſer enchaîne leur humeur,
Trois Déités cédent aux loix d'un homme,
Et le dépit rentre au fond de leur cœur.

Pâris ainſi de ſon doux miniſtère
Semble à ſon gré prolonger les inſtans;
Sages mortels, vous que Thémis éclaire,
En pareil cas, trop avares du tems,
Hâteriez-vous un décret téméraire?
Je crois vous voir cent fois recommencer,
Revoir encore, comparer, balancer,
Et peu contens d'un examen ſévère,
Y revenir, avant de prononcer.

Près d'un vallon, qu'arroſe une onde pure,
Un vieux palais, de noble architecture,
Regnoit au loin; on voyoit à ſes piés
De frais berceaux, des jardins émaillés,

Où l'art brilloit, ſans cacher la nature.
Loin des Cités, ſous de ſimples Atours,
Du bon Priam la Compagne docile
Y dépoſoit les fruits de leurs amours.
Elle y ſauva leur enfance débile,
De l'air impur, qu'on reſpire à la ville,
Et du poiſon qu'on verſe dans les Cours.
Avec orgueil, cette Reine étoit mère :
Dans ce palais, on la voyoit toujours
Les abreuver de ſon lait ſalutaire :
» Dieux, diſoit-elle, ah ! comblez mes deſirs!
» C'eſt peu, trop peu, de les avoir fait naître:
» Je dois encor les chérir, les voir craître ;
» On devient mère, hélas, par les plaiſirs,
» Par l'amour ſeul, on eſt digne de l'être.
Le beau Troyen, de ce lieu révéré,
Avoit long-tems brigué la jouiſſance ;
Maître à la fin d'un bien ſi deſiré,
Il l'embellit, & ſa reconnoiſſance
En fit un temple aux Amours conſacré.
Là, quand le ſoir, charmé de ſon adreſſe,
Il avoit fui les bois enſanglantés,
Briſant ſes traits aux pieds de ſa Maîtreſſe,

Il s'endormoit au ſein des voluptés.

C'eſt dans ces murs, entourés de verdure,
Que le Troyen doit juger leurs appas.
Chaque Déeſſe a repris ſa parure,
Et vers la plaine il dirige leurs pas.
Des ſonges vains la fatale courrière,
Qui, triſte & ſombre, abhorrant la lumière,
N'allume au Ciel que de pâles flambeaux,
La nuit enfin, ſur la Phrigie entière
Alloit tirer ſes funèbres rideaux;
Quand on parvint, après un court voyage,
Dans ce Palais antique & faſtueux:
Plus d'une Eſclave, à l'œil voluptueux,
Au fin ſouris, au gracieux corſage,
Dreſſe bientôt un repas ſomptueux.
Mais ce repas, étalé devant elles,
Irrite peu le goût des Immortelles.
Tous nos feſtins, enrichis de ces mets,
Qu'avec tant d'art le luxe multiplie;
Eh! que ſont-ils près des divins banquets,
Où le nectar ſe mêle à l'ambroiſie?
Pâris encor jure qu'à ſon réveil

Or entendra la Sentence ſuprême;
On ſe ſépare, il les guide lui même,
Et, malgré ſoi, les invite au ſommeil.
Bientôt, hélas, dans ſon lit ſolitaire,
En vain lui-même implore le Repos;
Ce Dieu s'enfuit, comme une ombre légère,
Et ſur ſon aîle emporte ſes pavots.
De tant d'attraits l'image renaiſſante
Agite encor tous ſes ſens éperdus;
Pâris, laſſé de ſes vœux ſuperflus,
Se roule en vain ſur ſa couche brûlante,
Par ſes efforts, il s'enflamme encor plus.

L'infortuné, ſi peu digne de l'être,
Revient enfin de ſon étonnement;
Avec le jour, Pâris ſemble renaître,
La vanité ſuccède au ſentiment.
Le croira-t-on, le projet où s'arrête
Son jeune orgueil, qu'il ſe plaît à nourrir?
Homme ſuperbe, il prétend conquérir
Les Déités, dont il eſt la conquête.
D'autres mortels, par l'Amour ſeul connus,
L'avoient oſé, ſe peut-il qu'il échoue?

Pâris enfin, qui ne balance plus,
Voit Adonis dans les bras de Vénus,
Et ne voit pas Ixion ſur ſa roue.
» Qui, moi, dit-il, l'Idole d'Ilion,
» Qui, moi, ſécher & languir dans les larmes!
» Ah! loin d'ici, trop frivoles allarmes,
» Eſpérons tout; au jeune Endimion
» Diane même abandonne ſes charmes.
» Divinités, comme lui, je ſuis Roi,
» Et comme vous, Diane, eſt immortelle;
» Par ſes appas, l'emporte-t-il ſur moi?
» Par vos vertus, l'emportez-vous ſur elle?
» L'une de vous doit éteindre en ce jour
» De mes deſirs la flamme involontaire;
» Serois-je ici l'eſclave de l'Amour,
» Tandis qu'ailleurs, il eſt mon tributaire?

Il dit, s'élance, on accourt à ſa voix;
Plus d'une Nymphe, à la taille légère,
Vient, en riant, lui demander des loix,
Et de ſon art offrir le miniſtère.
Cet art, fécond en ornemens divers,
Pare déjà ſa beauté renaiſſante;

D'or & d'azur ſa robe étincelante
Charme la vue, en parfumant les airs,
Et, ſur l'émail d'une glace éloquente,
Il laiſſe errer ſes yeux à peine ouverts.

Quand ſur ſon front la ſanté moins vermeille;
Quand de la nuit les ſonges déſaſtreux,
L'ennui du jour, ou les ſoins de la veille
Avoient éteint ſes regards amoureux;
A ſon réveil ſes Nymphes attentives,
Par des récits voluptueux, galans,
Rendoient la vie à ſes appas mourans,
Et rappelloient les Graces fugitives.
Dans ſon regard, inquiet, agité,
De la triſteſſe on a cru voir la trace;
En le parant, Næris, jeune Beauté,
Rompt le ſilence, & marie avec grace,
Le ton naïf à la malignité.

» Il faut, Seigneur, que ma bouche indiſcrete
» Ici révèle un myſtère d'amour,
» Lui dit Næris; la Sœur du Dieu du Jour,
» Diane en fut l'Héroïne ſecrette.

» Diane! eh ! quoi! la Vierge des Forêts!
» Ah ! c'eſt, ſans doute, une vaine impoſture....
» Phimas pourtant m'a conté l'aventure,
» Et ce Devin, Seigneur, ne ment jamais.

» Au ſein des bois, nuit & jour égarée,
» Diane aux Daims, à la Biche éplorée
» Faiſoit la guerre. Elle vit ſans amant,
» Et ſi l'Amour n'abrège leur durée,
» Les jours, dit-on, coulent bien lentement,
» Les nuits ſur-tout! Elle erroit triſtement,
» D'ardens Limiers & d'ennuis entourée.
» D'un pied léger, plus prompt que les éclairs,
» La Belle un jour ſuivoit un Cerf rapide ;
» Vers un taillis, une flèche homicide
» Vole, & ſoudain un cri frappe les airs.
» Diane accourt. Au ſein de l'herbe épaiſſe,
» Paroît Zilas, le bras percé d'un trait;
» Ce beau Paſteur, brûlant d'un feu ſecret,
» Suivoit par-tout la farouche Déeſſe.
» Tant de beauté, ſon âge & ſes douleurs
» Touchent Diane : Eh! qu'ai-je fait, dit-elle?
» A cette voix, oubliant ſes malheurs,

» Il ſe relève, &, l'œil mouillé de pleurs,
» Sourit encore, en voyant l'Immortelle.
» Diane exprime, avec la fleur nouvelle,
» Des végétaux les ſucs régénérans :
» Je ſens, dit-il, ô Déeſſe, ah ! je ſens
» Une bleſſure, hélas ! bien plus cruelle.
» Phœbé diſtraite, à ce doux entretien
» Ferme l'oreille, & pourſuit ſon ouvrage ;
» D'un tendre aveu pour effacer l'outrage,
» Chez une Prude, il eſt plus d'un moyen ;
» Se courroucer, ou n'y comprendre rien,
» N'y rien comprendre eſt toujours le plus ſage.

» Le jour renaît, Phœbé cherche Zilas ;
» Pour n'aimer point, on n'eſt pas inhumaine.
» Près du Berger, pour ſoulager ſa peine,
» Si la pitié d'abord guida ſes pas,
» Sans doute encor la pitié la ramène.
» Mais le Berger commence à s'enhardir :
» Mieux qu'elle inſtruit du mal qui le poſsède,
» Bientôt lui-même il preſcrit le remède,
» Un ſeul baiſer, un ſeul, peut le guérir.
» A ce diſcours, Diane plus ſévère,

» Rougit, pâlit, & demeure ſans voix,
» Court auſſi-tôt dans l'épaiſſeur du bois,
» Enſevelir ſa honte & ſa colère,
» Et voit le jour naître & mourir deux fois;
» Sans viſiter le Berger téméraire.
» Mais les remords ſe gliſſent dans ſon cœur:
» Dois-je le fuir, dois-je le voir, dit-elle?
» Ah! ſi lui-même, irritant ſa douleur,
» Rendoit enfin ſa bleſſure mortelle?
» Elle revient. Quoi! même avant le jour?
» Cette pitié, ſi je ſais comme on aime,
» Me paroît bien reſſembler à l'amour,
» Si toutefois ce n'eſt l'amour lui-même.
» Le Berger ſeul, attendant le trépas,
» Foible & tremblant a revu la Déeſſe:
» Elle ſoupire; eh! qui pourroit, hélas!
» Le voir mourant, & le voir ſans foibleſſe?
» Un doux baiſer eſt cueilli par Zilas.

» On ſe ſépare, & la deuxième Aurore,
» Près du Berger, revoit Diane encore:
» De la fraîcheur, qui vient me colorer,
» Lui dit Zilas, ſoyez moins étonnée;

» Les ſucs des fleurs ne me l'ont point donnée,
» Vos végétaux me laiſſoient expirer.
» O Déité, ma guériſon ſoudaine,
» Je ne la dois qu'à ce charmant baiſer,
» Au baiſer ſeul ; je le cueillois à peine,
» Que j'ai ſenti mes douleurs s'appaiſer.

» Pour raffermir ſa force encor fragile,
» Nouveau baiſer demandé, pris ſoudain ;
» De jour en jour, le remède eſt facile,
» De jour en jour, notre Berger malin,
» Plus exigeant, la revoit plus docile.
» Il craint ſans ceſſe ; il faut à chaque inſtant
» Ou réprimer une douleur nouvelle,
» Ou raſſurer ſa ſanté qui chancèle,
» Ou le guérir d'un doute renaiſſant.
» Toujours l'effroi, qu'à Diane il oppoſe,
» Sert à propos ſon amoureux deſſein,
» Et tour à tour, ſa bouche ſe repoſe
» Sur deux beaux yeux, ſur deux levres de roſe ;
» Plus bas encor, ſi j'en crois le Devin.
» On ne ſait point quelle heureuſe aventure
» Survint alors ; mais j'ai ſu de Phymas

» Que le ſoleil, ſur la même verdure,
» Sans que Zilas ait la moindre bleſſure,
» Surprend encore & Diane & Zilas.

Ainſi Næris, qui du Prince volage,
Sembloit alors deviner les ſecrets,
Sans le ſavoir, enflamme ſon courage;
Et ce récit, conforme à ſes projets,
Aux yeux du Prince, eſt un heureux préſage.
Mais la toilette, au gré de ſes deſirs,
Semble avancer d'une lenteur extrème;
Impatient, il ſe pare lui-même,
Et croit hâter l'inſtant de ſes plaiſirs.
Sans dépouiller leur grâce naturelle,
Ses blonds cheveux ſe bouclent ſous ſes doigts;
Ainſi paré, le Prince eſt à la fois
De la beauté le Juge & le modèle.

Oh! que l'Amour eſt voiſin de l'Erreur!
Le beau Troyen, quand ſon œil vit deſcendre
Des trois Beautés le groupe ſéducteur,
Craignant déjà, Juge facile & tendre,
Que par l'oreille, on ne ſurprît ſon cœur,

Vouloit d'abord juger, ſans les entendre;
Bientôt, hélas! loin de les éviter,
Il les appelle; on court; chaque Déeſſe
Veut de ſon Juge éblouir la ſageſſe;
Et dès ce jour l'art de ſolliciter
Paſſa dans Troye, & bientôt dans la Grèce:
Art, que les Grecs léguerent après eux,
Qui de l'Europe eſt enfin l'héritage,
Et qu'on verra, plus parfait, d'âge en âge,
Briller encor chez nos derniers neveux.

Fin du ſecond Chant.



CHANT,



CHANT TROISIÉME.



Un Belvéder, d'élégante ſtructure,
D'où l'œil, perdu dans un vaſte lointain,
Suit vingt ruiſſeaux, dont le cours incertain
De flots d'argent traverſe la verdûre,
Eſt le théâtre, où le jeune Pâris,
Sollicité par la troupe immortelle,
A la plus tendre accordera le prix,
Que le Deſtin promit à la plus belle.

Dans ce réduit, que ſes mains ont orné,
Il dépoſoit les faſtes de ſa gloire;

Sur une toile, il avoit dessiné,
L'aiguille en main, son amoureuse histoire.
Tableau nombreux, qu'envîroit Arachné.
De cent Beautés c'est la vivante image :
Le beau Troyen jouit dans son ouvrage,
Qui, par les yeux, éveille ses desirs;
Son âme alors, reculant sur son âge,
Dans le passé trouve encor des plaisirs.
A cet aspect, sa fierté rassurée
L'encourageoit à des exploits nouveaux,
Quand, devançant Minerve & Cythérée,
Junon paroît, & lui parle en ces mots:
» Eh quoi, Mortel, ta prudence étonnée
» Balance encore, & ne prononce pas!
» Crois-moi, Pâris, la pomme fut donnée,
» Quand Jupiter, épris de mes appas,
» M'offrit les nœuds d'un auguste hyménée.
» Se pourroit-il que Junon succombât ?
» Ce doute seul va tacher ma mémoire;
» C'est encor peu, trop peu de la victoire,
» Pour effacer la honte du combat.
» A mes honneurs tu n'ajouteras guère;
» Mais ce grand jour te distingue à jamais:

» Mérite enfin ta gloire & mes bienfaits ;
» Par mon pouvoir, juge de ton ſalaire.

Ces derniers mots à peine prononcés,
Le Belvéder, comme un léger nuage,
A diſparu ; ſes murs ſont remplacés
Par une voûte, orgueilleux aſſemblage
De cent tréſors, avec choix entaſſés.
Le diamant, & la douce argentine,
L'ardent rubis, le ſaphir orgueilleux,
Tous ces brillans, foſſiles précieux,
D'autres encor, de céleſte origine,
Et réſervés pour le palais des Dieux,
Artiſtement façonnés en étoiles,
Sous cette voûte, où ſe peignent les Cieux,
Feroient pâlir ces aſtres radieux,
Qui de la nuit font reſplendir les voiles.
De lames d'or le ſol eſt parqueté ;
Le pur argent s'arrondit en colonnes,
Et des bandeaux, des ſceptres, des couronnes,
Brillent ſans ordre, épars à ſon côté.

» Vois ces tréſors : ils ſont en ta puiſſance.

» Vois ce palais, tu pourras l'habiter.
» Si c'eſt trop peu, choiſis ta récompenſe;
» Songe du moins que tu vas mériter
» Toute ma haine, ou ma reconnoiſſance.
» Au fier Hector le trône doit écheoir;
» Dis un ſeul mot, &, malgré ſa naiſſance,
» Je l'en écarte, & je t'y fais aſſeoir.
» Mais ſi par toi je me vois dédaignée,
» Vois par quels coups je ſaurai te punir:
» Jeune Mortel, apprends ta deſtinée,
» Sois, avec moi, témoin de l'avenir.

» Sujet oiſif ſous la loi paternelle,
» Bientôt errant de climats en climats,
» Tu vas montrer tes frivoles appas,
» Et promener ton hommage infidèle.
» Un Prince ami t'accueille avec bonté,
» T'ouvre à la fois ſes tréſors & ſon âme;
» Trompant les Dieux, que ta bouche réclame,
» La foi, l'hymen & l'hoſpitalité,
» Vil ſéducteur, tu lui ravis ſa femme.
» Crains le courroux que tu viens d'allumer:
» Neptune en vain, pour toi prompt à s'armer,

» Pousse ta nef triomphante & légère ;
» Tu cours à Troye, & ta flamme adultère
» Est le flambeau, qui la doit consumer.
» Vingt Rois ligués, que la vengeance anime,
» Cherchent Pergame, avec mille vaisseaux ;
» Le sang Troyen doit expier ton crime,
» Le sang Troyen déjà coule à grands flots.
» Je vois le Xanthe, entraînant dans sa course
» Des chars brisés, des coursiers écumans ;
» Le Simoïs refoulé vers sa source,
» Par des monceaux de cadavres fumans.
» La fille en pleurs te redemande un père,
» La mère un fils, & la veuve un époux ;
» Et, sous l'acier d'un rival sanguinaire,
» Ton frère Hector, objet de mon courroux
» Tombe sans vie, en détestant son frère.

» Mais c'en est fait ; Pyrrhus, en t'immolant,
» Venge à la fois ta patrie & la Grèce :
» N'espère pas que ton corps tout sanglant
» Soit arrosé des pleurs de ta Maîtresse ;
» Dans les Enfers, ton âme en s'envolant
» N'emportera que des cris d'allégresse.

» On croit alors que les Dieux outragés,
» Par ton trépas, annoncent leur clémence ;
» Ton père même, épuisé, sans défense,
» Pleurant ses fils, pour toi seul égorgés,
» Bénit ta mort, & maudit ta naissance.
» Tout est vengé, mais Junon ne l'est pas ;
» Tu ne vis plus, ton crime vit encore ;
» Priam enfin n'attend que le trépas,
» Dans son palais, que la flamme dévore.
» Du sang d'un fils encore ensanglanté,
» Bientôt le sien réjaillit sur sa fille :
» Priam n'est plus ; & sa triste famille
» Traîne ses jours dans la captivité.

» Rassure-toi, Mortel, ta crainte est vaine.
» Que je triomphe, & la Gloire, à ce prix,
» De tes longs jours embellira la chaîne ;
» Junon le jure, & sans doute Pâris
» Va préférer mes bienfaits à ma haine.
» Parle, Réponds, que veut ta vanité ?
» De l'or ? C'est peu, dit-il avec fierté.
» — Eh bien ? Pâris, joins-y le diadême.
» — Non, je veux plus. — Soit, l'immortalité ?

» - C'eſt encor peu. - C'eſt peu! quoi donc? - Vous même.
» Vous.... pardonnez, Souveraine des Cieux!
» Votre deſtin, c'eſt de charmer les Dieux,
» Vous adorer, ſans doute c'eſt le nôtre;
» Punirez-vous un amour orgueilleux?
» Vous l'inſpirez, & mon crime.... eſt le vôtre.

» —Qu'ai-je entendu! Quoi, Pâris à Junon!
» Sans la pitié, qui ſuſpend ma juſtice,
» J'aurois déjà, par un nouveau ſupplice,
» Puni l'orgueil d'un nouvel Ixion.
» Et ne crois pas qu'une pudeur auſtère,
» A mes plaiſirs puiſſe donner la loi:
» Si pour les Dieux je fus toujours ſévère,
» C'eſt qu'aucun Dieu ne fut digne de moi;
» Jupiter ſeul eut le droit de me plaire.
» Juge combien cet aveu téméraire,
» Vain dans l'Olympe, eſt coupable en ce lieu!
» Songe aux moyens d'appaiſer ma colère;
» Il n'en eſt qu'un. Tu dois m'entendre. Adieu.

Un prompt départ ſuccède à la menace,
Et le Palais, au Prince deſtiné,

Fuit avec elle : interdit, étonné,
De ſon enceinte il cherche en vain la trace ;
Tel un enfant, qu'un ſonge a couronné,
Cherche au réveil ſon trône qui s'efface.

Le beau Troyen, de ſurpriſe enivré,
Admire encor cet étrange ſpectacle ;
Pallas approche, & d'un nouveau miracle
Frappe le Prince à peine raſſuré.
Chargé par-tout d'ornemens ſymboliques,
Et prolongeant ſon dôme ambitieux
Au haut des airs, un Temple radieux
Ouvre à Pâris ſes ſuperbes portiques :
Vaſte Palais, dont les voûtes magiques
Enfermeroient tout le Palais des Dieux.
Pour enchanter ſes yeux & ſes oreilles,
Ici Minerve étale à ſes regards
Les Demi-Dieux, dont les doctes merveilles
Enrichiront le Temple des Beaux-Arts.
Chaque génie, admis en cet azyle,
Paye un tribut au Prince obſervateur :
De Phidias le ciſeau créateur
Touche la pierre, & la pierre docile

Se change en Nymphe, enflamme ſon auteur;
Déjà la voix du luth tendre & ſonore
Vient d'animer ſes flexibles appas;
A la cadence elle aſſervit ſes pas,
Gliſſe ou voltige, & voilà Therpſicore.
Mais la trompette interrompt ces concerts,
Homère chante; on ſe tait, & la Gloire
De cette voix fait retentir les airs:
Il doit revivre au Temple de Mémoire,
Égal aux Dieux célébrés par ſes vers.
D'éclairs preſſés, ici, l'air étincelle,
Le Roi des Cieux prend ſa foudre immortelle;
Sur les humains, conſternés par l'effroi,
Il va tonner; Pâris tremble, chancelle,
Tombe à ſes pieds.... Mortel, raſſure-toi,
Ce Dieu tonnant, c'eſt l'ouvrage d'Apelle.
Plus loin, Linus enchante ſes rivaux:
Au marbre même il a donné la vie,
Et tout-à-coup, à ſes accords nouveaux,
Un mur s'élève, enfant de l'harmonie:
Son doigt léger, rapide, ſemillant,
Touche ſa lyre, & la pierre élancée
S'enlève, au gré d'un rithme ſautillant,

Monte en cadence & retombe enchâſſée.
Ce doux preſtige à peine évanoui,
Eſt remplacé par un nouveau preſtige ;
Pâris obſerve, & ſon œil ébloui
Erre toujours de prodige en prodige.

» Oui, dit Pallas, je regne en ce palais :
» Reine des Arts, j'y peux donner un Trône ;
» Viens, jeune Prince, adopter mes Sujets,
» Viens, dès ce jour, partager ma Couronne.
» Mais, ô Mortel, ſi tu veux l'obtenir,
» Vois à quel prix j'ai mis ma bienfaiſance :
» Nue à tes yeux, ô cruel ſouvenir !
» Ici Minerve a bravé la décence ;
» Ah ! que du moins un éternel ſilence
» Cache ma honte aux ſiècles à venir.
» Quant à la pomme, où j'ai droit de prétendre,
» Nos ſeuls appas doivent la diſputer :
» J'attens le prix, je veux le mériter,
» Et ne viens point te forcer à le vendre,
» Qu'ai-je beſoin d'exalter mes bienfaits,
» De t'annoncer une gloire immortelle ?
» Si tu ne dois juger que nos attraits,

» Pour mieux parler, en ſerai-je plus belle ?
» Eh! penſes-tu, s'il falloit en ce jour,
» Par des préſens, acheter ton ſuffrage,
» Que Junon même, ou la mère d'Amour,
» Pourroit t'offrir un plus riche appanage ?
» Junon, ſans moi, peut donner des États;
» Mais, tu le ſais, je préſide aux combats,
» Je puis d'un mot renverſer ſon ouvrage:
» J'arme ſouvent un conquérant ſauvage,
» Pour châtier d'inſolens Potentats.
» Oui, le pouvoir, que ſon deſtin lui donne,
» Sans moi, Pâris, eſt un bien frêle appui;
» Et ſi Junon te couronne aujourd'hui,
» Pallas demain peut briſer ta Couronne.
» Mais de mes dons le plus digne d'un Roi,
» C'eſt la ſageſſe; ô Prince! elle eſt à toi.
» Qu'elle te guide au Temple de Mémoire;
» Le Conquérant, qui n'entend point ſa voix,
» Combat toujours & ſans fruit & ſans gloire;
» L'homme imprudent peut vaincre quelquefois,
» Le ſage ſeul jouit de la victoire.

Pâris confus & ſurpris tour à tour,

A peine entend ces difcours de fageffe,
Cette morale étrangère à la Cour,
Qu'il fent mourir fes feux & fa tendreffe;
Pâris enfin trouva dans la Déeffe
Trop de raifon, pour y chercher l'amour.
Au froid refpect il réduit fon hommage;
Peut-être même un Amant tel que lui
Croit qu'être heureux avec Beauté fi fage,
Un tel bonheur eft voifin de l'ennui.
Plus de defir, plus d'aveu; l'Immortelle
Érige alors en augure fidelle
L'air foucieux, qu'elle imprime à Pâris;
Et croit déjà, plus certaine du prix,
Que la plus fage eft auffi la plus belle.
Elle s'éloigne. Une trifte langueur
Du Prince encore obfcurcit le vifage;
Mais tout-à-coup l'efpoir confolateur
Vient dans fon âme éveiller fon courage:
» Vénus au moins peut aimer en ce jour;
» Vénus, dit-il, eft la Mère d'Amour.
Ce doux penfer nourrit fa rêverie:
Son pied le guide, il marche, & ne voit pas,
Qu'il va foulant une plaine fleurie,

Jardin magique, ouvert devant ſes pas.
D'un air diſtrait, tandis qu'il ſe promène,
Un cœur d'Oiſeaux frappe, éveille ſes ſens ;
Du milieu d'eux, inviſible Syrène,
Une Déeſſe applaudit leurs accens,
Et, de ces mots, fait retentir la plaine :

» Aimez, aimez, dans l'âge des amours :
» L'Amour punit un cœur rebelle.
» Qui n'aima point dans ſes beaux jours,
» Dans ſes vieux ans, adore une Cruelle ;
» Aimez dans l'âge des amours.

» Les noirs Chagrins entourent la Richeſſe ;
» Le ſombre Ennui ſiège avec la Sageſſe.

» Aimez, aimez, dans l'âge des amours :
» L'Amour punit un cœur rebelle.
» Qui n'aima point dans ſes beaux jours,
» Dans ſes vieux ans, adore une Cruelle ;
» Aimez dans l'âge des amours.

La volupté dans ſon âme ſe gliſſe :
Eh ! quel eſt donc ce magique ſéjour ?
Son œil ſurpris s'égare avec délice

Sur ces jardins, ouvrage de l'Amour.
Tous les tréſors, dont ce boſquet abonde,
Sont par ce Dieu créés & reproduits :
Sa flamme errante eſt la ſève féconde,
Qui régénère & les fleurs & les fruits.
L'amour heureux, ainſi que la verdure,
N'eſt point flétri par le ſouffle du temps ;
Jamais l'hyver n'y frappe la Nature,
L'Ennui jamais n'y pourſuit les Amans.

Déjà Pâris voit un eſſain volage
D'Enfans aîlés, conduits par les deſirs,
Se diſperſer, & d'ombrage en ombrage,
Donner par tout le ſignal des plaiſirs.
Armé d'un arc, ſentinelle ſévère,
L'un d'eux, placé près d'un riant berceau,
Défend l'entrée à la Pudeur auſtère ;
Modeſte Amour, l'autre, de ſon bandeau,
Couvre un Amant, ſurpris ſur la fougère.
Du haut d'un Pin, plongeant un œil ſecret
Dans l'épaiſſeur d'une haute bruyère,
Le plus malin, ſpectateur indiſcret,
Compte ſes doigts, & ſourit à ſon frère.

Mais tout-à-coup un cri ſe fait ouïr,
Pâris ſe trouble.... ô, Prince, oſes-tu croire
Que dans ces lieux la Beauté peut gémir?
Ce cri plaintif eſt un cri de victoire,
Et la douleur annonce le plaiſir.
Vois s'élancer cette Nymphe ingénue,
Surpriſe au bain; honteuſe d'être nue,
Elle veut fuir, l'Amant vole à ſon tour,
Sous les berceaux la pourſuit, ou la guette:
La Belle enfin, après un long détour,
Tombe, & l'Amant croit devoir ſa défaite
A la foibleſſe, il la doit à l'Amour.
Une autre Amante, encor ſimple & timide,
Croit demeurer cachée au fond des eaux;
Vaine eſpérance! élancé dans les flots,
L'amant la ſuit, perce le voile humide,
Et le Plaiſir agite les roſeaux.
Que de refus, vaincus par des promeſſes,
D'accens plaintifs, de cris voluptueux,
D'ardens baiſers & de tendres careſſes,
Font retentir ces boſquets amoureux!

» De quelle ardeur mon âme eſt enivrée!

» Suis-je, dit-il, aux jardins de Paphos ?
» Eſt-ce un preſtige ? Eſt-ce un ſonge ? A ces mots,
Un char rapide amène Cythérée.

Vénus deſcend, en lui tendant la main,
Par un ſouris, le pénetre & l'enflamme,
Et ce diſcours ironique & malin
Ajoute encore au trouble de ſon âme :
» Oui, dans Paphos te voilà tranſporté ;
» A tes regards d'autres ont pu, dit-elle,
» Faire briller les Arts, la Royauté ;
» Mais moi, Vénus, mais moi, foible immortelle,
» Qu'ai-je à promettre, & qu'ai-je mérité ?
» J'ai des attraits ; mais ſi l'on n'eſt que belle,
» Doit-on prétendre au prix de la beauté ?
» Vois : le deſtin ne m'a donné pour trône
» Qu'un verd gazon, & des fleurs pour couronne ;
» Les ſeuls Sujets, qui daignent m'obéir,
» Sont les Plaiſirs, dont l'eſſain m'environne ;
» J'ai pour ſageſſe, hélas ! l'art de jouir.
» L'orgueil ici n'a rien qui l'intéreſſe ;
» Prince, ah ! ſans doute il vaudroit mieux encor
» Veiller ſans ceſſe autour d'un monceau d'or,

» Ou

» Ou s'endormir au ſein de la ſageſſe.
» Mais quoi! tes yeux ſeroient-ils deſſillés?
» Ton cœur s'émeut, Pâris, ton cœur me nomme.

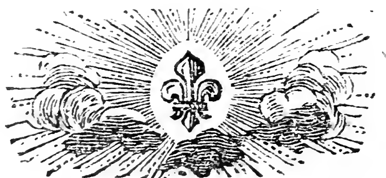
» C'eſt peu, dit-il, c'eſt peu d'avoir la pomme;
» Avec le prix, le Juge eſt à vos pieds.
» Mais à ſon tour, ce Juge téméraire
» Demande un prix, qu'il brûle d'obtenir.
» Ah! le trépas ſera-t-il ſon ſalaire?
» De ſes bienfaits, voulez-vous le punir?
» Ne craignez point de trahir votre gloire;
» Si vous ſervez mon amoureux deſir,
» Pourrai-je encor ſurvivre à ma victoire?
» Trop foible, hélas! je mourrai de plaiſir....

» Tant de faveurs, interrompt la Déeſſe,
» Ont pu, ſans crime, enfler ta vanité;
» Va, je pardonne à la témérité,
» Mais j'attendois plus de délicateſſe.
» Ah! jouit-on d'une froide Maîtreſſe?
» Et voudrois-tu, ſi l'Amour t'a bleſſé,
» Que le tribut d'un cœur intéreſſé
» Devînt pour toi le prix de la tendreſſe?

» Non; à tes vœux quand Vénus se rendroit,
» Toi-même ici tu prendrois sa réponse,
» Pour un aveu dicté par l'intérêt :
» Sur nos appas, que le Juge prononce,
» L'Amant bientôt entendra son arrêt.

Des fleurs soudain effleurant la surface,
Le char s'élance, il emporte Vénus ;
Et le Troyen, comme un songe qui passe,
Voit le bosquet fuir, décroître.... il n'est plus.

Fin du troisiéme Chant.




Moreau le Jne inv
Masquelier sculp.



CHANT QUATRIÉME.

LONGTEMS errant de merveille en merveille,
Dans ſon Palais ſe retrouve Pâris :
D'un long ſommeil on diroit qu'il s'éveille,
En répétant le diſcours de Cypris,
Qui retentit encore à ſon oreille.
Souffrira-t-elle un amour indiſcret ?
Sa bouche a dit : » Que le Juge prononce,
» L'Amant bientôt entendra ſon arrêt ; «
Mais quel eſt-il, cet arrêt qu'elle annonce ?
L'emploi du Juge expire dès ce jour ;
Si de Vénus il couronne les charmes,

Vénus, demain, peut braver ſon amour;
Souvent l'eſpoir diſſipe ſes allarmes,
La crainte, hélas! le détruit à ſon tour.

Déjà l'Enfant, qui commande aux Dieux même,
Banni des Cours, (cet exil dure encor)
Vers les Hameaux, avoit pris ſon eſſor,
Les préféroit au Sceptre, au Diadême,
Et n'y bleſſoit qu'avec des flèches d'or.
Si quelquefois ſa main foible & peu sûre
Lançoit des traits à Pergame adreſſés,
Ces traits, dans l'air déjà preſque émouſſés,
Tomboient ſans force, & frappoient ſans bleſſure.
Au ſein des bois, égaré dans ce jour,
Il pourſuivoit une jeune Bergère,
Qui ſe flattoit, toujours vive & légère,
Qu'en le fuyant, on échappe à l'Amour;
L'Amour l'atteint. D'une aîle moins rapide,
Le Dieu vainqueur retournoit au Hameau;
Une Beauté, près d'une onde limpide,
L'attire encor ſous un prochain berceau;
C'étoit Vénus. La ſenſible Déeſſe
L'aſſied près d'elle: » Écoutez-moi, mon fils; «

Sur ſes genoux, le flatte, le careſſe,
Et l'agaçant avec un doux ſoûris,
Par un baiſer, réveille ſa tendreſſe.
» Souffrirons-nous un ſi cruel mépris,
» Vous, Dieu d'Amour, moi, puiſſante Immortelle?
» Quand les Deſtins déſignent la plus belle,
» A votre mère on diſpute le prix!
» On nomme un Juge, il garde le ſilence!
» Le croira-t-on? aux yeux d'un homme, hélas!
» Il faut ſans voile offrir tous mes appas!
» Je me ſoumets, & le Juge balance!
» Nouveau délai, mon fils, affront nouveau:
» Il veut.... il oſe.... « Un ſilence modeſte
A ſa rougeur laiſſe dire le reſte;
L'Amour écoute, & rit ſous ſon bandeau.

» On oſe tout, quand l'amour eſt extrême,
» Reprit le Dieu; quel crime a-t-il commis?
» Qu'a-t-il oſé? prétendre à ce qu'il aime?
» A mes ſujets cet orgueil eſt permis;
» Ce qu'il a fait, je l'aurois fait moi-même.
» Le prix déjà par ſon cœur eſt donné;
» Mais devoit-il, renonçant au ſalaire,

» Faire un heureux, & vivre infortuné?
» Ah! des plaiſirs ſoyez toujours la mère:
» J'ai vu Cypris quitter avec ardeur
» Des lits dorés, pour un lit de fougère;
» J'ai vu Cypris, moins vaine, moins ſévère,
» Et bien plus ſage, avec moins de pudeur.
» Pourquoi rougir d'une tendre foibleſſe
» Pour un Troyen, votre Juge en ce jour?
» Lorſqu'un Mortel adore une Déeſſe,
» L'homme s'efface, il eſt Dieu par l'amour.
» Votre rigueur, quand on vous rend les armes,
» Peut d'un Amant faire un Juge irrité;
» Eh! quoi, ce prix, mérité par vos charmes,
» Le perdrez-vous par votre cruauté?
» Ah! ſur la terre, une Divinité
» Peut ſavourer de nouvelles délices;
« Comme le Ciel, elle a ſa volupté.
» Eh! croyez-moi, par de tendres caprices,
» Trompez l'ennui de l'immortalité.
Il dit; ſoudain, du pied frappant la terre,
Ce Dieu s'enlève avec un ris malin,
D'un arc doré charge ſa main légère,
Y place un trait.... Dieux! quel eſt ſon deſſein?

Enfant cruel, bleſſera-t-il ſa mère ?
Oui, c'en eſt fait; Vénus brûle à ſon tour.
Mais le Troyen, moins volage en ce jour,
Doit s'enflammer, adorer ſa conquête :
Le Dieu trois fois, en planant ſur ſa tête,
Remplit ſon cœur d'eſpérance & d'amour.

En viſitant les corbeilles de Flore,
Vénus rêvoit (comme on rêve en aimant),
De fleur en fleur, un inſtinct qu'elle ignore
Guide ſes pas vers ceux de ſon Amant :
Deux cœurs épris ſe fuiroient vainement ;
Sans le ſavoir, ils ſe cherchent encore.
Va, cours, Pâris; Vénus cueille des fleurs :
Préviens ſes vœux, compoſe une guirlande,
Et ſans nourrir d'impuiſſantes douleurs,
Porte à ſes pieds tes vœux & ton offrande.
Il part, il vole. Aveugle dans ſon choix,
Il ſaiſit tout; ſi ſa main trop hâtée
Cueille une roſe, elle en effeuille trois;
Impatient, il ſe trouble, & par fois,
Avec la fleur, la tige eſt emportée.
Seule, irritant l'œil jaloux de Pâris,

Tu n'iras point embellir ce qu'il aime,
Tendre Anémone *, où respire Adonis,
Où cet Amant se survit à lui-même !

Près de Vénus, l'œil d'amour enflammé,
Avec ses fleurs, vainement il s'empresse ;
Vénus le fuit : timide & désarmé,
Son cœur, hélas ! redoute sa foiblesse ;
L'heureux Mortel, objet de sa tendresse,
Seroit moins craint, s'il étoit moins aimé.

» Où fuyez-vous, insensible Déesse,
» S'écrioit-il ? cruelle, où fuyez-vous ?
» Si le trépas doit frapper ma jeunesse,
» Ah ! que du moins j'expire à vos genoux.
» Mère d'Amour, plaignez votre victime,
(Déjà Vénus a rallenti ses pas)
» Punissez-moi, j'adore vos appas,
» Je suis coupable, & je chéris mon crime.
» Mais le respect me maîtrise à son tour :

* On sait qu'Adonis fut l'Amant de Vénus, & qu'il fut métamorphosé en Anémone.

» Ce fol eſpoir, qui nourriſſoit ma flâme,
» Le deſir même eſt éteint dans mon âme:
» Tout m'abandonne, hélas! hors mon amour.
» Mais cet amour ſe condamne au ſilence;
» J'en jure ici par le Dieu que j'encenſe,
» Par votre fils; votre Amant ſatisfait
» Veut dans ſon cœur trouver ſa jouiſſance:
» Ah! vous aimer, c'eſt jouir en effet.

Vénus alors s'aſſied ſur la verdure;
Et le Troyen, vers la Belle élancé,
Vole à ſes pieds, s'approche, ſe raſſure,
Et peu fidèle au ſerment prononcé,
Par le deſir, il eſt déjà parjure.

L'un des oiſeaux, que Vénus a nourris,
Le dos chargé des couleurs de l'Iris,
Vient étaler ſon plumage autour d'elle,
Prend ſon eſſor, & frémiſſant de l'aîle,
Va ſe poſer dans le ſein de Cypris.
Tout eſt baiſé; l'oiſeau tendre & folâtre
Erre par-tout, roucoulant, becquetant,
Feint d'échapper, va, revient à l'inſtant,

Et de ſa queue épanouit l'albâtre.
Souvent de l'aîle, il ſemble, Amant jaloux,
Couver le ſein de la belle Déeſſe;
Souvent l'oiſeau, baiſé ſur ſes genoux,
De l'Amant même allarme la tendreſſe.
Bannis l'effroi, dont ton cœur eſt frappé,
Heureux Amant, ton triomphe s'apprête;
Sous ce plumage, Amour enveloppé
A tes tranſports vient livrer ta conquête.
Le Dieu malin, uſant d'un doux loiſir,
Et plus hardi par ſa métamorphoſe,
En ſe jouant, la diſpoſe au plaiſir,
Et de ſon bec, dans ſes levres de roſe,
Fait circuler tous les feux du deſir.
Dans tous ſes ſens, il a porté l'ivreſſe:
Vénus entr'ouvre & referme ſans ceſſe
Ses yeux chargés d'une humide vapeur;
Sa tête, foible, avec peine dreſſée,
Sur ſon Amant ſe panche avec langueur,
S'appeſantit, & retombe affaiſſée....
Des deux Amans le rang eſt confondu,
Plus de barrière entre le ciel & l'homme;
Un frais nuage, autour d'eux étendu,

D'un or fluide a déjà fait un dôme,
Et cet arrêt dans l'air eſt entendu :
Pâris triomphe & Vénus a la pomme.
L'Écho frappé répond à cette voix ;
Tous les Amours invités par leur frère,
Volent ſur l'heure, & vuident ſon carquois ;
Cent traits de feu décochés à la fois,
En ſe croiſant, traverſent l'hémiſphère.
Tel, de nos Rois quand le bras déſarmé
Reçoit d'Hymen les entraves fécondes,
Des mains de l'art, le ſalpêtre allumé,
Se diviſant en flèches vagabondes,
Vole, & des Cieux fend l'azur enflammé.
Vénus jouit ; l'air, la terre & les ondes,
Des feux d'Amour tout ſemble conſumé.
Sous ſes glaçons, la tremblante vieilleſſe
Retrouve encor la chaleur du Printems,
Un feu précoce enhardit la jeuneſſe,
Et les Epoux reſſemblent aux Amans.

Pâris renaît au ſein de ſa Maîtreſſe ;
Mais le bonheur, dont ce Prince a joui,
S'eſt, à ſon gré, trop tôt évanoui,

Il veut ſentir, prolonger ſon ivreſſe.
Contre ſon ſein, de ſes bras amoureux
Il preſſe encor le ſein de ſon Amante;
Brûlans ſoupirs, accens voluptueux,
Percent la nue autour d'eux vacillante,
Et de Vénus l'haleine careſſante,
En s'exhalant, va parfumer les Cieux.
De ſes baiſers il couvre l'Immortelle,
Rien n'eſt voilé, tout l'invite à jouir;
Triſte pudeur, ſans toi Vénus eſt belle,
Sans toi Vénus rallume le deſir.
» Ciel, dit Pâris, dans l'extaſe ſuprême!
» Amour! Vénus! doux Moment.... ſort cruel!
» Que n'ai-je ô Dieux! .... que ne ſuis-je immortel!
» Mais je le ſuis, je ſuis un Dieu moi-même.
Pâris ſe trompe; à regret appaiſé,
Il ſent bientôt une douce impuiſſance,
Calme propice, où le cœur repoſé
Jouit encore, après la jouiſſance.
Quand le plaiſir quitte vos ſens flétris,
Mortels blaſés, votre amour s'évapore;
Le deſir reſte aux Amans bien épris,
Et le deſir eſt un plaiſir encore.

Mais tout-à-coup une douce langueur
Appeſantit ſon humide paupière ;
Son œil moins vif ſe ferme à la lumière,
Et du Plaiſir le Sommeil eſt vainqueur :
Sommeil magique, où, par d'heureux menſonges,
Vénus auſſi prédiſant à ſon tour,
Veut lui montrer, dans le miroir des ſonges,
Tous les plaiſirs, que lui garde l'Amour.
Il voit déjà des Nmphes bocagères
Cheveux flotans, en habits de Bergères,
Mêler en chœur & cadencer leurs pas ;
Pâris les voit entrelacer leurs bras,
Et déployer des guirlandes légères ;
Sous mille aſpects toujours voluptueux,
En s'agitant, les croiſer, les étendre,
Et s'enlacer dans leurs mobiles nœuds,
Ou, ſur leur tête, en voûte les ſuſpendre.
Après la danſe, on ſe diſperſe au loin ;
Œnone reſte ; elle obſerve, examine,
Et tout-à-coup ſe croyant ſans témoin,
Va ſe plonger dans une onde argentine.
Pâris a vu ſon modeſte embarras :
Pâris a vu par degrés ſa parure

Se diſperſer & joncher la verdure;
Un voile ôté lui rendoit mille appas.
Brûlant d'amour, il s'élance après elle,
Tout doucement navige entre deux eaux,
Et pour l'attendre, avide ſentinelle,
Va s'embuſquer au milieu des roſeaux.
O Nymphe, arrête! Inutile menace.
Vers ſon Amant un Dieu guide ſes pas;
Sans le ſavoir, la Nymphe eſt dans ſes bras,
Et l'imprudente elle-même s'enlace.
Œnone alors jette un cri douloureux;
Mais par degrés cette voix ſi perçante
S'affoiblit, tombe, & bientôt languiſſante,
Meurt tout-à-coup en ſoupir amoureux.

Un nouveau ſonge alors change la ſcène,
Et ſur ſon aîle, il l'emporte aux climats,
Où l'Hyménée, au lit de Ménélas,
A fait n'aguère entrer la jeune Hélène.
Seule, en ſon lit, il la trouve à l'écart:
Un bras charmant, que le deſir promène,
Hors de ſon lit, s'échappe par haſard,
Découvre un ſein, où répandus ſans art,

De longs cheveux difperfent leur ébène,
Et laiffe en proie à l'avide regard
Un frais bouton, qui ne fleurit qu'à peine.
Par le fommeil, fermé languiffamment
Son œil muet ne fuit point fon Amant;
Mais fur fon fein la volupté refpire :
Un doux penfer l'agite en ce moment,
Et fur fa bouche a placé le fourire.
Et quel fouris ? celui que vainement
Cherche l'époux, & qu'on donne à l'Amant.
A fes tranfports le Prince s'abandonne,
Lorfqu'une voix qui lui parle tout bas,
Lui dit: » Pâris, cours, vole dans fes bras,
» Mais fouviens-toi que Vénus te la donne.
Jaloux & fier d'un triomphe fi beau,
Bientôt par lui la palme eft emportée;
L'Hymen gémit à cet affront nouveau,
Baigne de pleurs fa couche dévaftée,
Et tout honteux foule aux pieds fon flambeau.

Ainfi Vénus, de plaifir & de gloire
Ouvre à Pâris un immenfe horifon;
Et cette image efface en fa mémoire

L'oracle affreux, qu'a prononcé Junon.
Le ſommeil fuit, avec lui tous les ſonges;
Mais le réveil eut bien ſa volupté!
Il trouve encor Vénus à ſon côté;
Jamais peut-être, à de ſi doux menſonges
Ne ſuccéda ſi douce vérité.

» Tendre Vénus, Divinité que j'aime,
» Allez, dit-il; je vole ſur vos pas;
» Au Belvéder, j'irai bientôt moi-même
» Braver Junon, humilier Pallas;
» Là, votre Amant, par un arrêt ſuprême,
» Doit couronner & venger vos appas.
» Dans tous les lieux, que notre globe enſerre,
» Qu'*à la plus belle* on dreſſe des autels,
» Et qu'elle regne au ſéjour du tonnerre;
» Les Immortels commandent à la terre,
» Mais la Beauté commande aux Immortels.

Il dit: la nue & s'entr'ouvre & s'exhâle.
On ſe ſépare; ils marchent au palais;
L'inſtant marqué s'envole, & leurs délais
Ont fait déjà trembler chaque Rivale.

Vénus

Vénus arrive; & le Prince attendu,
Ivre à la fois d'orgueil & de tendreſſe,
Rentre, ſourit à ſa belle Maîtreſſe,
Et ce ſourire eſt un arrêt rendu.

» Dieux immortels! ſi par la voix d'un homme,
» Le ſort, dit-il, doit décerner le prix;
» Dieux, écoutez: la pomme eſt à Cypris,
» Si la Beauté doit emporter la pomme.

Il dit à peine: & le prix eſt donné.
Junon, l'œil morne & le front conſterné,
Frémit, menace & tonne en ſouveraine;
Pallas ſe tait; elle va, moins hautaine,
Dans ſon palais au deuil abandonné,
Cacher ſa honte & fomenter ſa haine.
Mais d'un coup d'œil, la Mère des Amours
Rend à Pâris l'eſpoir & l'allégreſſe;
Elle a juré de défendre ſes jours;
Le Dieu du Styx garantit ſa promeſſe:
» J'obtiens le prix des mains de mon vainqueur,
» Et ce bienfait vivra dans ma mémoire.
» Ah! qu'il m'eſt doux, en un jour ſi flatteur,

» Que mon Amant ſoit l'auteur de ma gloire !
» Crois que Vénus, qui te doit la victoire,
» Même à la pomme eût préféré ton cœur.

Elle s'élance aux voûtes éternelles,
Trace dans l'air un ſillon radieux ;
L'Olympe s'ouvre ; elle y rentre ; & les Dieux
Rendent hommage à la Reine des Belles.

Fin du quatriéme & dernier Chant.



POINSINET

ET

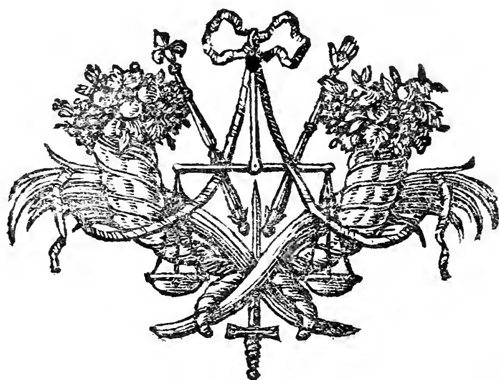
MOLIÈRE,

DIALOGUE.

De toutes les méthodes pour éclaircir une queſtion, celle du Dialogue eſt, ſans contredit, la plus commode & la plus agréable au Lecteur. L'alternative des objections & des réponſes préſente les objets ſous toutes leurs faces, éclaire de tous côtés la route qui mène à la conviction, & ne laiſſe, pour ainſi dire, aucun nuage entre le Lecteur & la vérité. Nous nous ſauvons par-là de la ſéchereſſe & de l'ennuyeuſe monotonie des diſſertations. Nous ſemblons plutôt converſer, que nous inſtruire avec l'Auteur, & raiſonner, plutôt que lire. Nous adoptons les ſentimens de l'un des Interlocuteurs, nous combattons ſon adverſaire, & nous triomphons de ſa défaite.

Sans prétendre m'ériger en Réformateur, j'ai cru pouvoir expoſer mes ſentimens ſur la Comédie. Le genre que j'attaque ici eſt

protégé par des Auteurs juſtement célèbres, & c'eſt encore un malheur de plus. Leurs ſuccès, trop bien mérités, ne font qu'accélérer la perte de la Comédie. Je vois avec douleur les talens, pour ainſi dire, conjurés contre le goût, & je ſuis fâché de me voir triſtement endoctriné par un Auteur, qui auroit pu me corriger, en me faiſant rire.





ÉPITRE

A M. PIRON.

O toi, qui rimes ſi gaîment,
Qui, peu jaloux de nos ſuffrages,
Oſes conſerver des vieux âges
Et les vertus & l'enjoûment;
Toi qui ris ſcandaleuſement,
Dans ce beau ſiècle, où chacun penſe,
Où l'on s'amuſe gravement,
Où l'on s'ennuie avec décence!
Lis ces vers, aimable Piron;
Ton ſuffrage que je révère
Eſt pour moi, foible nourriſſon,
Une couronne littéraire,
Une médaille d'Apollon.
Mordu de la Métromanie,
Je m'égare au ſacré vallon;
Par toi, c'eſt en vain que Thalie
Veut opérer ma guériſon;

J'ai vu Damis *, & ſa folie
N'a pu me rendre ma raiſon.
Que dis-je? en plaignant ſon naufrage,
Ton Drame lui-même encourage
A tenter le mêmehaſard;
Comment ne pas aimer un Art,
Qui fit naître un ſi bel Ouvrage?

Ta Muſe a triomphé du temps:
Son couchant eſt une autre aurore;
Grave, ou folâtre, elle eſt encore
Ce qu'elle étoit dans ſon printems,
Ah! comme elle, vainqueur des âges,
Toujours chéri, toujours heureux,
Sois parmi nous & nos neveux,
Immortel comme tes Ouvrages.

* Perſonnage de la Métromanie.



POINSINET
ET
MOLIÈRE,
DIALOGUE.

POINSINET.

QUOI! vous ſeriez cet illuſtre Molière,
Ce fameux Excommunié,
Qui divertit l'Europe entière,
Que LOUIS honora d'une tendre amitié,
Et qui, privé de la lumière,
Obtint à peine par pitié
Un petit coin d'un cimetière?

MOLIERE.

Pourquoi s'en étonner? j'avois prévu mon ſort.
L'arrêt lancé contre Thalie,
Ce préjugé, qui révolte d'abord,
N'eſt qu'une vaine barbarie;

Je le bravai pendant ma vie,
J'en ris encore après ma mort.
Eh! qu'importe en quels lieux, comment, ſous quel auſpice,
Le corps que j'ai quitté giſſe après mon départ?
Les vers pour nous auroient-ils plus d'égard,
Dans les caveaux de Saint Sulpice,
Que dans l'enceinte de Clamart?

POINSINET.

Non; mais un peu de ſymphonie,
Bruyant *De profundis*, pompeuſe draperie,
Chanteurs, Pleureurs, marchans à petit pas,
Riche cercueil, brillante ſonnerie,
Ce luxe aux morts ne meſſied pas.

MOLIERE.

Ce ſont d'orgueilleuſes misères,
Dont je fis toujours peu de cas;
Toutes ces pompes funéraires
Ne règlent point notre rang ici-bas.
Et vous y trouveriez peu d'honneurs & de gloire,
Vous qu'un riche cercueil ſans doute renferma,
Si pour titre en ce jour, au Dieu de l'onde noire,
Vous n'apportiez que le mémoire
Du Curé qui vous inhuma.

POINSINET.

Qui ? moi ? Sans pompe funéraire,
Un funeste hasard m'a conduit au tombeau.
Pour parvenir en ce noir hémisphère,
J'ai quitté la route ordinaire,
Et je suis arrivé par eau *.
Un peu trop tôt . pour ce voyage,
Je me suis embarqué sur le Guadalquivir ;
Mais plus d'un immortel Ouvrage
Doit ici-bas me réunir
Aux morts fameux, à qui l'on rend hommage.

MOLIERE.

Avez-vous d'Appollon suivi l'auguste Cour ?

POINSINET.

Oui ; mes efforts ont illustré la scène.

MOLIERE.

Avez-vous évoqué Thalie, ou Melpomène ?

POINSINET.

L'une & l'autre Sœur tour à tour
De mes divers accens fit retentir la Seine.
Que n'avez-vous pu voir votre postérité!

---

* M. Poinsinet s'est noyé dans le Guadalquivir.

Ah ! ſi Molière eût pu renaître,
La Morale avec nous l'eût ſans doute emporté;
Plus profond dans ſon Art, Philoſophe peut-être,
Il eût ſervi l'humanité.

MOLIERE.

Philoſophe ? il cherchoit à l'être ;
Et ſur quoi jugez-vous qu'il ne l'a point été ?

POINSINET.

Mais ſur ſes Œuvres Dramatiques,
Où le ton de moralité
N'offre jamais, en termes énergiques,
Une ſublime vérité.

MOLIERE.

Eh quoi ? du vrai me ſerois-je écarté ?
Ai-je pris des routes obliques ?
Ou voudroit-on qu'en des Pièces comiques,
J'euſſe gravement débité
Des ſentences philoſophiques ?

POINSINET.

Pourquoi non ? Je le vois, votre goût erronné
Vous ſuit encore en cette vie.
Sachez donc que le nôtre a perfectionné
L'Art qu'ébaucha votre génie.

MOLIERE.

Ebaucher eſt modeſte.

POINSINET.

Il eſt ſans flatterie.
Eh! quels Eſſais vous firent admirer?
Dans vos Ecrits, puiſqu'il faut vous le dire,
Que trouve-t-on? toujours le mot pour rire,
Pas un petit mot pour pleurer.

MOLIERE.

Vous m'étonnez; Paris va voir Thalie....

POINSINET.

Pour le plaiſir de répandre des pleurs.

MOLIERE.

Ce n'eſt donc plus le miroir de la vie,
Ce n'eſt donc plus la naïve copie
Des ridicules & des mœurs?

POINSINET.

Au lieu d'un vain hochet, elle a pris la férule;
Par elle maintenant le vice eſt combattu;
Elle jouoit le ridicule,
Elle nous prêche la vertu.
Veut-on fléchir un père de famille?
On s'étend en diſcours moraux,

Plus de ſentences, que de mots;
On ſe jette à genoux: ah! mon père... ah! ma fille!..
On pleure, & nous applaudiſſons.
Mais vous que l'erreur déifie,
Au lieu de ces graves leçons,
Que donnez-vous? une vaine ſaillie.

MOLIERE.

Quoi! c'eſt là, depuis mon décès,
Le ſtyle de la Comédie!
Un ſermon dramatique amuſe ma patrie!
Qui l'auroit cru, Peuple Français,
Que la morale un jour dût être ta folie!
Je t'avois mal connu; mais s'il en eſt ainſi,
Je ne vis plus au Temple de Mémoire,
Mes Ouvrages ſont morts auſſi.

POINSINET.

Un vieux reſpect pour votre vieille gloire
Les en a ſauvés juſqu'ici;
Et lorſque votre Muſe oſe ſe reproduire,
(Car ſur la ſcène encore on la ſouffre aujourd'hui)
Le Spectateur, égayé malgré lui,
Eſt étonné de ſe voir rire.
Nous laiſſons folâtrer nos ruſtiques ayeux,

Qui dit un Français, dit un Sage.

MOLIERE.

Le titre eſt vraiment glorieux.
Mais n'eſt-il point de rebelle courage?....

POINSINET.

Oui, n'aguère avec vous un Auteur égaré
A voulu recrépir votre antique Thalie.
C'eſt le célèbre Auteur de la Métromanie,
Ouvrage, au genre près, digne d'être admiré;
Il pétille à la fois d'eſprit & de génie:
Ah! par le goût que n'eſt-il inſpiré!

MOLIERE.

On juge, au feu qui vous anime,
Combien votre génie eſt différent du ſien;
Votre Apollon, ſi je m'y connois bien,
N'a jamais commis un tel crime.

POINSINET.

J'en rougis juſqu'au fond du cœur,
Je l'ai commis. J'ai dans le goût antique
Acquis un immortel honneur *;
Mais bientôt abjurant, déteſtant mon erreur,

* C'eſt ſans doute du cercle qu'il veut parler.

Je léguai la saillie à l'Opéra-Comique.
Sur les débris du vôtre, avec pompe élevé,
Ce Théâtre est l'orgueil, l'Idole de la France;
Ce joli Monstre, à nous seuls réservé,
De Thalie & d'Euterpe a reçu la naissance.
Un orgueilleux instinct, peu fait pour obéir,
Donne au génie une âme indépendante;
On ouvre une carrière, on réforme, on invente;
Et c'est ainsi que naquit Sandomir *.

MOLIERE.

Sandomir! seriez-vous cet Auteur Dramatique,
Ce Poinsinet si connu, si vanté?
Je l'avois pressenti par la naïveté
De votre ardente Réthorique.

POINSINET.

Oui, lui-même. C'est moi, dont la Muse héroïque,
De cette illustre nouveauté
Enrichit la scène lyrique,
Et qui, fièrement révolté
Contre la Fable & son droit chimérique,
La chassai de son trône antique,

---

* Sandomir ou Ernelinde, Opéra de M. Poinsinet.

Pour

Pour y placer la vérité.

MOLIERE.

Vous, Poinſinet ! j'en ai l'âme ravie!
Vous n'êtes point étranger ſur ces bords;
Même avant de quitter la vie,
Vous étiez fameux chez les morts.

POINSINET.

Quoique ſouvent ma gloire eût été pourſuivie,
Je ne vis, malgré les clameurs,
Que deux ſectes dans ma patrie:
Mes Envieux, & mes Admirateurs.

MOLIERE.

Oh! je le crois. Toujours l'Envie
Pourſuit les vrais talens, & vit de leurs ſuccès.
Mais retracez-moi, je vous prie,
Et l'origine & les progrès
De la nouvelle Comédie.

POINSINET.

La Parque avoit tranché le fil de votre vie,
Alors qu'on vit, chez les Français,
S'élancer la Philoſophie.
Elle vient, de l'erreur écarter le poiſon;
Et le glaive de l'éloquence,

Et le flambeau de la raiſon,
Arment ſes mains, annoncent ſa vengeance.
Des ſuperſtitions, qu'adoroient les mortels,
Elle abbat l'hydre renaiſſante,
Et du noir fanatiſme embraſant les autels,
Enchaîne ſa rage impuiſſante.
Fière de ſes ſuccès, elle veut qu'à la fois
Toutes les Nymphes d'Hypocrène
Viennent lui demander des loix;
Rien ne l'arrête; elle envahit la ſcène,
Et ſubjuguant Thalie & Melpomène,
Les remplit de ſon âme, & parle par leur voix.

MOLIERE.

Qu'au ſort j'ai de graces à rendre,
De m'avoir enlevé ſitôt!
Eh! que ferois-je encor là-haut?
Fort ſagement il m'en a fait deſcendre.
Là, déſormais inutile aux humains,
Mon Apollon briſeroit ſa férule;
Et la verge du ridicule
Reſteroit oiſive en mes mains.
Car, ſi d'un crayon bien fidèle,
Ce grand événement par vous m'eſt retracé,

Ma patrie a dû prendre une face nouvelle ;
  Du pis au mieux, tout ſans doute a paſſé.
Toujours d'heureux Vieillards, ſous leurs loix paternelles,
    Tiennent des fils, ſages comme eux ;
Jamais le Médecin, d'un mal n'en a fait deux ;
    Les femmes s'adorent entr'elles ;
Les Grands, ſans Créanciers, ſont enfin vertueux ;
    Le Marchand, toujours ſcrupuleux ;
    Les épouſes toujours fidelles.

POINSINET.

Pas tout-à-fait encor. Ce jour n'eſt point venu ;
  Mais on l'attend.

MOLIERE.

Vous en aurez la gloire,
    O Poinſinet ! car j'aime à croire
    Que ce triomphe vous eſt dû.
Votre Muſe long-tems a pleuré ſur la ſcène ?

POINSINET.

  Non ; le Deſtin, jaloux de mes ſuccès,
A trompé mes efforts par une mort ſoudaine ;
Mais je prétends ici pourſuivre mes projets.
  Oui, c'en eſt fait ; ma verve ſe ranime :
Je veux, reſſuſcitant mes antiques concerts,

D'un Drame larmoyant, étonner les Enfers ;
Rire eſt fort beau, mais pleurer eſt ſublime *.
Je laiſſe dans le deuil le Parnaſſe Français ;
Mais mon eſprit me ſuit dans ces Royaumes ſombres ;
La France perd beaucoup ; je veux que déſormais
Le malheur des vivans tourne au profit des ombres.
Je veux plus ; je veux de votre Art
Vous faire abjurer la chimère,
Vous changer enfin. Je l'eſpère,
J'y compte.

MOLIERE.

Me changer ! c'eſt s'y prendre un peu tard :
Les morts ne ſe corrigent guère.

POINSINET.

Jamais à mes deſſeins le ſort ne fut contraire ;
Je ne promis rien au haſard.
Il eût fallu me voir renverſer la ſtatue
Du tendre & doucereux Quinaut :
Elle fut ſans peine abbattue ;
Et le fade jargon d'Armide & de Renaud....

---

* Alluſion à ce vers de M. de Voltaire :

Bâtir eſt beau, mais détruire eſt ſublime.

MOLIERE.

Tout beau ! ce fol enthouſiaſme,
Jeune homme, égare vos eſprits;
De Deſpréaux l'injurieux ſarcaſme
Ne peut autoriſer vos inſolens mépris.
J'ai voulu voir, juſqu'où la ſuffiſance
Pourroit enfin vous emporter;
Eh ! qu'êtes-vous, pour inſulter
Aux Maîtres, qu'adopta la France?
Vous allez voir ici ces immortels Auteurs,
Qu'oſe attaquer votre vaine arrogance;
Tombez à leurs genoux, expiez l'inſolence
De vos propos blaſphêmateurs.
Le ſiècle de LOUIS vous laiſſa des modèles,
Que vous ne ſauriez ſurpaſſer :
Et ne pouvant les effacer,
Vous cherchez des routes nouvelles.
L'inſuffiſance des talens
Rend la nouveauté néceſſaire;
On court vers elle avec de grands élans,
Et le bon goût reſte en arrière.
Le moderne ſyſtême, avec tous ſes appas,
N'eſt qu'une vaine effervescence:

Fils de la mode, il n'y ſurvivra pas ;
Et, croyez-moi, le jour de ſa naiſſance
Eſt la veille de ſon trépas.

POINSINET.

Laiſſez-là le ſtyle emphatique ;
Le haut ton vous eſt étranger ;
Sancho Panſa * ſaura bien me venger
De votre verve ſatyrique.

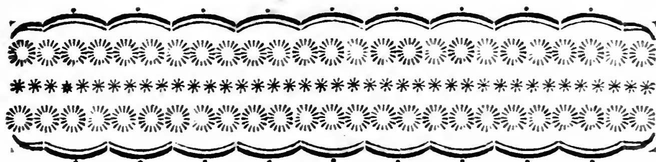
MOLIERE.

Oui, vous ſurnagerez ſur l'abîme des temps ;
Pradon, Cotin, vivront à jamais dans l'Hiſtoire.
Parmi le Peuple Auteur, deux chemins différens
Mènent au Temple de Mémoire :
Le ridicule & les talens.
La Gloire, compagne fidelle,
Au ſentier des talens, nous conduit par la main :
Là, croiſſent les lauriers ; quant à l'autre chemin,
Vous ſavez ſi la route eſt belle.

---

* Opéra-Comique de M. Poinſinet.





LE LUXE.



ODE.

EUROPE, un Dieu puiſſant, de ſa clarté féconde
Embellit tes rians climats;
Surchargé des tréſors, qu'enfante un nouveau monde,
Il parcourt tes vaſtes États.
Du feu des diamans reſplendit ſa couronne;
Des Mortels enchaînés le portent ſur un trône,
Ombragé d'un dais faſtueux;
La Déeſſe aux cent voix annonce ſa préſence:
O Peuples, dit-elle, il s'avance;
Courbez un front reſpectueux.



De l'abondance, ô toi, fils ingrat & perfide,
    Père de la ſtérilité,
Luxe, je reconnois ton ſourire homicide,
    Ta pompeuſe frivolité :
Le Ciel arma tes mains d'un ſceptre funéraire :
Toujours tes faux plaiſirs, ta grandeur paſſagère,
    Précèdent la honte & le deuil ;
Tu tiens les malheureux courbés ſous ta puiſſance,
    Et tu fais naître l'indigence,
    Pour l'immoler à ton orgueil.



Par toi, la Volupté, dans le ſein de nos Villes,
    Nourrit le germe des douleurs ;
L'infortune à pas lents parcourt nos champs ſtériles,
    Et les arroſe de ſes pleurs.
Flore exile Bacchus, Cérès fuit devant elle :
Le Laboureur ſéduit, aux tréſors de Cybèle
    Préfère un regard de Plutus ;
D'un art chéri long-temps il bannit la mémoire :
    Nos dédains ont flétri ſa gloire,
    Le Malheur éteint ſes vertus.



C'en eſt fait ; il s'arrache au ſein qui le fit naître,
Et dans les murs de Sybaris,
Il épuiſe, orgueilleux de ramper ſous un maître,
La coupe amère du mépris.
Bientôt, de crime en crime, il touche à l'opulence,
Il l'atteint ; & déjà ſon aveugle inſolence
L'égare en de hardis projets ;
Il va d'un nom fameux étayer ſon audace,
Et ſon or annoblit ſa race,
Que deshonorent ſes forfaits



La guerre, des Enfers implacable miniſtre,
Ne maſque jamais ſa fureur ;
Avant de nous frapper, ſon viſage ſiniſtre
Nous avertit par la terreur ;
Plus dangereux, le Luxe attache l'œil avide,
Et par le vain éclat de ſa gloire perfide
Séduit & le Peuple & les Grands ;
Tel l'éclair impoſteur, que le nuage enſerre,
Brille, avant-coureur du tonnerre,
Qui porte la mort dans ſes flancs.



Impudique Beauté, l'une, à prix d'innocence,
Achète un faſte criminel ;
L'autre a déſavoué l'auteur de ſa naiſſance,
Et rougit du nom paternel ;
Perfide envers l'Etat, cruel envers lui-même,
Ici, le jeune Époux, d'une Épouſe qu'il aime
Redoute la fécondité ;
Là, d'un vœu ſacrilège eſclave involontaire,
La fille, maudiſſant le père,
Cherche en mourant ſa liberté.



Le Guerrier faſtueux, que le myrthe couronne,
Pour les chaînes fut réſervé ;
Que peut un Adonis dans les champs de Bellone ?
Que peut un Soldat énervé ?
Du brillant Darius la perte eſt aſſurée :
Ce n'eſt qu'une victime, au Dieu Mars conſacrée,
Qui marche avec pompe à l'Autel ;
Vainement Annibal fut long-temps invincible :
A Cannes, c'eſt un Dieu terrible,
C'eſt à Capoue un vil Mortel.



Arrête, homme insensé! quelle fureur t'égare?
Peux-tu, cherchant de vains métaux,
Fuir la clarté du jour, & voisin du Ténare,
Errer vivant dans des tombeaux?
A travers mille morts, d'abîmes en abîmes,
Nous allons arracher l'auteur de tous les crimes,
L'or, qui s'écoule de nos mains;
Et dédaignant toujours la Terre & ses largesses,
Nous foulons aux pieds les richesses,
Que Cérès prodigue aux humains.



O mère des vertus, divine Agriculture,
Douce compagne de la paix!
Ton culte indépendant rend l'homme à la Nature;
Tu nous dispenses ses bienfaits.
Seule tu peux bannir la discorde & la guerre;
Et si le Roi des Dieux habitoit sur la Terre,
Il t'immoleroit ses grandeurs;
Tes mains détacheroient son triste diadême,
Et près du soc de Triptolême,
Dormiroient ses foudres vengeurs.



Mais quel cri douloureux, quelle voix lamentable
Interrompt mes foibles accens?
Quel Colosse meurtri, quel Géant formidable
D'horreur a glacé tous mes sens?
Entouré d'étendards, fracassés par la foudre,
Il marche: un Aigle altier, sur des faisceaux en poudre,
Tombe mourant à ses côtés;
Son cri lent est semblable aux clameurs d'un fantôme;
Ce Colosse est l'antique Rome;
Il parle, Mortels, écoutez:



» Sous le fer des Vainqueurs, c'en est fait; je succombe.
» Peuples, mon flanc est épuisé.
» De mon trône écroulé, je descends dans la tombe;
» Le sceptre du monde est brisé.
» Cette voix, presqu'éteinte, a fait trembler la terre;
» Ce bras, foible aujourd'hui, noirci par mon tonnerre,
» Enchaînoit d'immenses États;
» Et ces pieds énervés, dispersant les couronnes,
» Jadis écrasoient sur leurs trônes
» Le front courbé des Potentats.



» L'esclavage voloit, de l'un à l'autre pôle,
» Sur les Peuples que je frappois :
» Au bout de l'Univers, du haut du Capitole,
» J'envoyois la guerre ou la paix ;
» Quand un Monstre, échappé des bords Asiatiques,
» Vint souffler dans mon sein ses vapeurs frénétiques ;
» Peuples, je languis dans ses fers :
» Un poison destructeur circule dans mes veines ;
» Le Luxe va briser vos chaînes,
» Le Luxe a vengé l'Univers.



Le Fantôme se tait ; de ses clameurs funèbres,
La voûte des airs retentit ;
Enseveli bientôt sous d'épaisses ténèbres,
Son œil éteint s'appesantit.
La mort vole, l'embrasse, en rugissant de joie ;
Elle ébranle, renverse & déchire sa proie ;
Ses membres au loin sont semés ;
Et noyé dans son sang, privé de sépulture,
Son corps est déjà la pâture
De mille Vautours affamés.



Jouet des mêmes flots, où ta Nef s'abandonne,
O France, crains le même écueil.
L'olive, le Laurier ombrage envain ton Trône;
Ton Trône gît ſur un cercueil.
Crains un Luxe impoſteur : d'abord utile & ſage,
Il ſemble, humaniſant une horde ſauvage,
Féconder ſes ſtériles bords ;
Bientôt cruel Tyran du Peuple qui l'adore,
Il anéantit, il dévore
Et ſes vertus & ſes tréſors.



L'AMBITION.

ODE.

LAISSE-MOI, Dieu des vers ; permets à la paresse
De me filer des jours sans trouble & sans ivresse ;
Ton luth fatigueroit mon indolente main.
Mais quoi ! ton souffle encor vient assiéger mon ame,
La subjugue, l'enflamme,
Et d'une sainte horreur fait palpiter mon sein !



Je suis vaincu. Mortels, par de rares merveilles ;
Mon luth, impatient de charmer vos oreilles,
Aux mœurs de l'âge d'or a consacré sa voix :
Il veut chanter ces jours, où regnoit l'abondance,
La paix & l'innocence,
Sous des Dieux sans tonnerre, & des hommes sans loix.



Mais de ſes premiers ſons l'air retentit à peine,
Que d'horribles clameurs ont fait mugir la plaine.
Dieux ! quel monſtre ont vomi les voûtes des Enfers !
L'Ambition paroît ; & du fond des Abimes,
Le malheur & les crimes,
Déchaînés avec elle, embraſſent l'Univers.



Superbe, elle s'aſſied ſur le char de Bellone ;
Le trouble, la terreur, le trépas l'environne ;
Les Peuples, de leurs Dieux, en vain cherchent l'appui ;
Sur eux elle s'élance, implacable Euménide,
Et d'un fouet homicide,
Comme de vils troupeaux, les chaſſe devant lui.



La liberté périt ſous l'orgueil deſpotique ;
La foi cède au parjure, & de la politique
Naiſſent les feintes paix, les traités captieux ;
Étrangères encor ſous la voûte céleſte,
La famine & la peſte
Exercent tour à tour la vengeance des Cieux.



Mers,

Mers, pourquoi ces forêts, en vaiſſeaux transformées ?
Terre, pourquoi ces cris, ces bruyantes armées,
Qui foulent tes tréſors, & ſurchargent ton ſein,
Qui dépeuplent nos champs de tant de bras utiles,
Et changent dans nos villes
Le Prêtre de Cérès, en infame aſſaſſin ?



Pourquoi la mort, que l'homme arma contre lui-même,
Forge-t-elle ſa faulx du ſoc de Triptolême ?
Pourquoi ces bras ſanglans, qui frappent nos hameaux,
Et dans des murs conquis, que la flamme dévore,
Font ſuccéder encore
Au glaive des Guerriers, le glaive des Bourreaux ?



Uſant du droit ſacré d'arbitre de la terre,
Le Ciel vient-il enfin, au bruit de ſon tonnerre,
Changer cet Univers, eſclave de ſa loi ?
Non ; un ſimple mortel, qu'un vil peuple ſeconde ;
Vient ravager le monde,
Pour allonger ſon nom du vain titre de Roi.



Quelle aveugle fureur égare ſon courage!
Si les Dieux ont acquis des droits à notre hommage,
C'eſt pour avoir créé la terre & les humains ;
Et cet homme inſenſé croit ſous ſon Diadême
S'égaler aux Dieux même,
Quand ſa fureur détruit l'ouvrage de leurs mains !



Cet Amant de la gloire, environné du crime,
Demande des autels aux peuples qu'il opprime,
Autels dreſſés par l'homme, & par l'homme abbattus.
Le crime peut conduire au Temple de mémoire ;
Mais celui de la gloire,
Gardé par l'équité, ne s'ouvre qu'aux vertus.



Que vois-je ? Quoi, par-tout l'audace & le parjure !
Cette ſoif de regner, étoufant la nature,
A fait d'un tendre fils un vil ſéditieux;
Teint du ſang de ſon père, il ravit ſa couronne,
Et le crime lui donne
Ce qu'il alloit tenir de l'équité des Dieux.



Mais ces Dieux ont proſcrit ſa tête criminelle :
Et déjà contre lui, ſon épouſe infidelle
Vient d'armer un Amant, qui lui vendit ſa foi;
Un lâche aſſaſſinat punit ſon parricide;
Et le Sujet perfide
S'aſſied inſolemment au trône de ſon Roi.



C'en eſt fait; à l'orgueil ſuccède le délire.
Mortels, l'Ambition dévaſta votre empire;
Elle en veut au Ciel même, & prétend l'aſſiéger.
Le monſtre vole aux pieds de l'auguſte Cibèle,
Implore l'Immortelle,
Et pour mieux la ſéduire, il feint de la venger.



» Terre, ô Terre! il eſt tems d'effacer ton outrage.
» Seconde mes projets, & bientôt mon courage
» Te rend, malgré le ſort, l'Empire des humains;
» Auprès de Jupiter, viens reprendre ta place;
» Peux-tu voir ſon audace
» Regner ſur les Mortels, que nourriſſent tes mains?





Il ſe tait, & ſoudain frémit l'axe du monde:
Le fleuve fuit la mer, la mer bouillonne & gronde;
Pluton raſſure envain les Enfers allarmés;
Sous les monts ébranlés roule un profond tonnerre,
Et des flancs de la terre
S'élancent à grands bruits des Coloſſes armés.



Indomptables Géans, que l'œil meſure à peine,
Ils infectent les airs de leur brûlante haleine;
L'aſtre du jour pâlit & recule d'horreur;
La Terre, en les voyant, méconnoît ſon ouvrage;
Et leur aſpect ſauvage,
Au ſein qui les fit naître, imprime la terreur.



Tel qu'un tigre mugit, en fondant ſur ſa proye,
Tel le Monſtre, animé de fureur & de joye,
Salue, en rugiſſant, ſes énormes ſoldats;
Son œil ſéditieux lance des traits de flamme;
Il parle, & dans leur ame,
Fait paſſer le vertige & la ſoif des combats.



» Titans audacieux, dignes fils de Cybèle,
» Qu'attendez-vous encore ? enfans d'une Immortelle,
» Vivrez-vous confondus avec de vils Mortels ?
» Lâches, rampez comme eux, adorez donc vous-même
» Leur arbitre ſuprême,
» Et d'un Dieu, votre égal, embraſſez les autels.



» Eh ! de quel droit ſon bras, déchaînant les tempêtes,
» Fera-t-il donc gronder ſa foudre ſur nos têtes ?
» Ah ! plutôt franchiſſons cet Olympe eſcarpé ;
» Et que par nos efforts la foudre repouſſée
» Sur qui l'avoit lancée,
» Renverſe Jupiter de ſon trône uſurpé.



Tout s'enflamme à ſa voix, & la troupe s'élance.
Vers le palais des Dieux, leur brutale inſolence
Gravit, en blaſphêmant, ſur des monts entaſſés ;
Ils enferment le Ciel d'intrépides Cohortes,
Ils en briſent les portes,
Et par-tout la terreur ſuit les Dieux diſperſés.



Jupiter, ſans effroi, voit leur fougue inſenſée ;
Bientôt avec effort une roche lancée
Le cherche envain lui-même, au milieu des éclairs ;
Ce Dieu, que leur fureur eût voulu mettre en poudre,
Laiſſe échapper la foudre,
Et le Rebelle tombe, en roulant dans les airs.



Tel, quand des Aquilons les bruyantes haleines
Ont ſoulevé les flots ſur les liquides plaines,
Neptune brave ſeul leurs efforts ſuperflus ;
A peine ſon trident ſort des grotes profondes
Et peſe ſur les ondes,
Le flot retombe & meurt ; la tempête n'eſt plus.



La terre ouvre ſes flancs à ce peuple barbare :
Avec leurs bataillons, elle enchaîne Briare,
Encelade, & Typhée, & Mymàs, & Rhécus ;
D'aſtres étincelans le Vainqueur ſe couronne,
Et du haut de ſon trône,
La malédiction tonne ſur les Vaincus.



» Rebelles, leur dit-il, expiez tous vos crimes :
» De l'équité des Dieux immortelles victimes,
» Vivez ensevelis sous vos rochers fumans ;
» Vomissez vos fureurs en flames ondoyantes,
» A jamais renaissantes,
» D'une impuissante rage éternels monumens.



» Mortel, ainsi ma main brisera ton audace,
» Lorsque rebelle au sort qui t'a marqué ta place,
» Tu livreras ton âme à d'insolens projets ;
» Ainsi sera brisé l'Amant du Diadême ;
» Et le Tyran lui-même
» Vivra plus malheureux que ses propres Sujets.



Il dit. Faut-il, hélas! en dépit du tonnerre,
Que sans cesse le vice habite sur la terre ?
Comme celui des Dieux, son regne est éternel.
Après avoir tonné, la foudre infatigable
Trouve un nouveau coupable,
Et le crime toujours survit au criminel.



Les Titans foudroyés ont mordu la poussière;
Mais parmi les humains leur rage toute entière
Vit, & de jour en jour semble se propager;
En vain tant de héros sont couchés dans la tombe;
Le Tyran qui succombe
Laisse à d'autres Tyrans le monde à ravager.



Périsse le flatteur, dont l'âme sanguinaire,
Des farouches guerriers complice mercénaire,
Chante, érige en vertus leurs coupables desseins!
Et vous, fils d'Apollon, qui dispensez la gloire,
Flétrissez leur mémoire,
Et ne couronnez plus des héros assassins.



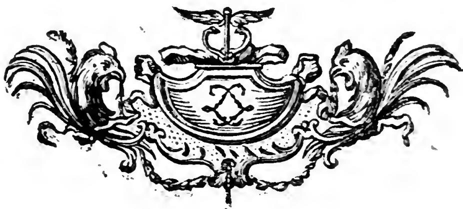
Le jour de la raison luit enfin sur nos têtes;
Vous répondrez au Ciel, en chantant les conquêtes,
Du sang que verseront les héros destructeurs;
Ah! plus d'un Alexandre, intrépide & colère,
Pour trouver un Homère,
De l'implacable Achille imita les fureurs.



Ciel ! de l'ambitieux rien n'éteint la furie !
De crimes affamé, sa fatale industrie
Dérobe le secret de l'Enfer étonné :
Dans un tube, où pénètre une flamme perfide,
Le salpêtre homicide
Brille, éclate ; & sur l'homme enfin l'homme a tonné.



Ainsi donc ton adresse, à toi-même funeste,
Empoisonne les Arts ; & ce présent céleste
Se change dans tes mains en don pernicieux !
Mais tremble, en vain ta rage imite le tonnerre ;
Les foudres de la Terre
Ne te sauveront pas de la foudre des Cieux.



LETTRE

DE

THÉRESE DANEL

A EUPHÉMIE.



PRÉCIS

De l'Histoire de FRANÇOIS MONTBAILLY, *& de* THÉRESE DANEL.

FRANÇOIS MONTBAILLY naquit à St. Omer. Il veilloit ſur les ouvriers d'une manufacture de Tabac, où la mère de Montbailly avoit placé ſa fortune & celle de ſon fils. Parmi les perſonnes employées dans cette manufacture, ſe trouva la jeune THÉRESE DANEL, née ſans bien, mais d'une famille honnête. Ses charmes toucherent vivement le cœur ſenſible de Montbailly; il fut heureux, & des ſignes non équivoques décélèrent bientôt leur intelligence. Il avoit promis de l'épouſer; la pauvreté de ſa Maîtreſſe ne triompha point des ſcrupules de l'honnêteté, & du déſintéreſſement de l'amour; il lui donna la main. Il eſpéroit trouver dans ſes char-

mes & ſes vertus, un bonheur que la fortune ſeule ne peut donner. Et jamais hymen n'eût été plus fortuné, ſi à cette époque la mère de Montbailly n'avoit changé la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon fils en la plus vive averſion. La jeune Danel n'avoit aporté en dot à ſon mari que des vertus; crime impardonnable aux yeux de ſa Belle-mère. Cette femme intéreſſée & vindicative, n'ayant pu empêcher leur union, réſolut de la rendre funeſte, s'il étoit poſſible, à l'une & à l'autre, par les plus injuſtes perſécutions. L'épouſe de Montbailly n'oublia rien pour captiver ſa tendreſſe; mais tous ſes efforts ne ſervoient qu'à aigrir cette marâtre inflexible, & la naiſſance d'un petit fils ſembla redoubler ſon reſſentiment.

D'ailleurs depuis quelque tems, la mère de Montbailly ſe livroit ſans réſerve à une paſſion honteuſe à l'homme, mais bien plus aviliſſante encore dans un ſexe, dont la dé-

cence eſt la première parure. L'uſage immodéré des liqueurs fortes, qui étoit déjà devenu pour elle un beſoin, & même néceſſité, lui faiſoit deſirer la ſolitude, pour n'avoir point à rougir devant ſon fils d'un vice qu'elle ne pouvoit ſurmonter. Elle réſolut, à quelque prix que ce fût, de ſe délivrer de deux témoins importuns, & peut-être même d'un Cenſeur; car ſon fils lui repréſenta ſouvent, avec autant de tendreſſe que de reſpect, le tort qu'elle faiſoit à ſa réputation & à ſa ſanté. Après pluſieurs ſcènes éclatantes, elle ſe retira dans ſon appartement, pour y vivre ſéparée des deux époux. Délivrée de leur ſociété, leur voiſinage lui parut encore trop incommode; elle ſollicita l'autorité de la Juſtice, & leur fit ſignifier un ordre de ſortir de chez elle dans vingt-quatre heures. Montbailly inconſolable, court ſe jetter à ſes pieds avec ſon Épouſe: il les arroſe d'un torrent de pleurs,

& la conjure, au nom du Ciel, de révoquer un ordre ſi cruel & ſi injuſte. Sa mère parut ébranlée par ſes vives ſollicitations. Elle ne put réſiſter aux larmes des deux Époux, & elle leur donna l'eſpérance d'une parfaite réconciliation. Le même ſoir elle paſſa une heure avec eux, & ne les quitta que pour aller ſe livrer à ce gout honteux qui la maîtriſoit.

Le lendemain, ſe préſente une Ouvrière, qui veut parler à la mère de Montbailly. On lui dit qu'elle n'eſt pas encore levée. On l'attend une heure, & cette femme impatientée prie Montbailly de l'éveiller. On pénètre dans ſon appartement ; le premier objet qui frappe leurs yeux, c'eſt un cadavre tout ſouillé de ſang. Montbailly pouſſe un cri de douleur, tombe ſur le corps de ſa mère, & y demeure ſans mouvement & ſans vie.

Tandis que l'art des Chirurgiens le rappelle à la lumière, tandis que ſon épouſe éplo-

rée

rée pousse les cris du désespoir : la calomnie répand un bruit sourd qui s'accrédite en circulant, & bientôt on l'accuse hautement de parricide. Leur longue mésintelligence, & l'ordre signifié la veille à Montbailly, prêtent de la vraisemblance à cette horrible accusation; le malheureux est traîné ignominieusement dans un cachot, & l'Innocence habite le séjour des Scélérats.

C'est bien ici que le Sage seroit quelquefois tenté de murmurer contre la Providence : car ces événemens désastreux ne sont point particuliers à notre Nation. Que la sagesse humaine est aisément en défaut ! Quoi ! sous un Gouvernement aussi sage, sous des Magistrats vigilans, dans un siècle aussi éclairé, chez le Peuple le plus humain, l'innocence ne seroit point à l'abri des flétrissures & de la mort ! Elle devroit donc craindre la loi qu'on établit pour la défendre ! Encore un coup, n'accusons point nos Magistrats; souvent une dure

fatalité, & pour ainſi dire, une fauſſe évidence, les déterminent à frapper l'innocent malheureux. Je me rappelle à ce ſujet une triſte aventure. J'ignore les noms & les auteurs; je ne connois que le lieu de la ſcène: c'eſt Paris. Un paſſant eſt arrêté dans une rue, par une voix plaintive & mourante. Il ſe détourne & apperçoit un homme percé de part en part d'une épée, qui fermoit encore ſa bleſſure. Imprudemment, & croyant peut-être pouvoir lui ſauver la vie, il approche: le Guet paſſe, & le trouve retirant une épée ſanglante du corps du mourant, qui rend auſſit tôt le dernier ſoupir. Ce malheureux, que ſa pitié avoit perdu, traîné au fond d'un cachot, alloit périr honteuſement; lorſqu'un des Juges ayant reconnu l'épée dépoſée au Greffe, s'avoua coupable du meurtre de cet homme avec qui il s'étoit battu en duel, & ſauva la vie à l'Accuſé.

Il eſt des cas ſans doute que la loi n'a pu prévoir: la prudence des Magiſtrats ne doit-

elle pas suppléer à son silence, & avoir plus d'égard aux mœurs de l'Accusé ?

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

C'est une vérité frappante. Un honnête homme de trente ans devenu en un jour parricide ! Quelles preuves, quelle évidence ne faut-il pas pour la conviction d'un crime aussi invraisemblable ? Les Accusateurs doivent être ouïs sans doute ; mais les vertus de l'Accusé sont des témoins qu'il ne faut pas refuser d'entendre, & qui doivent balancer tout autre témoignage.

C'est malgré ce témoignage que Montbailly a été condamné comme parricide. Les tortures, ni la Religion n'ont pu lui arracher l'aveu d'un crime qu'il n'avoit pas commis. Il a subi son arrêt avec la fermeté la plus constante, au milieu de ses concitoyens, qui par leurs cris & leurs sanglots le proclamoient innocent.

Thérese Danel attendoit la naissance du malheureux enfant qu'elle portoit dans son sein,

pour marcher au ſupplice, quand une lumière tardive eſt venue éclairer l'innocence de Montbailly. Tandis que le Conſeil d'Arras travailloit à la réviſion du procès, Thérese Danel eſt devenue mère, & c'eſt au fond de ſon cachot qu'elle a voulu remplir tous les devoirs que ce titre lui impoſoit. Elle y a nourri ſon enfant; & l'eſpérance de le conſerver ſans flétriſſure ne l'a point abandonnée. Enfin un arrêt, déterminé par des mémoires éloquens, & par la ſavante conſultation de M. Louis, qui déclare la mère de Montbaily morte évidemment d'apoplexie, accorde à cette infortunée la ſeule réparation qui ſoit au pouvoir des hommes: la vie & l'honneur; foible dédommagement, qui ne lui rendra ni ſa ſanté, que la douleur a détruite, ni l'époux qu'elle a perdu. Tant il eſt vrai que l'homme ne peut jamais pouſſer auſſi loin ſes bienfaits, que ſon injuſtice; tant il eſt vrai qu'il eſt des maux irréparables.





THÉRESE DANEL
A EUPHÉMIE.

Reconnois à ces traits la main de ton amie
Apprends ſon infortune, ô ma tendre Euphémie!
Moi qui venois jadis te peindre chaque jour
L'image des plaiſirs que m'accordoit l'Amour,
Parmi des Scélérats, aujourd'hui confondue,
Dans un cachot obſcur, ſur la paille étendue,
Je vais, à la clarté d'un pâle & noir flambeau,
Des plus affreux tourmens te tracer le tableau.
Dieu! quel fut mon bonheur, lorſqu'un Hymen proſpère
M'offrit, dans mon Amant, un Bienfaiteur, un Père!
Hélas! ma pauvreté, dans des momens ſi doux,
Répondoit à mon cœur du cœur de mon Époux.
Qu'il eſt flatteur, grand Dieu, d'être aimé pour ſoi-même!
Je dois tout, me diſois-je, oui, tout à ce que j'aime;
Chacun de mes plaiſirs eſt un de ſes bienfaits.
Plaiſirs vains & trompeurs, éclipés pour jamais!
Le ſouffle du malheur a détruit ce vain ſonge:

L'Injuſtice s'éveille ; elle frappe, & me plonge,
Du faîte du bonheur, au gouffre des revers ;
Il ne me reſte plus que la honte & des fers.
Je meurs.... Ah ! garde-toi de ſoupçonner un crime,
Je meurs, de l'impoſture innocente victime.
Écoute : de mon ſort épuiſant le courroux,
Je dois, ſur l'échafaud, rejoindre mon Époux ;
L'heure ſonne ; ah ! dumoins que ma gloire, Euphémie,
Demeure toute entière au ſein de mon Amie !

Il doit, ce triſte jour, vivre en ton ſouvenir,
Ce jour, avant-coureur d'un plus triſte avenir,
Où Dorval, mon époux, trouva dans la pouſſière,
Un cadavre hideux, ſanglant.... c'étoit ſa mère.
Dans ces affreux momens, je reçus tes adieux ;
La loi de ton devoir t'arrachoit de ces lieux.
Ah ! le fatal nuage, où dormoit la tempête,
Attendoit ces adieux, pour crever ſur ma tête.

Tandis que mon Époux, en proye à ſes tourmens,
Semble exhaler ſa vie en longs gémiſſemens,
(Tu vas frémir d'horreur), quand ſa douleur amère,
Par des pleurs, des ſanglots, redemande ſa mère,

Quand d'un bras furieux, il ſe meurtrit le ſein,
On l'accuſe à grands cris d'en être l'Aſſaſſin;
Ce Citoyen fidèle eſt un lâche, un perfide,
Et du fils le plus tendre, on fait un Parricide;
Moi-même, armant, dit-on, ce criminel Époux,
Dans le flanc maternel, j'avois conduit ſes coups.
La calomnie alors appelle la vengeance;
Alors des fers du crime on charge l'innocence.
Nous marchons inveſtis de farouches Soldats;
Ah! j'eſpérois du moins, qu'unis juſqu'au trépas,
Nous ferions des tourmens l'horrible apprentiſſage;
Mais dans la foule à peine on s'eſt fait un paſſage,
Qu'on ravit mon Époux à mes embraſſemens.
Que devins-je, Euphémie, en ces cruels momens!
Peins-toi le déſeſpoir d'une Amante égarée;
Vois ton Amie en pleurs, pâle, défigurée,
Implorer vainement ces Tigres en courroux,
Lever les mains au Ciel, tomber ſur ſes genoux,
Se traîner dans la fange, & d'une voix mourante,
S'écrier en frappant ſa poitrine ſanglante:
» Rendez-moi mon Époux. « Le trouble, la douleur
Me renverſe à leurs pieds ſans vie & ſans couleur,
Et l'ombre de la mort tombe ſur ma paupière.

Mon âme à la douleur échapoit toute entière,
Mes maux étoient finis ; que n'avez-vous, ô Cieux ;
D'une éternelle nuit enveloppé mes yeux !
Mais j'étois condamnée aux horreurs de la vie;
On m'entraîne, & bientôt leur barbare induſtrie
Ouvre mes yeux encore aux clartés du ſoleil.
Quelle clarté funeſte, & quel affreux réveil !
Qu'offre-t-il à ma vue ? une caverne impure.
Dans ce mortel repaire, effroi de la Nature,
A travers des barreaux, croiſés trois fois entr'eux,
Le jour arrive à peine en rayons ténébreux ;
Du crime & du malheur la voix plaintive & ſombre
S'y mêle au bruit des fers, retentiſſans dans l'ombre ;
Le lieu ſemble ajouter aux horreurs de mon ſort,
Et j'y trouve un tombeau, ſans y trouver la mort.

Pour arracher l'aveu d'un crime imaginaire,
Le Sénat cependant s'aſſemble, délibère,
Et dans de longs diſcours cherche à nous égarer.
Notre âme, ſans effroi, ſe laiſſoit pénétrer :
Et nos divers aveux, confondant leur adreſſe,
Sans être concertés, ſe répondoient ſans ceſſe.
Mais enfin de vains bruits ſemés par la terreur,

Des ſoupçons, qu'enfanta l'impoſture ou l'erreur,
Et d'un vil intérêt la perfide apparence,
Sur trente ans de vertus, emportent la balance.
On croyoit voir ſa mère, ou ſon ombre en courroux,
Comme ſon aſſaſſin, dénoncer mon époux;
L'arrêt eſt prononcé. La victime innocente,
Fait entendre à ſon Juge une voix impuiſſante,
Leve les mains au Ciel, & s'avance au trépas.

Époux infortuné! je vais ſuivre tes pas:
Permets, (j'en ai beſoin) permets qu'à ma mémoire,
De tant de fermeté je retrace l'hiſtoire;
Et que de ton trépas le cruel ſouvenir
Nourriſſe ma conſtance, & m'apprenne à mourir.

Ni l'aſpect des Bourreaux, qui veillent ſur leur proie,
Ni leur ſombre appareil, ni leur brutale joie,
Ni du Peuple attroupé l'importune rumeur,
Rien ne trouble ſon front; la paix eſt dans ſon cœur.
Sous les portes du Temple, on conduit la Victime:
Et l'on veut, quand ſon cœur eſt étranger au crime,
Que ſa bouche confeſſe un lâche aſſaſſinat,
Et ſatisfaſſe au Ciel, à ſon Prince, au Sénat.

Au nom de Parricide, il s'indigne & s'écrie :
» O mon Roi, je voudrois mourir pour ma Patrie ;
» Dieu, pardonne : ſouvent j'ai tranſgreſſé ta Loi ;
» Juges, qui m'immolez, n'attendez rien de moi :
» Je ne ſuis point coupable. O vous, vous que j'atteſte,
» O mes Concitoyens, dût leur rage funeſte
» Me dévouer encore à des tourmens nouveaux,
» Dût leur farouche haine éterniſer mes maux....
» Je ne ſuis point coupable. « Un Prêtre qui l'aſſiège,
L'appelle à haute voix, impie & ſacrilège ;
Au nom d'un Dieu vengeur, il parle, il tonne en vain :
» Mais vous, lui répond-il, avec un front ſerein,
» Vous Miniſtre ſacré de notre Loi ſuprême,
» Qui voulez me forcer de mentir à Dieu même,
» Lorſqu'à ſon Tribunal nous ſerons tous jugés,
» Vous chargez-vous du crime, où vous m'encouragez ?

Aux pieds de l'échafaud, il arrive en ſilence ;
Sur cet affreux théâtre, intrépide, il s'élance ;
Je friſſonne, Euphémie ; ô conſtance ! ô vertu !
Il voit, autour de lui, tout un Peuple abbattu,
Il entend ſes ſanglots, il voit couler ſes larmes,
Et reſte cependant tranquille & ſans allarmes....

Ma main tremble, s'arrête, & mon cœur ulcéré,
Par cette horrible image eſt encor déchiré.
Si la mort, par degrés, moiſſonnant ſes années,
Eût enfin dans mes bras tranché ſes deſtinées,
Tu ſais quel déſeſpoir auroit frappé mon cœur;
Juge de mes tranſports, juge de ma douleur,
Lorſque ce tendre Époux, en proye à l'injuſtice,
Expira dans l'horreur du plus honteux ſupplice.

Eh ! que faiſois-je alors dans ces affreux cachots?
Je ſouffrois loin de lui ſes tourmens & mes maux;
Le plus léger murmure, à travers les ténèbres,
Sembloit me rapporter ſes cris lents & funèbres;
Quand ſous mes yeux s'élève, en tourbillons errans,
La cendre.... ô Dieu! ſa cendre abandonnée aux vents.

Tremblez, Juges cruels, tremblez, je vis encore.
Au retour de la nuit, au lever de l'aurore,
Je veux, en accuſant votre arrêt criminel,
Réveiller la vengeance au ſein de l'Éternel.
Vous triomphez trop tôt. Mon dernier jour ſe lève,
Et déjà de la mort je vois briller le glaive;
Déjà, pour contempler mon horrible trépas,

Vers le lieu des tourmens, vous marchez à grands pas;
Tremblez: Dieu peut encore, il peut, ouvrant l'abîme,
Y plonger l'Oppreſſeur & ſauver la victime.
Quand Thémis a reçu vos ſermens ſolemnels,
Avez-vous donc promis d'égorger les Mortels?
Si le Ciel vous remit ſes droits & ſon tonnerre,
Eſt-ce pour opprimer, ou pour venger la terre?
Etes-vous des humains ou Juges ou bourreaux?
Le glaive dont Thémis arma ſes tribunaux,
Frappe-t-il au hazard le crime & l'innocence?
Cruels, qu'avez-vous fait? L'invincible évidence
Ne prouveroit qu'à peine un ſi noir attentat:
C'eſt le dernier forfait du dernier Scélérat.
Si parmi vous encor la Nature réſide,
Ah! s'il s'y trouve un fils, croit-il au parricide?
Quoi! l'on veut que Dorval, Citoyen vertueux,
Ami vrai, tendre époux, & fils reſpectueux,
Devenu tout-à-coup barbare & ſanguinaire,
Ait plongé le poignard dans le ſein de ſa mère!
Il faut, avant de croire à de telles noirceurs,
Convaincre l'accuſé de crimes précurſeurs,
Lui prouver des forfaits entaſſés dès l'enfance,
Un naturel féroce, une aveugle licence;

Oui, s'il exiſte un fils, dont le bras forcené
Puiſſe répandre ainſi le ſang dont il eſt né,
Il faut, pour le juger, que témoin néceſſaire
Le Juge ait vu ſon bras dans le flanc de ſon père.
Et vous nous condamnez ſur des bruits incertains!
Et l'arrêt eſt dicté par des indices vains!
Fléaux des Criminels, qui punira vos crimes?
Nous, Calas & Sirven, & tant d'autres victimes,
Quand Dieu nous verra tous autour de lui rangés.
Nous jugerons alors ceux qui nous ont jugés;
Et le Juſte une fois, comme l'Etre ſuprême,
Pourra frapper ſans crime, & ſe venger lui-même.

O ma chère Euphémie! après tant de malheurs,
Pourrois-tu ſoupçonner de nouvelles douleurs?
Hélas! tes yeux encore ont des pleurs à répandre.
Je ſurvis à Dorval; frémis! tu vas apprendre
Quel revers ſuſpendit mon arrêt prononcé.
Je ſuis mère, Euphémie: ah! l'aurois-tu penſé,
Qu'un jour ce nom ſi cher deviendroit mon ſupplice!
Dans mes flancs vit un fils, qu'a flétri l'injuſtce;
Quand ſes yeux s'ouvriront à l'aſtre qui nous luit,
Les miens ſe fermeront dans l'éternelle nuit.

Quoi ! votre rage encor n'eſt donc pas aſſouvie ?
Cruels ! en m'enlevant un époux & la vie,
Cette ſoif de mon ſang n'avoit pu s'étancher ;
Triomphez ; il vous reſte un fils à m'arracher.
Eh ! quoi ! de mes tourmens quand la mort me délivre,
Déjà couvert de honte, un fils doit me ſurvivre !
Un fils !... Ciel ! dans mon ſein, je le ſens treſſaillir ;
Preſſent-ils les malheurs qui doivent l'aſſaillir ?
Eſt-il, avant d'atteindre aux portes de la vie,
Soumis à la douleur ainſi qu'à l'infamie ?
Né dans les flancs obſcurs d'un lugubre caveau,
La pierre où je m'étends, ſera donc ſon berceau !
Sur la terre jetté, rebut de la Nature,
De cités en cités, errant à l'aventure,
Un jour il apprendra, par la voix des Mortels,
Nos crimes ſuppoſés, nos malheurs trop réels ;
Il croira tout, peut-être il maudira ſa mère....
Achevez, inhumains ! terminez ma miſère ;
Frappez : il eſt mon fils ; qu'il partage mon ſort ;
Qu'il paſſe, en un moment, du néant à la mort...
Mais il n'eſt point coupable ; eh ! le ſuis-je moi-même ?

Que dis-tu, Malheureuſe ? O Dieu, que je blaſphême !

Tu me vois à tes pieds: pardonne des tranſports
Qu'ont expié déjà de trop juſtes remords.
Je goûtois le bonheur, je l'ai perdu ſans crime:
Tu le ſais, ô mon Dieu, l'Injuſtice m'opprime,
Et du lit nuptial me traîne à l'échafaud;
Mais ſi j'eſpère en toi, du fond de mon cachot,
Et ſi tu dois encore un prix à mon courage,
Ce prix eſt à mon fils, qu'il ſoit ſon héritage.
Innocente envers l'homme, & coupable envers toi,
Grand Dieu, je fus ſouvent indocile à ta loi;
Mais cet infortuné, proſcrit dès ſa naiſſance,
Dans mon ſein criminel, garda ſon innocence.
Hélas! s'il doit ſurvivre aux horreurs de mon ſort,
Écarte loin de lui la honte de ma mort;
Que ce fils (ô Nature! ô douleur trop amère!)
Ignore, s'il le faut, juſqu'au nom de ſa mére.
Si de fiel enivrés, de lâches Ennemis
Le font rougir un jour du titre de mon fils,
Qu'au fond de leur palais leur langue deſſechée,
Par un ſoudain prodige, y demeure attachée.
Réſerve le mépris à l'homme criminel;
Mais ſur cet Orphelin jette un œil paternel;
Oui, je ſens dans mon cœur renaître l'eſpérance;

Appui des Innocens, tu prendras ſa défenſe;
Et s'il fuit pour jamais de ce funeſte lieu,
Il trouvera par-tout ſa Patrie & ſon Dieu.
Son père ne vit plus; on lui ravit ſa mère;
Mais il n'a rien perdu, ſi tu lui ſers de père.



LETTRE

LETTRE

DU

POËTE SIMONIDES,

SUR LA MORT DE SON AMI.

ON ne doit pas s'attendre à être vivement affecté par la lecture de la Lettre suivante. C'est un Poëte guerrier qui parle, & j'ai mis dans sa bouche un langage poëtique & figuré, moins propre, je crois, à attendrir, surtout auprès du commun des Lecteurs. Je m'étois douté de l'effet, avant de commencer l'ouvrage, & je m'en suis convaincu, après l'avoir fini. Il ne faudroit pas que tout ce qu'on nomme *héroïde* fût écrit du style de celle-ci; la lecture, je crois, en deviendroit fatiguante. J'étois même décidé à la garder dans mon porte-feuille; mais un ami, dont j'estime beaucoup les talens & le suffrage, m'a invité à la faire paroître. L'amour-propre est facile à persuader en pareil cas; j'ai cédé, & l'ouvrage a été livré à l'impression. Heureusement il n'est pas de bien longue haleine.

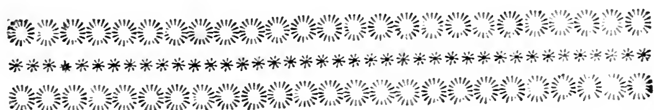
Cette Lettre a été faite il y a deux ans.

Je lisois dans la Traduction de M. Huber, une espèce d'héroïde de M. Busch, fort longue & fort redondante, mais où je trouvai de très belles choses. Il me prit envie d'en imiter quelques morceaux; je m'emparai des idées mères, & j'en composai la pièce qu'on va lire. J'ai pris pour mon héros le Poëte Simonides*, que je suppose avoir vu périr son ami, en combattant à ses côtés. Ce n'est pas ici une traduction, ni même une imitation; mais je dois en faire l'hommage au Poëte Allemand, à qui je dois ce qu'il y a de plus frapant dans mon ouvrage.

---

* Simonides, né à Céos, île de la mer Égée, contemporain de Darius fils d'Hystaspes, excella surtout dans l'élégie. On n'a que des fragmens de ses Poësies.





LETTRE

DU POËTE SIMONIDES,

SUR LA MORT DE SON AMI,

Écrite du Champ de Bataille.

Oui, cher Phinès, j'échape au Démon des combats,
Le ſort a ſuſpendu l'arrêt de mon trépas;
Mais Dieux! qu'en m'épargnant, ſa pitié fut cruelle!
J'ai vu de nos guerriers l'exemple & le modèle,
Le plus juſte Héros, qu'ait opprimé le Sort,
Le meilleur des amis, Leucharis.... il eſt mort.
De ſes débiles mains, j'ai vu tomber les armes;
La terre a bu ſon ſang; il n'eſt plus, & mes larmes,
Sur ſon tombeau muet, le réclament en vain.

Pleure, pleure, Phinès! un guerrier inhumain
Nous ravit ce Héros, ſi cher à notre enfance;
Il nous livre au tourment d'une éternelle abſence:

Nous n'avons plus d'ami; ſes yeux, où la candeur
Peignoit à nos regards les vertus de ſon cœur,
Sa bouche, où reſpiroient la tendreſſe & la joye,
Son cœur.... tout Leucharis à la mort eſt en proye.

Rien n'eſt donc permanent dans ce vaſte Univers!
Les graces, le vertus, & les talens divers,
Tout, au gré du hazard, s'enferme dans la tombe!
Quoi, jouet d'un moment, l'homme s'élève & tombe!
Et nos biens & nos maux incertains & flotans
Errent abandonnés ſur le fleuve du Tems!
Ah! le malheur au moins, en frappant l'opulence,
Au Riche dépouillé laiſſe encor l'eſpérance;
Le bien qu'on lui ravit, lui peut être rendu;
Mais comment retrouver l'ami qu'on a perdu?
Cher Phinès, ſi la paix dans tes bras me ramène,
Sans ceſſe autour de nous notre vue incertaine
Cherchera Leucharis; & de nos triſtes yeux
Couleront lentement des pleurs ſilencieux.
Vains regrets! inſenſible à nos plaintes amères,
Le Ciel ordonne aux vents d'emporter nos prières.]

O ſage Patriote! ô vertueux Guerrier!

Ton cyprès funéraire eſt un nouveau laurier ;
Tu deſcends au tombeau, couronné par la gloire,
Et ton ſang d'Hiéron * cimente la victoire ;
Mais pardonne aujourd'hui ce tribut de douleurs ;
Ah! pardonne, ô Héros, ſi je verſe des pleurs
Sur l'honneur que ton bras aſſure à ma Patrie!
Il m'eſt vendu bien cher! c'eſt au prix de ta vie.

Phinès, quand Hiéron, armé pour les combats,
Vers les Carthaginois fit marcher nos ſoldats,
Tu l'as vu, d'une main à lui plaire occupée,
Aux mains de Leucharis remettre ſon épée ;
Vois mourir ton Ami de la mort des héros.

Déjà le jour naiſſant exiloit le repos,
Et des peuples entiers, à ſa clarté nouvelle,
Alloient bientôt chercher une nuit éternelle.
Je traverſe les rangs du Soldat endormi,
Et je cours dans ſa tente embraſſer mon ami :
» Approche, me dit-il, le jour qui vient de naître,
» Cher Ami, de nos jours eſt le dernier peut-être ;

* Simonide a vécu à la Cour d'Hiéron, Roi de Syracuſe.

» Prononçons nos adieux. Un noir preſſentiment
» Crie au fond de mon cœur : c'eſt ton dernier moment.
» Si le fer doit ici moiſſonner ma jeuneſſe,
» Sans crime j'ai vécu, je mourai ſans foibleſſe.
» Va, l'horreur du trépas eſt le fruit du remord ;
» Sous un maſque effrayant, il nous offre la mort,
» Mais on quitte ſans peine une innocente vie.
» Adieu ; ſi la lumière en ce jour m'eſt ravie,
» La mort m'aura vaincu, ſans m'avoir ébranlé ;
» Mais j'avois des amis, mes larmes ont coulé.
A ces mots, cher Phinès, dans mes bras, il s'élance,
Et nous mêlons nos pleurs dans un morne ſilence.

Mais le jour plus ardent frape l'œil des Soldats,
Et dans l'air retentit le ſignal des combats.
A ſa voix, un friſſon rapide, involontaire,
Du plus lâche guerrier, paſſe au plus téméraire ;
Les champs ſont hériſſés de bataillons nombreux ;
Le fer brille, & par-tout un bruit tumultueux
Se prolonge, en roulant, dans les vaſtes campagnes.

A peine le ſoleil, du faîte des montagnes,
Avoit juſqu'à nos pieds étendu ſes rayons,

A peine encourageant nos divers bataillons,
Les chefs faisoient tonner l'éloquence guerrière;
Quand un nuage épais, du sein de la poussière,
S'élève, accourt, s'entr'ouvre, & montre à nos regards
De l'Ennemi rangé les flotans étendards.
Nous courons, nous volons, & nos cris se confondent;
Les fleches dans les airs en sifflant se répondent....
O Phinès! du Guerrier tu connois les fureurs;
Je ne te peindrai point cette scène d'horreurs.
Tremblante & désolée, à cette horrible image,
L'Humanité gémit, & voile son visage.

L'Ennemi plus nombreux, vainqueur de toutes parts,
Ravit à Leucharis l'un de ses étendards;
Leucharis furieux s'élance, & le carnage,
Au milieu de leurs rangs, ouvre un large passage;
Son bras paroît armé de la faulx du trépas.
Je vole; ses périls m'entraînent sur ses pas.
Bientôt vers l'étendard son courage le guide;
Il le saisit, l'enlève, ô triomphe perfide!
Un trait, par le hazard & les vents emporté;
Vole, l'atteint, j'arrive, il tombe à mon côté,
Il tombe, & du Soldat le courage chancelle;

L'Ennemi s'eſt armé d'une audace nouvelle,
Nos bataillons rompus ſuccombent ; & je voi
La terreur & la mort errer autour de moi.

Ma raiſon m'abandonne, & la rage m'inſpire :
Compagnons, m'écriai-je, il n'eſt plus, il expire ;
Vos frères foudroyés tombent de toutes parts ;
Les voyez-vous, amis, ſur la pouſſière épars ?
Vengez-vous, vengez-moi. Furieux, intrépide,
Je m'élance & j'entraîne un bataillon rapide.
Leucharis n'étoit plus ; affamé de trépas,
Je voulois le venger, & mourir dans ſes bras.
Ainſi que ma douleur, ma fureur eſt extrême.
Inutiles efforts ! cent fois, malgré moi-même,
La mort inexorable a reſpecté mes jours,
Et détourné ſa faulx, que je cherchois toujours ;
Par-tout, près du danger, j'ai rencontré la gloire,
Et j'ai, ſous nos drapeaux, enchaîné la Victoire.

Je cours à Leucharis, pour la dernière fois :
Ses yeux appéſantis s'entr'ouvrent à ma voix,
Et me tendant à peine une main défaillante,
Il arrache ces mots de ſa bouche mourante :

» Embrasse nos amis; que je vive en leurs cœurs ;
» J'expire, c'en est fait; mais nous sommes vainqueurs....
Sa langue par trois fois cherche en vain la parole,
Il pousse un long soupir, & son âme s'envole.

Tel mourut, ô Phinès, ce guerrier généreux.
Je frape en vain les airs de mes cris douloureux;
Maudissant les combats & leur gloire homicide,
J'arrose de mes pleurs son corps froid & livide.
Tantôt ma voix, docile à mes vœux superflus,
Demande , appelle envain cet ami qui n'est plus;
Et tantôt prodiguant l'injure & le blasphême,
J'accuse ma Patrie & l'Arbitre suprême;
Mais un couple guerrier, sensible à mon malheur,
M'entraine dans ma tente, où me suit la douleur.

Quel est donc, ô Mortels, notre aveugle furie!
Cruels, c'étoit donc peu des tourmens de la vie!
Il falloit, unissant les forfaits aux revers,
Inventer des poignards, des supplices, des fers!
Soyez bénis sans cesse en vos tombes glacées,
Vous, dont l'heureux génie éclaira nos pensées,
Et des Arts bienfaisans nous ouvrit le chemin!

Soyez bénis, ô vous, dont l'innocente main,
Pour féconder la terre encor vierge & ſtérile,
Sut façonner en ſoc un métal inutile,
Traverſa de ſillons les arides forêts,
Et d'un or ondoyant revêtit nos guérets!
Mais toi, qui le premier, ſanguinaire & perfide,
Forgeas pour la vengeance une épée homicide;
Puiſſe un remord vengeur s'ériger en bourreau,
Et te pourſuivre encor dans la paix du tombeau!
Puiſſe ton nom flétri recueillir d'âge en âge
Les malédictions, le mépris & l'outrage!

Oh! combien de guerriers ſur la plaine étendus!
De morts & de mourans entaſſés, confondus!
L'aſtre, dont les rayons éclairoient le carnage,
Le ſoir, enveloppé d'un funèbre nuage,
Semble vers l'occident s'enfuir avec horreur,
Et ſon noir crépuſcule imprime la terreur.
Bientôt ſur l'horizon traînant ſes voiles ſombres,
La nuit, du haut des airs, précipite les ombres;
Bientôt le voyageur des prochaines cités,
Marchant vers des ſentiers connus & fréquentés,
Vers ces lieux, où les vents de leur bruyante haleine

Balançoient les épis vacillans dans la plaine,
Égaré tout-à-coup parmi des corps ſanglans,
Surpris, épouvanté, ſur ſes genoux tremblans
Recule; & la terreur, avec des cris funèbres,
Sans ceſſe le pourſuit errant dans les ténèbres.

Cependant, ô Phinès, je reviens en ces lieux
Chercher de Leucharis les reſtes précieux.
Un invincible effroi courant de veine en veine,
Me frappe, & malgré moi, haletant, hors d'haleine,
Les cheveux hériſſés, & le corps chancelant,
Dans ces champs de la Mort, je me traîne à pas lent.
Quel immenſe tombeau! là, fière de ſes crimes,
La Mort, ſous mille aſpects, étale ſes victimes.
A côté des Vaincus, les Vainqueurs maſſacrés;
Sur des hommes mourans, les chevaux expirés;
Des têtes loin du tronc, de bleſſures couvertes;
Des yeux mornes, éteints, des levres entr'ouvertes,
Où la prière en vain, vers le Ciel s'élançant,
Demeura ſuſpendue & mourut en naiſſant;
Là, plus d'un corps glacé, dont l'horrible viſage
Garde empreintes encor la douleur & la rage;
Un autre ici tombé, ſous un bras aſſaſſin,

Ronge un tronçon de glaive, enfoncé dans ſon ſein.
Ainſi de Leucharis mon œil cherche la trace;
Entouré d'ennemis, qu'immola ſon audace,
A mes regards enfin paroît ſon corps ſanglant;
Sur lui, j'étends à peine un bras foible & tremblant,
J'unis ma bouche ardente à ſes levres glacées,
Et bientôt de mes mains, autour de lui preſſées,
Je ravis à la plaine un ſi triſte fardeau;
Je le ravis, hélas! pour le rendre au tombeau.
Alors tous ſes amis, qui n'ont pu le défendre,
Apportent le tribut des pleurs dûs à ſa cendre;
Pareil aux marbres vains, funèbres ornemens,
Que l'Art a figurés autour des monumens,
Par l'excès des douleurs, chacun morne & tranquille,
Le contemple en ſilence, & demeure immobile.

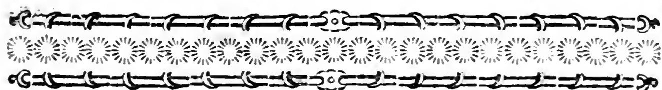
Ah! malheureux guerrier, toi, que les loix du ſort
Condamnerent, hélas! à lui donner la mort!
Si tu ſavois quel cœur tu choiſis pour victime,
Tu croirois ton triomphe acheté par un crime;
Tu maudirois l'inſtant, où le ſang des Guerriers,
Pour la premiere fois, arroſa tes lauriers.
Leucharis, ſi ton cœur avoit pû le connoître,

Sans doute aimé par toi, t'auroit aimé peut-être,
Ton cœur ſuivroit ſon cœur, & tu vivrois enfin
L'ami de ce Héros dont tu fus l'aſſaſſin.
Son aſſaſſin! ah! Dieux! voilà donc ton ouvrage!
Peut-être nul effroi n'a troublé ton courage,
Quand ton bras de ſa vie éteignit le flambeau.
Il eſt une Patrie, au-delà du tombeau,
Où les Rois, dépouillant la fierté ſouveraine,
Jamais à leurs Sujets ne commandent la haine,
Où nous verrons enfin le Soldat expiré
Embraſſer l'Ennemi, qu'il avoit maſſacré!
C'eſt là, ſi comme lui, vertueux, magnanime,
Tu meurs, de ta Patrie honorable victime,
C'eſt là, que libre enfin d'un aveugle courroux,
Tu connoîtras le cœur, qu'avoient percé tes coups.

Mais déjà, plus terrible & jaloux de mes larmes,
Le Démon des guerriers s'éveille au bruit des armes;
Il m'appelle aux combats & peut-être à la mort.
Si bientôt par moi-même averti de mon ſort,
Tu n'apprends, cher Phinès, ma vengeance & ma gloire,
Si tu ne me revois, ſuivi de la victoire,
Dis: il n'eſt plus ſans doute; en ce fatal inſtant,

Au ſein de Leucharis, il repoſe, il m'attend.
Oui; nous pourrons un jour & le voir & l'entendre,
La Mort nous l'a ravi, la Mort doit nous le rendre.
Eh! pourrions-nous, ſans lui, retrouver le bonheur?
Notre vie eſt changée en exil de douleur;
Viens, pleurons ſur la tombe, où repoſe ſa cendre;
Ah! bientôt, cher Phinès, puiſſions-nous y deſcendre!
C'eſt là que l'homme enfin ceſſe de ſoupirer;
Et l'on n'a, chez les morts, plus d'amis à pleurer.





LE CONSUL VILLARS, (*)

POËME.

TOI, ſans qui pour jamais, dans l'ombre de l'oubli,
Le nom des Demi-Dieux ſeroit enſeveli,
Muſe, cueille un laurier, dont l'éternel feuillage
Puiſſe, au front d'un Mortel, refleurir d'âge en âge;
Vole, & viens couronner le ſenſible Villars.
Sans arborer jamais de ſanglans étendards,
Il oſa, prodiguant ſa fortune & ſa vie,
Réſiſter à ſon Roi, pour ſauver ſa Patrie.

Longtems le fanatiſme, embrâſant nos climats,

* Quand l'ordre du maſſacre de la St. Barthelemy arriva dans Nîmes, Villars, l'un des Conſuls de cette ville, loin de le faire exécuter, raſſembla les deux partis & les exhorta à la concorde. Ce trait ſublime eſt peu connu, & m'a paru digne de l'être. Je crois que Villars doit être diſtingué, même parmi ceux de ſes contemporains, que des refus magnanimes dans les mêmes circonſtances ont juſtement immortaliſés.

Avoit livré la France au Démon des combats;
Quand s'armant à la fin d'une amitié perfide,
Charles *, qu'empoifonnoit une Reine homicide,
Aux Enfans de Calvin feignit de pardonner,
Et leur tendit les bras, pour les affaffiner.
Déjà l'ordre du Prince a profcrit l'Hérétique;
Dans l'ombre de la nuit, par-tout le fanatique
Doit prendre fur l'autel des poignards confacrés,
Pour offrir à fon Dieu fes frères maffacrés.
O Nîmes! lieux chéris, où ma foible paupière,
Pour la première fois, s'ouvrit à la lumière!
Quoi! depuis tant d'hivers, abreuvé de ton fang,
Le fanatifme encor va déchirer ton flanc!
Le généreux Villars, ce Conful tutélaire,
A-t-il en vain pour toi des entrailles de père?
A cet ordre fatal, il recule d'effroi:
Dois-je, en obéiffant, deshonorer mon Roi,
Dit-il? Roi malheureux, que la vengeance égare!
S'il faut être en ce jour, ou rebelle, ou barbare,
Dois-je au fein de fon peuple enfoncer le couteau,
Et, pour vivre en fujet, m'ériger en bourreau?

(*) Charles neuf.

Non; s'il lui faut du ſang, qu'il m'envoye au ſupplice;
Je ſerai ſa victime, & non-pas ſon complice.

Il raſſemble auſſitôt & Sectaire & Romain;
Mais avant d'annoncer cet arrêt inhumain,
Il veut, par les reſſorts d'une ſage éloquence,
Éteindre en tous les cœurs la ſoif de la vengeance:
» Citoyens, leur dit-il, ô mes concitoyens!
» Nous verra-t-on ſans ceſſe, homicides Chrétiens,
» Armer la piété, la changer en furie?
» Quoi! la Religion preſcrit la barbarie!
» Ne peut-elle, excuſant ou plaignant nos erreurs,
» Diviſer nos eſprits, ſans déſunir nos cœurs?
» Et toujours de nos maux artiſans déplorables,
» Serons-nous à la fois malheureux & coupables?
» A peine, dans nos murs, nos pas ont effacé
» Les veſtiges du ſang, que nous avons verſé.
» Nos champs fument encor du meurtre de nos frères;
» A peine ils ſont éteints, les flambeaux funéraires,
» Qui ſuivoient au cercueil leurs reſtes en lambeaux;
» Leur cendre eſt tiede encore au ſein de leurs tombeaux.
» Ah! de ces jours d'horreur l'image retracée
» Revient en ce moment effrayer ma penſée.

» Je vois les deux partis opprimés, oppreſſeurs,
» Au nom d'un Dieu de paix, ſignaler leurs fureurs;
» Des Prêtres attacher, par un zéle perfide,
» La couronne des Saints au front de l'homicide;
» L'ami, le glaive en main, fondre ſur ſon ami;
» Le frère, ſur le frère en ſon lit endormi;
» Le fils, pour appaiſer la céleſte colère,
» Offrir ſur les autels la tête de ſon père;
» Et partout les humains, victimes ou bourreaux,
» Étonner les enfers par des crimes nouveaux;
» Je vois (nuit de douleur, nuit ſombre & déſaſtreuſe!)
» D'un puits * vaſte & profond l'enceinte caverneuſe
» Comblée en un moment de mourans entaſſés,
» Et le ſang, qui jaillit des cadavres preſſés,
» Sur les bords, à grands flots, couler & ſe répandre.
» O crime! ô nos neveux, vous ne pourrez l'entendre,
» Sans qu'un torrent de pleurs obſcurciſſe vos yeux,
» Sans maudire cent fois vos féroces ayeux!

» Eh! quel homme eut jamais le droit d'être barbare?

(*) Ce puits comblé de morts eſt un fait atteſté par l'hiſtoire & par la tradition.

» Si l'un des deux partis & s'aveugle & s'égare,
» Inhumains, si ses yeux refusent de s'ouvrir,
» Parlez, qui vous donna le droit de le punir?
» Répondez-vous au Ciel des erreurs de la Terre?
» Aveugle intolérant, l'arbitre du tonnerre,
» Dieu souffre l'Hérétique; il est moins irrité
» Par son aveuglement, que par ta cruauté.
» Penses-tu qu'à l'erreur il préfère le crime?
» Et ta foi rendra-t-elle un forfait légitime?
» Que dis-je? crains le Ciel, que tu crois protéger,
» Tu méconnois ton Dieu, si tu veux le venger.
» Oui, j'en atteste ici sa loi que je révère,
» Quiconque aime son Dieu, chérit toujours son frère.
» O mes Concitoyens! quoi! de saintes fureurs,
» A cette volupté pourroient fermer vos cœurs?
» Vous pourriez, de vos maux devenus les complices,
» D'un amour fraternel ignorer les délices?
» Non; de vos yeux, amis, je vois couler des pleurs;
» Un remord vertueux est entré dans vos cœurs;
» C'est Dieu qui fait parler la voix de la nature;
» Jurez tous à ce Dieu, qui punit le parjure,
» Que la religion, par un zèle inhumain,
» Ne vous mettra jamais les armes à la main,

» Et qu'on ne verra plus, dans l'enceinte où nous ſommes,
» Le Chrétien, pour ſon Dieu, verſer le ſang des hommes.

Des cris frappent les airs ; il s'arrête & ſoudain
Les Enfans réunis de Rome & de Calvin,
Levent les mains au Ciel vers l'Arbitre ſuprême,
Et prenant à témoin ce Dieu, Villars lui-même,
Abjurent les fureurs d'un zèle intolérant.
Dans les bras l'un de l'autre, ils courent en pleurant ;
La voute retentit des noms d'ami, de frère ;
Tous les cœurs pénétrés d'un remord ſalutaire,
Ont juré de s'aimer ; & leurs tendres ſermens
Trois fois ſont confirmés par leurs embraſſemens.
Le vertueux Villars contemple ſon ouvrage,
Et les pleurs cependant inondent ſon viſage :
» Quel ſpectacle, dit-il ! ô mes Concitoyens !
» Je reconnois vos cœurs & Français & Chrétiens.
» Dieu reçoit vos ſermens ; mais combien ſa colère
» A d'un emploi funeſte armé mon miniſtère !
» Cette heureuſe amitié, qui vient de vous unir,
» Ces doux épanchemens, je dois vous en punir,
» Et briſant à jamais le nœud qui vous enchaîne,
» Abandonner vos cœurs au tourment de la haine.

» Le Monarque séduit s'est armé contre vous ;
» Voici l'Arrêt fatal qu'a lancé son courroux :
» Il faut, quand le sommeil, conduit par la nuit sombre,
» Tiendra le Calviniste enfermé dans son ombre,
» Que femme, enfant, vieillard, par nous assassinés....
» Vous frémissez, Amis, & vos cœurs indignés....
» Non, vous ne serez point criminels & parjures ;
» Vous n'irez point, ardens à r'ouvrir vos blessures,
» Offrir à votre Roi le sang de ses Sujets.
» Lui-même, détestant ses barbares projets,
» Vous puniroit bientôt de votre obéissance ;
» Mais il est votre Roi, respectez sa puissance ;
» Son crime est une erreur ; un père malheureux,
» En immolant ses fils, est plus à plaindre qu'eux.
» Peuple, chacun de vous lui doit un cœur fidèle ;
» Mais moi, qu'à ses desseins il éprouve rebelle,
» Moi, qui veux épargner, en éludant sa loi,
» Des maux à mon pays, un forfait à mon Roi,
» J'attendrai son arrêt ; & s'il me sacrifie,
» Amis, je meurs content, j'ai sauvé ma Patrie.

Il dit. Vers ses foyers il s'avance en vainqueur ;
Tout un peuple le suit ; jamais triomphateur

D'une ſi noble pompe a-t-il reçu l'hommage?
Son nom, béni cent fois, vole ſur ſon paſſage.
Ce ne ſont plus ces cœurs avides de forfaits;
Tous ces Concitoyens ne forment déſormais
Qu'une religion auguſte & volontaire,
Qu'une famille enfin dont Villars eſt le père.
Il voit le fanatiſme à ſes pieds abbattu.
Sur le cœur des humains, que ne peut la vertu?
Un ſeul homme à ſon gré maîtriſe un peuple immenſe.
La nuit vient, l'heure ſonne, & tandis que la France
Voit ſes enfans contre elle aiguiſer leurs poignards,
Tandis que ſon ſang coule autour de tes remparts,
Nîmes, tes Citoyens repoſent ſans allarmes;
La paix veille ſur eux: le tumulte des armes,
Le bruit & les clameurs reſpectent leur ſommeil,
Et la ſécurité préſide à leur réveil.
Nîmes, de ton héros conſerve la mémoire;
Villars fit ton bonheur, il fait encor ta gloire.
Puiſſe ſon nom fameux, tant que vivra le tien,
Enfler d'un juſte orgueil ton dernier Citoyen!



ÉLÉGIE
SUR
LA MORT
DE M. PIRON.



AVANT-PROPOS.

C'EST à l'Auteur de la Métromanie que cette Élégie est consacrée : le nommer, c'est justifier mon hommage ; & j'espère qu'en faveur du héros, on sera plus indulgent pour le panégyriste. D'ailleurs c'est moins ici un tribut de l'admiration, qu'un hommage de l'amitié. La mort vient d'enlever à la France un de ses grands hommes ; plus malheureux, je perds un ami ; qu'on me passe cette expression ; la langue ne m'en offre point d'autre, & peut-être lui-même, s'il vivoit encore, ne s'en offenseroit point, malgré son grand âge & sa célébrité. Je n'entreprendrai point son éloge : la Postérité, qui a commencé pour lui, l'a déjà mis à sa place. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Son caractère distinctif, c'est l'originalité, qui n'a jamais été

pouſſée auſſi loin par aucun de nos Poëtes. Cette vérité paroît univerſellement reconnue : mais on peut ajoûter que loin de reſſembler aux autres, il eſt toujours différent de lui-même. Quoique ſa manière ſe trouve dans tous ſes ouvrages, ſes ouvrages ne ſe reſſemblent jamais entr'eux, & l'examen de ſon Théâtte imprimé, préſente une variété, peut-être ſans exemple. En effet parmi ſes Comédies, quelle reſſemblance y a-t-il entre *les Fils ingrats* & * *la Mètromanie*? *Guſtave* ne reſſemble pas plus à *Caliſthene*; & *les Courſes*

(*) Il eſt ſingulier que M. Piron ait le premier introduit ce comique larmoyant, qui depuis s'eſt ſi bien naturaliſé parmi nous. Il s'en accuſe, & en fait humblement l'aveu dans ſa préface des Fils ingrats.

Cette pièce me rappelle une anecdote que je tiens de ſa propre bouche. Il travailloit ordinairement de mémoire, & il a, non pas lu, mais récité *ſes Fils ingrats* à l'aſſemblée des Comédiens; de manière que la pièce avoit été reçue, avant que l'Auteur en eût écrit un ſeul vers.

de Tempé offrent par-tout de la molleſſe, de la fraîcheur & des graces, que non-ſeulement on ne retrouve point ailleurs, car il eſt toujours original; mais qui même ne ſe trouvent qu'une fois dans ſes écrits. Il n'a pas cherché ſans doute à faire de ſa Muſe un Protée; mais nous donnant ſon eſprit tel qu'il l'avoit reçu de la nature, & n'ayant travaillé, pour ainſi dire, que par inſpiration, ſes ouvrages ont dû ſe reſſentir des impreſſions du tems, du lieu, des circonſtances; or la ſcène a dû varier à l'infini pour une imagination auſſi vive & auſſi ardente que la ſienne.

Mais ſi l'Auteur eut droit à nos hommages, combien l'homme mérite nos regrets! j'en atteſte ceux qui l'ont connu. La plupart ſans doute étoient plus dignes que moi d'en être aimés, aucun ne l'aima davantage.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam mihi.

Eh! qui auroit pu le haïr, lui qui ne haïssoit personne! Bien des gens peuvent se plaindre de ses bons mots, nul ne peut se plaindre de ses procédés. Rien ne peint mieux son caractère, que le trait suivant. M. Piron avoit été brouillé avec Crébillon le tragique, sans rien diminuer de l'estime qu'il lui devoit. Quelque tems après ayant fait imprimer *les Fils ingrats*, il les lui envoya avec ces vers :

Tout de moi vous pèse & vous choque :
Je n'ai plus espoir ni demi ;
D'une amitié peu réciproque
Adieu le nœud mal affermi.
Mais, malgré le sort ennemi,
Mon hommage est tel qu'il doit être ;
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître.

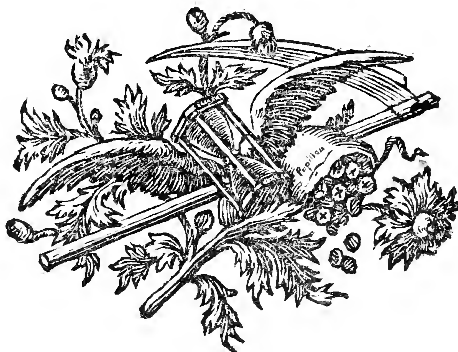
Quelle noblesse! quel intérêt dans ces vers

charmans ! que cet exemple eſt beau, mais qu'il eſt peu ſuivi !

L'on a déjà remarqué qu'avec ſes épigrammes (& elles ſont en grand nombre) il n'eſt jamais venu à bout de paſſer pour méchant. Je le crois ; toutes ſont gaies, & aucune n'eſt perſonnelle. Je ſais qu'il a eu des démêlés avec des gens de lettres, à qui je dois un tribut d'eſtime & de reſpect ; mais quand il les citoit & qu'il les traduiſoit, pour ainſi dire, devant ſes amis pour s'en faire juſtice, c'étoit toujours la ſaillie de la vivacité & de l'enjouement, jamais l'expreſſion de l'humeur & de la haine.

On nous donnera ſans doute une hiſtoire de ſa Vie, à la tête de ſes Œuvres poſthumes. M. Rigoley de Juvigny, qu'il a choiſi pour ſon Éditeur, eſt avantageuſement connu dans la république des Lettres. Il doit être d'autant plus flatté de ce choix,

qu'il paroît ne l'avoir pas ſollicité. Cette préférence eſt plutôt l'effet de l'eſtime que d'une intime liaiſon.



ÉLÉGIE

MADRIGAL

*A MADEMOISELLE***.*

CHEZ l'Etranger, un ordre trop ſévère
Va donc reléguer vos appas ;
Si l'on s'amuſe, où l'on ſait plaire,
Par-tout les jeux ſuivront vos pas.
C'eſt moi, qui dois pleurer, quand vous m'êtes ravie ;
Et nous quittant, trop belle Églé,
Vous emporterez ma patrie,
Et je ſerai ſeul exilé.

ÉPIGRAMME

Contre un homme laid, qui ſe croyoit beau.

IL eſt certain ruiſſeau, miroir trop peu flatteur,
Qui peint aux yeux, ſans artifice,
Et les attraits & la laideur :
Fuis ce miroir ; en s'y voyant, Narciſſe
Mourut d'amour, tu mourrois de douleur



O



BOUQUET A M. DE **.

DAMIS, je te dois un hommage,
Puisqu'on fête aujourd'hui ton nom.
Eh vîte! ma Muse, à l'ouvrage!
Et que, suivant l'antique usage,
On le compare à son patron.
Oui; mais le puis-je? Quand j'y pense,
Jean se fouetta, fit pénitence,
Et n'obtint le Ciel qu'à ce prix;
Et toi, d'un autre amour épris,
Tu tiens, des mains de l'abondance,
Un Paradis qu'habite Hortense,
La plus charmante des Houris.
Oh! passons-nous de parallele;
Pour le bouquet que je te doi,
Reçois les vœux que fait pour toi
Ma Muse, à l'amitié fidelle:
Dieu, pour qui Jean fut enflammé,
Si son cœur est si cher au vôtre,
Gardez Jean, votre bien-aimé,
Et nous laissez long-tems le nôtre.



A ZIRPHÉ,

En lui envoyant un Poëme.

Toi, qui de ma légèreté
As sû corriger l'influence,
Toi, qui, toujours nouvelle en ta jeune beauté,
M'as fait gouter, au ſein de la conſtance,
Tous les plaiſirs de l'infidélité,
Reçois mes vers : je le ſens trop moi-même ;
C'eſt te donner ton propre bien ;
Mais quel bien puis-je offrir, qui ne ſoit pas le tien ?
Tu ſais, Zirphé, combien je t'aime ;
Et quand on aime, on ne poſſede rien.
Le deſir, qui me guide au Temple de Mémoire ;
Peut m'égarer ; mais au retour
Je me conſolerai d'avoir manqué la gloire,
Si, dans tes bras, je retrouve l'Amour.





IMPROMPTU

A un Ami dans le cabinet duquel j'avois fait des vers qu'il trouva bons.

Mes Vers t'on plu, j'en ai du plaiſir ſans ſurpriſe :
J'étois aux lieux où tu viens implorer
Le Dieu du Pinde ; il a cru t'inſpirer,
J'ai profité de la mépriſe.



A MADAME DE S**.

En lui envoyant pour étrennes une Pomme avec ces mots :

A LA PLUS BELLE.

De la Beauté cette pomme eſt le prix :
Vénus l'obtint, vous l'obtiendrez comme elle.
Je ſuis juſte, comme Pâris ;
Comme Vénus, vous êtes belle.



ÉPITRE

A MADEMOISELLE G**.

Qui avoit chanté dans une aſſemblée où ſe trouvoit l'Auteur.

Zélis, on a tant exalté
Vénus, cette Belle adorable,
Que ſouvent épris, enchanté
D'un portrait ſi peu vraiſemblable,
J'ai dit: l'original n'a jamais exiſté.
Mais en voyant votre beauté,
Je conçus comment cette fable
Pouvoit être une vérité.
Ce beau portrait, ſans vraiſemblance,
A mes yeux longtems prévenus,
Prit ſoudain l'air de l'évidence:
Qui voit Zélis, croit à Vénus.
Or cette nuit, (ce n'eſt point un menſonge)
Vénus s'eſt montrée à mes yeux:
Souvent, à la faveur d'un ſonge,
L'homme converſe avec les Dieux.

Tous les Amours accompagnoient leur mère ;
Des Plaiſirs la troupe légère
La ſurveilloit d'un œil jaloux ;
Et, s'il faut le dire entre nous,
Zélis, duſſai-je vous déplaire,
Elle étoit preſque auſſi belle que vous.

La Beauté, que ta Muſe encenſe,
Hier, m'a dit Vénus, a paru devant moi ;
Pſiché fut moins belle, je croi,
Et j'ai puni ſon inſolence.
Sur ta Zélis auſſi j'allois venger mes droits :
Elle chanta ; ſoudain oubliant à la fois
Et ſes attraits & ma vengeance,
Je ne ſongeai qu'aux charmes de ſa voix.
Dis-lui que cette voix me fléchit & m'enchante
Dis-lui que ſes talens ont vaincu ma fierté ;
Qu'en faveur de ſa voix touchante,
Vénus pardonne à ſa beauté.





A LA MÊME,

Qui a bien voulu répondre en vers au Songe précédent.

QUOI! c'eſt vous-même! en vérité,
Zélis, ma ſurpriſe eſt extrême!
J'avois célébré la beauté:
La beauté me chante moi-même!
Quand j'offre un ſonge, qu'en paſſant,
Pour vous ma Muſe a fait éclore,
Vous payez en vers ce préſent!
Ah! je croyois, en vous liſant,
Que le ſonge duroit encore.
C'en eſt trop, Zélis; entre nous,
En prenant Sapho pour modèle,
Vous rendez ſon orgueil jaloux;
Elle fut moins belle que vous,
Et vous ſavez chanter comme elle.
Mais auſſi ſenſible que belle,
Victime d'un amant pervers,
Elle éteignit au ſein des mers
Un amour un peu trop fidèle.

Chez les amans abandonnés,
L'amour étoit inconſolable :
Mais nous, heureux prédeſtinés,
Nous l'avons rendu plus traitable ;
Pour faire moins d'infortunés,
L'Amour en eſt-il moins aimable ?

Zélis, ſans craindre le danger
D'une mort ſi peu naturelle,
Déſormais on peut s'engager ;
Quand un ingrat a pu changer,
Mourir pour lui, cela s'appelle,
Se punir & non ſe venger.
Suivez-donc un tendre eſclavage :
Un cœur, que l'Amour a touché,
Embellit le plus beau viſage ;
C'eſtl 'Amour qui finit l'ouvrage,
Que Nature avoit ébauché.
Sans l'Amour, elle fait éclore
Des traits charmans, & rien de plus ;
Elle fait bien une Vénus :
Mais c'eſt Vénus, ſtatue encore.



COUPLETS
ANACRÉONTIQUES.

MA Nœris avoit irrité
Ce bel enfant, roi de la terre:
Eh, quoi? l'Amour & la Beauté
Sont-ils donc faits pour être en guerre?

La Paix ſe conclut un beau jour;
Mais Nœris avoit quelque ombrage,
Et, près d'elle, auſſi-tôt l'Amour
Voulut me laiſſer pour otage.

J'y ſuis encore; ah déſormais,
Plus de rançon! car cette Belle
Sur moi veut regner à jamais;
Moi, je veux ſervir auprès d'elle.

O Nœris! prolongeons le cours
De notre flamme printanniere;
Le Dieu des cœurs fait les beaux jours,
Plus que le Dieu de la lumière.

Quand Zéphire a quitté les airs,
Si l'oiseau pleure son absence,
C'est que le retour des hivers
Le condamne à l'indifférence.

Mais pour nous deux, toujours contens
Dans notre chaîne fortunée,
Toute l'année est un printems,
Car nous aimons toute l'année.



VERS

*Pour être mis au bas du Portrait de Madame V**. peint par son mari.*

TOUT enchante ici le regard,
Et le modèle & la peinture :
L'une est le chef-d'œuvre de l'Art,
L'autre, celui de la Nature.





ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE,

Sur un pain qu'il avoit composé avec des pommes de terre, *&c.*

QUOI, malgré l'orgueil du génie,
Voltaire quitte ſans regrets
Le trône pompeux d'Uranie,
Et vient épier les ſecrets
de la modeſte Economie !
Digne rivale de Cérès,
Son induſtrie, à moins de frais,
Veut alimenter ſa Patrie !

Ce fruit, qui, racine en naiſſant,
Vit pomme informe & farineuſe,
Cachant toujours, triſte & honteuſe,
Son teint, d'un rouge pâliſſant,
Et ſa ſurface raboteuſe,
Mêlé déſormais au froment,
Par lui s'adoucit & s'épure,

Jadis groſſière nourriture,
Aujourd'hui léger aliment.
Il eſt donc vrai, ſage Voltaire;
Non content d'éclairer la terre,
Tu prétens encor la nourrir;
Ta bienfaiſance ſalutaire
S'étend même ſur l'avenir,
Et le pauvre eſt ton légataire.
Tu chantas Bellone & l'Amour:
Tes doigts manioient, dès l'enfance,
Lyre & trompette tour-à-tour;
Que j'aime à les voir, en ce jour,
Paîtrir le pain de l'Indigence!
Suis tes projets conſolateurs;
Quand l'homme a paſſé l'onde noire,
Ses talens vivent dans l'hiſtoire,
Sa vertu vit dans tous les cœurs.
Que toujours ton âme t'inſpire;
Ta Muſe embellit nos climats;
Orphée eût envié ta lyre;
Mais le défenſeur des Calas
Surpaſſe l'Auteur de Zayre.





A MADAME.....

En lui envoyant Teliamed.

DES flots, dit cet Auteur, nous ſommes tous venus :
Auriez-vous cru ſortir du ſein des eaux, Mélite ?
Pour moi, j'ignorois qu'Amphytrite
Eût produit plus d'une Vénus.



ÉPIGRAMME

Contre un mauvais Prédicateur qui prêchoit la Paſſion.

O Prêcheur éternel, moraliſte ignorant !
Achêve, achêve donc ta larmoyante hiſtoire ;
Veux-tu me voir d'ennui ſur mon ſiège expirant ?
Tu prêches à la fois, dans ta morgue oratoire,
La paſſion de Dieu mourant,
Et celle de ton Auditoire.





COUPLETS

*Adreſſés à Madame la Princeſſe de **, par Madame la Comteſſe de **, en lui envoyant un grouppe repréſentant l'Amitié qui éteint le flambeau de l'Amour.*

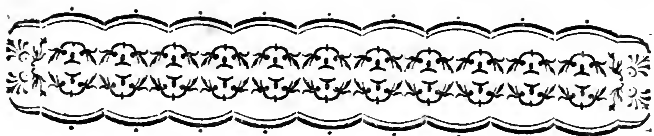
Air : *du Vaudeville d'Epicure.*

Nos Beautés, aimable Princeſſe,
Ne ſongent ici qu'à charmer,
Et quand il faut plaire ſans ceſſe,
Comment trouver le tems d'aimer ?
Vous le trouvez, la choſe eſt sûre ;
L'amitié vous plaît ſans fadeur :
Princeſſe, en voici la peinture ;
Le modèle eſt dans votre cœur.

Lorſque pour vous, j'ai, dans mon ame,
Senti l'amitié s'allumer,
Que j'ai chéri ſa douce flâme !
Il eſt ſi doux de vous aimer !
Si le ſexe amoureux du nôtre,
M'offroit tous les cœurs en un jour,
Que l'Amitié m'offre le vôtre,
Je céde le reſte à l'Amour.



ÉTRENNES



ÉLÉGIE
SUR
LA MORT DE M. PIRON.



C'EN eſt donc fait ! c'en eſt fait ! il ſuccombe !
Son œil ſe ferme aux clartés du ſoleil !
Tu dors, PIRON, du ſommeil de la tombe ;
Sommeil tranquille, hélas ! mais ſans réveil.
Toi, qui m'aimas, toi, de qui la vieilleſſe,
De mon printems nourriſſoit la chaleur,
Toi, mon ami.... pardonne, la douleur,
D'un vain reſpect affranchit ma jeuneſſe :
Quand la gaîté, qui veilloit ſur tes pas,
Sembloit du tems repouſſer les outrages,
Quoi ! tu touchois aux portes du trépas !
Pourquoi faut-il qu'un grand homme ici bas,
N'ait d'immortel que ſon nom, ſes ouvrages ?

Quand ſecondé d'un hazard imprévu,
Mon jeune cœur brûloit de le connoître ;
Qui l'eût penſé, qu'un jour viendroit peut-être
Où je voudrois ne l'avoir jamais vû ?
J'étois épris de ſa douce éloquence,
Et j'oubliois qu'il alloit recevoir
L'ordre fatal d'une éternelle abſence.
Devois-je, ô mort, ignorer ton pouvoir ?
Ta faulx ſanglante avoit frappé mon père ;
Ce ſouvenir m'arrache encor des pleurs :
J'ai vû tomber une tête ſi chère ;
Que dis-je, hélas ! ô comble des douleurs !
Il m'appelloit à ſon heure dernière,
Quand, loin de lui, j'errois en ces climats :
Mon père eſt mort, en me tendant les bras,
Et je n'ai pû lui fermer la paupière !
Ah ! je croyois que déſormais le ſort,
Par ſes rigueurs ne pourroit me ſurprendre,
Que de mon père ayant pleuré la mort,
Je n'avois plus de larmes à répandre.
Je le vois trop : les maux qu'on a ſoufferts
N'allègent point ceux qui doivent éclore :
L'homme eſt envain briſé par les revers ;

Son cœur lui reste, il peut saigner encore.
Infortunés ! que de rêves charmans
Vient nous offrir l'espoir qui nous soulage !
Comme il nous trompe ! on croit à tous momens
Changer de sort, en avançant dans l'âge,
Et l'on n'a fait que changer de tourmens.
Vers ce mortel, d'éternelle mémoire,
Quelle espérance avoit sû m'attirer ?
Je l'ai connu; mais quel bien cette gloire
M'a-t-elle acquis ? le droit de le pleurer.
Eh ! quel barbare avec indifférence
L'eût vû mourir, s'il eût connu son cœur ?
Cette gaîté, fille de l'innocence,
Le ton naïf & l'air de la candeur,
L'esprit malin, le cœur sans défiance,
Même crédule & fait pour l'amitié,
Voilà PIRON : voilà ce qu'à la France
La mort jalouse a ravi sans pitié.
Il n'est donc plus ! Quoi ! cet ami perfide,
De son ami parjure délateur;
Quoi ! de nos grands ce lâche adulateur,
Affamé d'or, & de mépris avide;
Quoi ! cet ingrat, qui, sur son bienfaiteur,

Verſe le fiel de ſa langue homicide ;
Ce Sénateur, que l'or ſeul peut dompter,
Qu'on voit ſans ceſſe, ouvrant ſes mains avares,
Prêt à ſe vendre à qui veut l'acheter ;
D'un Roi cruel ces miniſtres barbares,
Qu'au premier rang la brigue fit monter ;
Ces vils traitans, engraiſſés de victimes,
Sujets du vice, & tyrans des vertus ;
Tant de mortels, illuſtrés par leurs crimes,
Vivent en paix.... & PIRON ne vit plus !

Vous, qu'il aima, vous, qui dès ſa jeuneſſe
L'avez chéri : Muſes, de vos douleurs
Faites gémir les échos du Permeſſe,
Sur ſon tombeau, laiſſez couler vos pleurs.
Les Demi-Dieux, compagnons de Molière,
Après des jours dans la gloire écoulés,
Avec leur ſiècle, au tombeau rappellés,
Avoient fourni leur brillante carrière.
Mais de cet arbre, épandu dans les airs,
Qui ſur l'Europe étendoit ſon ombrage,
Quelques rameaux échappés à l'orage,
Vivoient encore, & vainqueurs des hyvers,

Voyoient fleurir leur antique feuillage,
Muſes, pleurez: un vent contagieux
Bientôt, hélas! juſques dans ſes racines,
Va le ſécher, & n'offrir à nos yeux
Qu'un triſte ſol, couvert de ſes ruines.

Avec PIRON, dans la tombe emporté,
Dort l'enjoûment, à ſes manes fidèle.
Ce n'eſt pas lui que ma muſe rappelle;
Eh! que ferois-je encor de la gaîté?
PIRON n'eſt plus.... Mais ſon nom, ſa mémoire
Meurt-elle auſſi, triſte jouet des ans?
Non, elle vit, elle a vaincu le tems.
Que ſur l'airain, la main de la Victoire
Grave les traits de l'amant des combats;
Pour monument, PIRON n'a que ſa gloire:
L'airain périt, la gloire ne meurt pas.
Le peintre heureux de la Métromanie, *
Diront un jour tous nos neveux ſurpris,
Fut créateur: pour guide, il n'avoit pris

(*) Je ſuis loin de réduire tous les ouvrages de M. Piron à la Métromanie: je le déſigne ſeulement par ſon chef-d'œuvre.

Que la nature & l'inſtinct du génie.
Sur l'Hélicon nos modèles placés,
Par leurs écrits avoient tracé la route :
Il vint après ; mais il n'eût pas ſans doute
Été moins grand, s'il les eût devancés.

Au Tribunal, où la gloire préſide,
Qu'il ſoit par vous, doublement couronné,
Siècles futurs ! le génie eſt ſon guide,
Et des vertus il marche environné.
Jamais ſon ame, aux vices exercée,
N'oſa mêler la gloire au deshonneur ;
Et l'équité ne ſera point forcée,
De haïr l'homme, en admirant l'auteur.
L'homme & l'auteur triomphent de l'abſence ;
Il vit encor. Vaine & cruelle erreur !
Que fait ſa gloire, hélas ! à ma douleur ?
Tout cet éclat me rend il ſa préſence ?
Eh ! je ſais bien que la mort déſormais
Va reſpecter les vers qu'il fit éclore,
Que de l'auteur je peux jouir encore ;
Oui, mais l'ami m'a quitté pour jamais.
Tremble, Mortel, toi qui, facile & tendre,

De l'amitié veux goûter les douceurs,
Songe qu'un jour le regret & les pleurs
Sont les ſeuls fruits que tu dois en attendre :
Songe, imprudent, que ſi la main du ſort
T'offre jamais un ami véritable,
Tel eſt du Ciel l'arrêt irrévocable !
Tu dois mourir, ou ſurvivre à ſa mort.

Mais quand je pleure une vertu ſi chère,
Quel ſouvenir vient affliger mon cœur !
Je n'ai pu même, en ces momens d'horreur,
Accompagner ſa pompe funéraire !
Quoi, le remords s'unit à ma douleur !
Loſqu'à pas lents, la triſteſſe fidelle,
Vers ſon tombeau, s'avançoit en long deuil,
O mes amis ! ſi ſon ombre immortelle
Erroit encore autour de ſon cercueil,
Hélas ! peut-être en me cherchant de l'œil,
Elle accuſa ma tendreſſe & mon zèle.
Mais eſt-ce à moi, loin d'eſſuyer mes pleurs,
A me charger d'un crime imaginaire ?
Si mon abſence étoit involontaire,
Dois-je en forfait ériger mes malheurs ?

Grace à jamais, grace te ſoit rendue,
Toi que le ſang uniſſoit à PIRON, (*)
O toi qui fus, dans ta jeune ſaiſon,
De ſes vieux ans la compagne aſſidue!
Il s'animoit aux accens de ta voix;
Tu ſoutenois ſa force languiſſante,
Et, dans toi ſeule, il trouvoit à la fois,
Un ami tendre & les ſoins d'une amante.
Ce ſouvenir peut calmer tes douleurs:
Hélas! trahi par ma vaine tendreſſe,
Je n'aurai pû lui donner que des pleurs;
Mais un eſpoir adoucit ma triſteſſe:
Sur ſon tombeau, j'ai ſemé quelques fleurs;
Et l'avenir, ſi de mon exiſtence
Il reſte encor la plus belle moitié,
De mon génie excuſant l'impuiſſance,
Dira du moins: il ſentit l'amitié.

(*) Madame Capron, nièce de M. Piron, a paſſé vingt-quatre années auprès de ſon oncle, & ſon attachement pour lui ne s'eſt pas démenti un ſeul inſtant. Je ne dirai qu'un mot à ſa louange; elle ſe plaiſoit à la converſation de M. Piron, & M. Piron trouvoit des charmes à la ſienne.



LA FAUSSE ALLARME,

ÉGLOGUE.

Aux pieds d'un jeune ormeau, dont l'écorce légere
Retraçoit à ſes yeux le nom de ſa Bergère,
Hylas, le tendre Hylas, nonchalemment aſſis,
Penché ſur ſa houlette, attendoit ſa Philis;
Philis à peine encore échapée à l'enfance.
Elle avoit, pour tout bien, l'amour & l'innocence,
Et ſa candeur naïve égaloit ſes appas.
Je vais la voir, dit-il, la preſſer dans mes bras!
Elle accourt à ces mots: le Berger auprès d'elle,
Vole, prend un baiſer, la retrouve plus belle;
Mais Dieux! quelque malheur ſemble encor l'affliger;
A peine ſourit-elle, en voyant ſon Berger.
Il s'allarme, & Philis racontant ſa triſteſſe,
Ce naïf entretien ſoulage leur tendreſſe.

HYLAS.

Tu parois affligée; eh! quel eſt ton chagrin?
Je ſens ton cœur, Philis, palpiter ſous ma main:
D'un cuiſant ſouvenir ſerois-tu pourſuivie?

PHILIS.

Vers toi, je m'avançois, à travers la prairie,
Quand j'ai vû, près de moi, ton oncle & Licidas;
Ils parloient haut; j'approche; ils ne me voyoient pas.
Ils disoient que le Ciel alloit punir la Terre;
Que sa vengeance, Hylas, nous envoyoit la guerre;
Ensuite ils gémissoient d'un ton si douloureux,
Que, sans savoir pourquoi, je gémissois comme eux.
On m'a parlé souvent de famine & de peste;
Mais qu'est-ce que la guerre? elle est donc bien funeste!

HYLAS.

C'est, si j'en crois mon oncle, un grand malheur, Philis.
Écoute: il dit qu'alors l'habitant d'un pays
En veut à l'habitant de quelqu'autre contrée;
Ils se cherchent l'un l'autre, & leur perte est jurée.
Tu vas m'entendre mieux. Tu sais que, dans nos bois,
Et les chiens & les loups combattent quelquefois;
Sitôt que l'un de l'autre a découvert la trace,
On ne voit plus entr'eux de pitié ni de grace,
Ils veulent s'égorger; & tels sont les combats
De ceux qu'arme la guerre, & qu'on nomme Soldats.

PHILIS.

Ah! les cruels! Hylas, sans doute ils ont leurs mères;

Que je les plains ! ſurtout que je plains leurs Bergères !

HYLAS.

C'eſt alors que le feu dévore nos moiſſons ;
On ravage nos prés, on détruit nos maiſons ;
Rien n'eſt ſacré pour eux, & leur fureur extrême
Égorge quelquefois nos troupeaux & nous-même.
Mais quoi ! c'en eſt donc fait ; & cette guerre, hélas !
Qui depuis ſi long-tems avoit fui nos climats,
Vient porter le ravage au ſein de ma patrie !
Et toi, qui vas paiſſant l'herbe tendre & fleurie,
Cher troupeau, toi, l'amour, l'honneur de ton Berger,
Ah ! la fureur des loups eſt ton moindre danger.
Jamais, tendres agneaux, ils n'ont pu vous ſurprendre ;
D'ennemis plus cruels, ſongez à vous défendre :
Des hommes affamés vont s'élancer ſur vous,
Et je voudrois envain vous ſauver de leurs coups ;
Les cruels, nous cherchant dans notre humble retraite,
Égorgeroient mon chien, briſeroient ma houlette.
Il ne leur manqueroit, pour cauſer mon trépas,
Que d'oſer, ô Philis, t'arracher de mes bras.

PHILIS.

Je frémis, cher Hylas ! ſi leur main ſanguinaire
Te raviſſoit un jour ta fidèle Bergère,

Tu voudrois la défendre, &, près de ta Philis,
De ton amour, hélas! la mort seroit le prix.
Mais non; toujours le Ciel à nos vœux fut propice;
Nous n'avons point, Hylas, irrité sa justice;
Sans doute sa bonté sur nous veille toujours,
Et s'il veut que je vive, il défendra tes jours.
Tu sais quelle est pour toi ma facile tendresse;
Je ne sais que t'aimer; Hylas seul m'intéresse.
Tu vis, lorsqu'en ces lieux un Seigneur d'alentour
Un jour, avec tant d'or, vint m'offrir son amour,
Comme je rejettai son amour, ses largesses:
Eh! non, dis-je, gardez tout votre or, vos richesses,
Qu'en pourrois-je acheter? il me faut pour tout bien
Des moutons, un Berger: j'ai tout cela pour rien.
Et de toi pour jamais je serois séparée!
Que deviendrois-je, Hylas? fugitive, égarée,
Je traînerois partout mes ennuis, ma douleur.
Qui me rendroit l'ami, qu'avoit choisi mon cœur?
Pour qui voudrois-je encor paroître toujours belle?
Pour qui me verroit-on cueillir la fleur nouvelle?
Qui feroit pour Philis résonner ses pipeaux?
Quelles mains prendroient soin de mes jeunes troupeaux?
Fuyant le serpolet & la fleur bocagère,

Ils mourroient de langueur, ainſi que leur Bergère.

ALMON.

Bon-jour, jeunes Bergers! dès vos plus jeunes ans,
Vous ſervez parmi nous de modèle aux amans;
Vous m'en êtes plus chers... Quoi, vous verſez des larmes!
Quels ſont donc vos chagrins? d'où naiſſent vos allarmes?
Peut-on s'aimer, ſe voir, & n'être point joyeux?

HYLAS.

Ignorez-vous les maux, qui vont fondre en ces lieux?

ALMON.

Tout eſt changé. Le Ciel exauce nos prières;
Sa bonté daigne encor protéger nos chaumières.
Quand nous devions tout craindre, il répand ſes bienfaits;
Tout annonçoit la guerre, & nous avons la paix.

HYLAS.

Quoi! nous ne craignons plus la guerre & ſes ravages!
On laiſſe encore en paix nos fertiles rivages!
Nous ne verrons donc plus les Paſteurs en danger,
Et leurs troupeaux en proye à l'avide Étranger!

PHILIS.

On ne verra donc plus l'Amante infortunée,
Sur les gazons flétris, plaintive, abandonnée,
Pleurer de ſon Amant l'abſence ou le trépas!

HYLAS.

Nous allons déſormais ne voir d'autres combats,
Que ceux de nos Bergers courans ſur la fougère,
Ou diſputans le prix de la flute légère.
Embouchez, ô Bergers, muſettes & hautbois;
Bergères, à nos ſons, mêlez vos douces voix.
Et vous, ſage vieillard, dont le récit fidèle
Vient de nous annoncer cette heureuſe nouvelle,
Puiſſe à jamais le Ciel, pour prix de vos bienfaits,
D'abondantes moiſſons enrichir vos guérets,
D'herbages parfumés tapiſſer vos prairies,
Et féconder toujours vos abeilles chéries!
Puiſſe vos tendres fils bénir vos derniers ans,
Et rendre à votre hyver les plaiſirs du printems!

ALMON.

Mes enfans, que le Ciel, propice à ma tendreſſe,
De tous vos bons ſouhaits vous paye avec largeſſe!
Puiſſe un heureux hymen bientôt dans les plaiſirs
Combler & ranimer ſans ceſſe vos deſirs!
Mais ſachez (croyez-moi, les ans m'ont rendu ſage)
Sachez mettre à profit les inſtans du bel âge.
Le tems nous quitte, hélas! ſans nous être rendu;
L'on ne retrouve point le jour qu'on a perdu.



L'ÉPREUVE.

*ÉGLOGUE.**

Il fut un tems, où les cœurs ingénus
Au tendre Amour offroient un pur hommage.
O jours charmans, qu'êtes-vous devenus?
Puiſque, pour nous, cet heureux tems n'eſt plus,
Tâchons au moins d'en retracer l'image.

Zilla, que de tous ſes tréſors
Avoit comblé la prodigue nature,
Aimoit Zadir.... comme on aimoit alors.
Un jour, près d'un ruiſſeau, gazouillant ſur ſes bords,
Aſſiſe ſur des fleurs, qui paroient la verdure,
Elle attendoit Zadir. O ſurpriſe! une voix,
Qui des oiſeaux imitoit le ramage,
Tout-à-coup du ſein d'un bocage,

* L'idée de cette églogue eſt due à M. Schmidt.

Appelle Zilla par trois fois.
Elle prète l'oreille. Eh bien, répondit-elle ?
La voici, Zilla! qui m'appelle?

LA VOIX.

C'eſt un Dieu qui pour toi s'eſt enflammé d'amour.
Ah! Zilla, ſonge qu'en ce jour
Pour la première fois j'adore une Mortelle.
Je n'attends plus qu'un mot, pour paroître à tes yeux,
Pour te céder mon rang ſuprême?

ZILLA.

Fuſſes-tu le plus grand des Dieux,
Je ne ſaurois t'aimer, car c'eſt Zadir que j'aime.
Si tu m'aimois, il n'y faut plus ſonger.

LA VOIX.

Près des baiſers d'un Dieu, que ſont ceux d'un Berger?
Me feras-tu cruelle, ô charmante Bergère ?

ZILLA.

Oui, je le ſens, &, vous avez beau faire,
Je ne puis aimer que Zadir.

LA VOIX.

Sais-tu que je peux t'enrichir ?
L'arène, où ce ruiſſeau ſerpente & ſe promène,
En ſable d'or, je peux la convertir.

ZILLA.

ZILLA.

En ſable d'or? Non; ce n'eſt pas la peine.

LA VOIX.

Mais ta houlette eſt tout ton bien.

ZILLA.

Et comptez-vous Zadir pour rien?

LA VOIX.

Écoute: j'ai la voix, le chant d'une Syrène.

CHANSON.

Zilla paroît toujours nouvelle,
Et rien ne plaît, ſans reſſembler
A cette Belle.
S'il n'eſt aucune Immortelle,
Qui puiſſe à Vénus s'égaler,
C'eſt que Vénus ſourit comme elle.
Si j'aime à voir la couleur
De la roſe,
C'eſt que la roſe a la fraicheur
De ſa bouche mi-cloſe.
Zilla, toujours belle ſans frais,
Riche des dons de la nature,
N'a pas beſoin de parer ſes attraits,
Et la parure

Ne l'enlaidit jamais.

ZILLA.

Pardonne, ô Dieu! Zadir me chante
Plus d'une fois ces choſes-là.
Mais de quel air! Que ſa voix eſt touchante!
Et ſa voix n'a jamais chanté que pour Zilla.

LA VOIX.

Tout obéit à ma voix ſouveraine.
La roſe épanouit ſous mes doigts careſſans;
Je mûris le raiſin du feu de mon haleine,
Et je puis, de brouillards ombrageant cette plaine,
Faire ſortir l'hyver du milieu du printems.

ZILLA.

Près de Zadir, rien ne m'étonne,
Et l'hyver même a ſes douceurs;
Dans le printems, j'aime les fleurs,
J'aime les fruits, pendant l'automne;
Mais Zadir, je l'aime toujours;
Et ſon Amante fortunée,
Dans chaque ſaiſon de l'année,
Trouve la ſaiſon des amours.

LA VOIX.

Si tu voyois, Zilla! plus bas que ma ceinture,

Mes cheveux d'or tombent flotans;
Mon teint a la fraicheur des filles du Printems;
J'ai d'Apollon les traits & la figure.

ZILLA.

Ah! Zadir tout au moins a la beauté d'un Dieu!
Tu vas le voir, je l'attends en ce lieu.

LA VOIX.

Mais, Zilla, ta raiſon par l'amour eſt troublée;
Sais-tu que, maître de ton ſort,
Sur cette rive déſolée,
Je puis ſouffler la famine & la mort?

ZILLA.

Qu'elle épargne Zadir, & je ſuis conſolée.

LA VOIX.

Toujours Zadir! mais il trahit tes feux.
Mais, je le ſais, Zadir eſt infidèle.

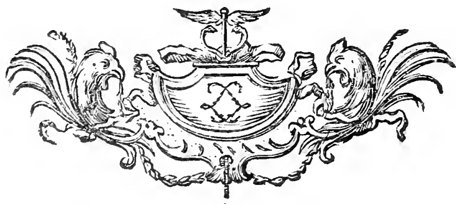
ZILLA.

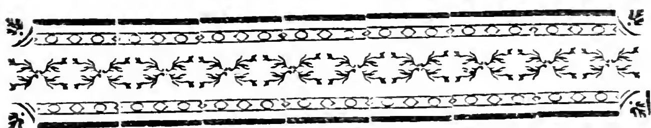
Non, non; il m'a promis une ardeur éternelle....
Mais quels ſont tes projets? & qu'eſt-ce que tu veux?
Eſt-ce un emploi digne des Dieux
Que de ſéduire une Mortelle?
Au mépris veux-tu me forcer?

LA VOIX.

Toi! me méprifer ! moi ! Non; tu vas m'embraffer.

En achevant, il s'élance auprès d'elle.
Qui? le Dieu? Non, Zadir; lui-même, fon Amant.
Ah! méchant! c'étoit toi, dit-elle tendrement!
Oui, pardonne, Zilla, cet heureux ftratagême,
Répond Zadir; fans douter de ta foi,
J'ai voulu voir fi, près de toi,
Je pourrois, moi Berger, triompher des Dieux même.
Zadir, de ce tour amoureux,
Quelques inftans, rit avec elle:
Le Dieu n'aguère, en parlant de fes feux,
Avoit trouvé Zilla cruelle;
Mais le Berger fut plus heureux.





ÉPIGRAMMES,

OU

CONTES

EN VERS.



ÉPIGRAMME I.

DANS le logis d'un pauvre Plaiſentin,
Certains Voleurs entrerent, ſur la brune ;
Dans ce repaire, où veilloit l'infortune,
Se croyant ſeuls, ils cherchoient leur butin.
Eh ! mes amis, votre erreur eſt extrême ;
Cherchez ailleurs, s'écria le Patron :
Que verrez-vous, la nuit, dans ma maiſon ;
Lorſqu'en plein jour je n'y vois rien moi-même ?



ÉPIGRAMME II.

DENIS railloit un jour : Ariſtote, pourquoi,
Quand tous deux, à t'ouïr, ſont faits de même étoffe,
Voit-on le Philoſophe aller chercher le Roi,
Jamais le Roi chercher le Philoſophe?
—Sachez-en la raiſon, Seigneur, & priſez moins
Ce vain reſpect, qui vous ſéduit encore :
Quand on eſt Sage, on connoît ſes beſoins;
Quand on eſt Prince, on les ignore.



ÉPIGRAMME III.

UN Précepteur gourmandoit ſon Élève :
O pareſſeux, dit-il, s'il en fut onc!
Enfant pervers, eſt-ce ainſi qu'on ſe lève?
L'enfant s'éveille : Eh! quelle heure eſt-il donc ?
—Midi. Soudain refermant la paupière,
Et s'enfonçant ſous ſes rideaux oiſeux :
Ah! dit l'enfant, je ſuis un malheureux,
Indigne, hélas! de revoir la lumière.



ÉPIGRAMME IV.

L'ARDENT Auteur d'un Poëme glacé
Chantoit ſes vers d'un ton d'Energumène :
Tout étoit neuf, bien écrit, bien penſé ;
Il ſe pâmoit preſqu'à chaque douzaine.
Eh bien, Meſſieurs, dit-il ; je n'en lis plus ;
C'en eſt aſſez pour juger mon Ouvrage.
Mais quels endroits vous ont plu davantage :
Ceux, lui dit-on, que vous n'avez pas lus.



ÉPIGRAMME V.

ON enterroit la femme de Vincent ;
En létargie elle étoit, dès la veille.
Près d'une haie, une épine en paſſant
S'accroche au drap, la pique & la réveille.
Au même endroit, défunte après dix ans,
Elle repaſſe, & le mari s'éffraye :
Ecoutez-moi ! holà hé ! braves gens,
S'écria-t-il, prenez garde à la haie !



ÉPIGRAMME VI.

Quoi, votre fils, difoit Eléonore,
N'eft qu'un enfant, & vous, vous prétendez
Qu'il prenne femme! ah! mon frère, attendez
Qu'il foit plus fage, il eft fi jeune encore!
—Belle raifon, pour rompre nos projets!
Eh! quoi, ma fœur, attendre qu'il foit fage!
Y fongez-vous? S'il le devient jamais,
Penfera-t-il encore au mariage?



ÉPIGRAMME VII.

Grancey, d'un plomb rapide au genou fut atteint,
Puis, par deux Galiens fut panfé, Dieu fait comme!
Ceux-ci taillant, rognant, vous tourmentent leur homme,
Plus que le mal dont il fe plaint.
Las de leur cruauté, Grancey la leur reproche:
Comme vous charpentez, leur dit-il en courroux!
Que cherchez-vous? -La balle. -Eh! que ne parlez-vous,
Reprit-il? je l'ai dans ma poche.

ÉPIGRAMME VIII.

Un Savantas, eſprit froid & peſant,
Vouloit un jour déprimer un Poëte ;
Lors il plaiſante, en fort mauvais plaiſant,
Et rit tout ſeul des bons mots qu'il lui jette.
Eſprit brillant, diſoit cet Erudit,
C'eſt grand malheur, que tu ſois un ignare !
Homme ſavant, reprit l'autre, homme rare,
C'eſt grand malheur, que tu manques d'eſprit !

ÉPIGRAMME IX.

Une Dévote un jour, dans une égliſe,
Offroit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre au Diable : Oh ! oh ! quelle mépriſe !
Mais c'eſt le Diable ; y penſez-vous ? ô Ciel !
Laiſſez, dit-elle, il ne m'importe guères ;
Il faut toujours penſer à l'avenir ;
On ne ſait pas ce qu'on peut devenir,
Et les amis ſont par-tout néceſſaires.



ÉPIGRAMME X.

UN Roi ſurprit un orgueilleux Prélat :
Un ſuperbe courſier portoit ſon Eminence ;
Et ſa faſtueuſe opulence,
Du Prince même éclipſoit tout l'éclat.
Prélat, dit le Monarque, ou l'Hiſtoire nous trompe,
Ou le luxe ornoit moins tous vos prédéceſſeurs.
Sire, répond l'Evêque, ils avoient moins de pompe,
Lorſque les Rois étoient Paſteurs.



ÉPIGRAMME XI.

UN vendredi, le Frère Policarpe
Au Prieur vint ſe préſenter :
Ne mangez pas, dit-il, de cette carpe ;
Hier, avec du lard, je la vis apprêter.
L'ardent Prieur, que ce diſcours chagrine,
Lui jettant un ſombre regard ;
Morbleu, dit-il, maudit bavard !
Qu'alliez-vous faire à la cuiſine ?

ÉPIGRAMME XII.

UNE Beauté briguoit l'habit de None ;
Mais, ſans argent, comment payer ſa dot ?
Son bon Évêque, avant le prône,
Avoit promis d'en dire un mot.
La charité, dit-il, qui vous implore,
Vous recommande une jeune Beauté,
Qui n'eſt pas aſſez riche encore,
Pour faire vœu de pauvreté.

ÉPIGRAMME XIII.

AU pauvre Jean prochaine baſtonade
Étoit promiſe ; il n'alloit qu'à tâtons,
Il ne rêvoit, ne voyoit que bâtons ;
Tous les recoins cachoient quelque embuſcade.
Bâtons un jour, s'eſcrimant ſur ſa peau,
Firent beau bruit ; mais Jean, loin de ſe plaindre :
Ah ! bon, dit-il, rajuſtant ſon manteau,
Dieu ſoit béni ! je n'ai plus rien à craindre.



RONDEAU.

*A Madame de***, pour le jour de ſa Fête.*

SANS qu'on vous donne, ô charmante Glycère,
Riches bouquets, on peut rendre tout bas
A vos attraits un hommage ſincère.
J'offre une fleur, ne la dédaignez pas;
Si c'eſt trop peu, que puis-je pour vous plaire?

Donner des vers? je n'ai que du fatras.
Donner de l'or? je n'en poſsède guère;
Puis, je vous crois aſſez riche ici-bas,
Sans qu'on vous donne.

Offrir des cœurs, c'eſt le ſtyle ordinaire:
Un cœur donné nous tire d'embarras;
Mais reſte-t-il, où brillent vos appas,
Cœurs à donner? Non, non; on a beau faire,
Et vous prenez toujours en pareil cas,
Sans qu'on vous donne.





MES CONDITIONS.



ÉPITRE
AUX MUSES.

O Muses! c'eſt trop s'en défendre:
Je veux bien vous appartenir;
Mais du moins, avant de ſe rendre,
De ſes faits on doit convenir:
Or convenons. Vos loix auſtères,
Je les connois & j'y ſouſcris.
Je ſais à quels devoirs ſévères
Vous condamnez vos favoris;
Je ſais qu'il faut toute ſa vie
Demeurer en proie au mépris,
Ou ſe voir en butte à l'envie:
Au champ-clos de l'Académie
Concourir & manquer les prix:
Qu'un Auteur eſt en bon Confrère
Forcé de recevoir tout bas

Maint avis, qui ne lui plaît pas,
Et d'en donner, qu'on n'aime guère.
A de petits Ecrits moraux
Je ſais qu'on doit ſe laiſſer prendre;
S'extaſier, ſans rien comprendre,
Sur des vers ennuyeux & beaux;
Entendre d'un vain Petit-maître
De méchans vers d'un fort bon ton;
Voir un Poëte ſans renom
Se révérer comme un grand Maître;
Souffrir un fade Louangeur;
Écouter un âpre Cenſeur,
Et ſe garder toujours de l'être.

Tous ces ennuis ſont réſervés
Aux Ennius, comme aux Virgiles;
Et ce ſont les creuſets utiles,
Où vos Élus ſont éprouvés.
Muſes, parlez; que dois-je faire?
Faut-il des prodiges nouveaux?
Faut-il ſe vaincre pour vous plaire?
Je vole, Hercule littéraire;
Suivez-moi, comptez mes travaux.

J'oſerai tout. Vîte! au Théâtre!
Je veux voir, que dis-je, applaudir
Tous ces Drames qu'on idolâtre,
Les entendre, ſans m'aſſoupir;
Je veux, ſans que mon front pâliſſe,
Me préſenter aux Tribunaux,
Où la Cenſure, aux longs ciſeaux,
Exerce une auſtère police.
Je veux, ſans colère, écouter
Cet Ariſtarque fantaſtique,
Qui, frondant, d'un air deſpotique,
Les vers, que le goût peut citer,
Ne manque jamais d'exalter
Ceux que réprouve la critique.
Je veux encor bénignement
Entendre ce ſot perſonnage,
Qui voulant très-abſolument,
En plein Caffé, me *rendre hommage*,
M'importune fort poliment;
Et qui, par un vieux ſtratagème,
Enfilant de longs entretiens,
Me vante mes vers à moi-même,
Afin de m'ennuyer des ſiens.

Que dis-je? affrontant ma diſgrace,
Ma Pièce à la main, ſans Proneur,
Je veux, n'ayant de Protecteur,
Et de guide que mon audace,
Aborder un premier Acteur;
Je lis ma Pièce, il la croit bonne,
Il me protège.... Après cela,
Je vous plante là ma colonne,
Et j'y grave: *Nec plus ultra.*

Mais ſi mon zèle a ſu vous plaire,
Si vous approuvez mes travaux,
Souffrez au moins, pour mon ſalaire,
Que ma Muſe vive étrangère
A tous ces petits Tribunaux,
Membres du grand corps littéraire;
A ces Sénats toujours rivaux,
Où, pour avoir l'ame bien nette,
Chacun des Juges, en cachette,
Avant de trouver des vers beaux,
Va voir ſi le nom du Poëte
Se trouve inſcrit dans ſes Bureaux.
Tout ce qui plaira ſera nôtre:

J'adopte

J'adopte tous les noms fameux ;
Pourquoi donc, injuſte envers eux,
Donner tout à l'un, rien à l'autre ?
Chaque Dieu, ſur mon hélicon,
Trouve un autel qu'on lui deſtine ;
Et Corneille y vient ſans façon
Toucher dans la main de Racine.

Mais ſurtout grâce, au nom des Dieux,
Pour un vieux goût dont je me pique !
Si j'entre, Auteur ambitieux,
Dans la carrière dramatique,
Malgré la mode deſpotique,
Je veux faire, ne pouvant mieux,
Rire la Comédie antique :
Je ſuis encore un peu Gothique,
Et j'aime aſſez nos bons ayeux.
Pardonne à ce goût fantaſtique,
O mon ſiècle ! un beau jour au tien
Je prétends, en bon Citoyen,
Payer un tribut authentique.
Quand la Renommée, en cent lieux,
Portera mon œuvre tragique,

Quand j'aurai de la Muſe épique
Suivi l'eſſor audacieux ;
Je m'enflamme, & plus glorieux,
J'enfante un Opéra-comique.

Non loin de ces rians côteaux,
Où, tranquille ſous ſes berceaux,
L'hipocrêne roule & murmure,
Croupit dans l'ombre une onde impure,
Lac vénéneux, qui, par ſes eaux,
Noircit & ronge la verdure:
Sur ſes bords plantés de cyprès,
La fleur périt ; l'Oiſeau qui paſſe
Tombe expirant dans ce marais;
Le Cigne n'y chante jamais ;
Le Corbeau toujours y croaſſe.

Là, s'abreuvent en plein bourbier
Tous ces Therſites littéraires,
De qui le ſouffle meurtrier
Va ſur le front de leurs Confrères
Flétrir le Myrthe & le Laurier.
Si quelque haine envenimée

M'y faisoit tremper mes pinceaux,
Muses, que ma main dans ses flots
Demeure en caillou transformée.
Jamais un Vers injurieux
Ne s'armera pour ma défense :
Courage, Censeur bilieux,
C'est sans péril que l'on m'offense ;
Aux Libelles calomnieux
Je jure un éternel silence.
Mais de l'envieux Détracteur
Je hais moins encor la licence,
Que la stupide complaisance
De tout servile Adulateur ;
Grands, si, malgré votre naissance,
Je vous offre un encens flatteur,
En vous c'est l'Ami que j'encense,
C'est l'Ami, non le Protecteur.
Enflamme mon jeune courage,
Toi, les délices des grands cœurs,
O Gloire, je te rends hommage :
Que d'autres, jaloux des grandeurs,
Près d'un Roi, briguent l'esclavage ;
Avec lui, meurent ses faveurs,

Les tiennes vivent d'âge en âge.
Par toi les rangs ſont confondus ;
Qu'importe ceux qui m'ont fait naître ?
Le Noble, ſans toi, ne l'eſt plus,
Et par toi, je commence à l'être.

Un point me reſte, aimables Sœurs,
Et de tout, ce point ſeul décide :
Le voici. J'ai vu des Auteurs,
Négligeant l'amitié ſolide,
Reſter, en briguant vos honneurs,
Le cerveau plein, & le cœur vuide.
Plus d'un Poëte, à tout propos,
Faiſant parler Ami, Maîtreſſe,
Semble avoir uſé ſa tendreſſe,
En la prêtant à ſes Héros.
Pour vos plaiſirs, il fuit les nôtres,
Et laiſſe en paix cet Univers ;
Rien ne l'attache que les vers,
Encor ce n'eſt pas ceux des autres.

S'il faut renoncer aux amis,
O Muſes, pour vivre en Poëte ;

Si vos faveurs sont à ce prix,
Cherchez ailleurs qui les achète.
Il me faut un ami. — Mais quoi !
Tu suis une ombre mensongère.
— Si je me trompe, ah ! laissez-moi
Adorer encor ma chimère :
Cette ombre, hélas ! fait mon bonheur ;
Et je l'embrasse avec délice ;
Le ciel me fit présent d'un cœur,
Sans doute il veut que j'en jouisse.
Mais que dis-je ? elle vit encor,
Cette amitié pure & durable,
Cette Immortelle, que la Fable
Fait mourir avec l'âge d'or.
Eh ! qui la feroit mieux renaître
Que vos aimables Favoris ?
Muses, pour avoir des amis,
Vous le savez, ils n'ont qu'à l'être.

Me voilà peint tel que je suis ;
Muses, voulez-vous du modèle ?
Dites un mot, & je vous suis :
Comptez sur un sujet fidèle ;

Mais peu dociles au traité,
Si vous trompez mon eſpérance,
Je vous tire ma révérence ;
Muſes, ſalut & liberté !



CAPRICE.

Tu dors, Ami, tu dors, & déjà la lumière,
Du ſoleil grandiſſant inonde la carrière!
Le Démon du travail, que tu ne connois pas,
Fait mouvoir dans Paris plus de cent mille bras,
Et tu dors, Sybarite! & la plume amaſſée
Enchaîne mollement tes ſens & ta penſée !
Rappelle dans ton ſein ton antique valeur;
Sors du lit, arme-toi d'un appétit vainqueur;
D'un large parapluie abritant ton audace,
Vole à travers la boue, & la neige & la glace,
Viens aſſiéger ma porte : & dût le ciel tonner,
Conquérir en héros un petit déjeûner.





LETTRE

D'UNE RELIGIEUSE A LA REINE.

De la celulle ſolitaire
Où m'enchaîne un vœu ſolemnel,
Où, par un divorce éternel,
Au monde je vis étrangère;
S'adreſſe à Votre Majeſté
Une humble requête, à vous-même,
Princeſſe, à qui la Royauté,
Et les Vertus, & la Beauté,
Forment un triple Diadême.
Daignez m'entendre; à mes diſcours
Si votre oreille n'eſt point faite,
Songez, Reine, qu'on doit toujours
Écouter ſa moindre ſujette:
L'emploi ſouvent eſt onéreux;
Mais auſſi, rendre un peuple heureux,
Ce plaiſir vaut bien qu'on l'achète.

Depuis le jour, que mes beaux ans

Furent voués à la clôture,
Quinze fois j'ai vu la nature
Vêtir ſa robe de Printems.
Sans regrets, calme, inaltérable,
J'ai vu, comme un ſonge trompeur,
Fuir ma jeuneſſe peu durable,
Dont ce faucheur impitoyable,
Le Tems, a moiſſonné la fleur.
Je faiſois tout en conſcience :
On ne pouvoit aſſurément
Obéir plus ſervilement,
Vivre avec plus d'inſouciance,
Ni s'ennuyer plus ſaintement.
Mais (pardonnez à ma franchiſe)
Un objet aimable, enchanteur,
Vient, de mon âme, qu'il maîtriſe,
Tourmenter la ſainte langueur.
Ce cher objet, par-tout on l'aime,
Par-tout on vole ſur ſes pas,
Et je ne peux voir ſes appas!
Ah! par votre pouvoir ſuprême,
Vous pourriez, je le dis tout bas....
Reine, ne vous allarmez pas;

Cet objet charmant, c'eſt vous-même.
De ſageſſe, j'ai beau m'armer;
Au fond de mon cœur, elle expire;
Rien ne peut éteindre ou calmer
L'ennui que le cloître m'inſpire;
Et l'on diroit que je ſoupire
D'un mal, que je n'oſe nommer.
En vain la raiſon me conſeille:
Comment oublier en effet
Une Reine qui ne s'éveille,
Que pour verſer quelque bienfait?
Le cri des heureux qu'elle fait
Retentit juſqu'à mon oreille.
Celui-ci, d'aiſe tranſporté,
S'écrie: Ah! Dieu! que de beauté!
Tout s'anime & vit ſur ſes traces!
Celui-là: c'eſt en vérité
La Vertu, ſous l'habit des Grâces!
L'autre: Avant de regner, dit-on,
Les cœurs, ſous ſa loi ſouveraine,
Se rangeoient tous à l'uniſſon:
Elle étoit Dauphine, elle eſt Reine;
Elle n'a changé que de nom.

Je n'y tiens plus; & ce martyre
Eſt renouvellé trop ſouvent;
Car ſi dans le monde on deſire,
Vous ſavez qu'on brûle au couvent.
Vers cette retraite profonde,
Quand le Ciel adreſſa mes pas,
Je fuyois un bien ſans appas;
Princeſſe, je quittois le monde,
Mais un monde, où vous n'étiez pas.
Aujourd'hui, qu'un hymen propice
Vous a fixée en nos climats,
J'ai grand regret au ſacrifice.
De grace, un peu d'humanité!
Si l'Etat eſt votre famille,
Pour vivre dans l'obſcurité,
Je n'en ſuis pas moins votre fille;
Ah! que je puiſſe en liberté
Voir un peu Votre Majeſté,
Par la fenêtre, ou par la grille!
Tels ſont mes vœux; trop vainement,
J'en ai fait long-tems un myſtère:
Hélas! c'eſt doubler ſon tourment,
Que de ſouffrir & de ſe taire.

Voilà ma maladie enfin :
Et malgré ma Jérémiade,
Je crains fort que le Médecin
Ne rie un peu de ſon malade.

Mais tandis que ce vain regret
Échappe à mon ame imprudente,
Tandis que mon zèle indiſcret
Laiſſe, de ma plume abondante,
Couler mes vers & mon ſecret ;
Vous veillez, compagne fidelle,
Sur les jours du jeune LOUIS,
Qui, dans ſon ſein, déjà recèle
Ce mal, d'influence mortelle,
Terrible à ceux qu'il a ſurpris,
Mais indulgent à qui l'appelle.
Voulez-vous, ſans peine & bientôt,
Lui rendre la ſanté vous-même ?
Dites-lui ſouvent ce ſeul mot :
LOUIS, tout un peuple vous aime.
Ce penſer là ſeul vaut, je croi,
Tous les conſeils hipocratiques ;
Et, pour la ſanté d'un bon Roi,

C'eſt le meilleur des ſpécifiques.

Pour moi, Reine, au fond du couvent,
Où je dois finir ma carrière,
J'attends l'effet de ma prière,
Sans doute, hélas! jettée au vent.
Après un objet qu'il envie,
Chaque mortel s'en va courant,
Et chacun voudroit, en mourant,
Finir les projets de ſa vie:
Le parvenu, faire moiſſon
De quelques titres de nobleſſe,
Le guerrier, illuſtrer ſon nom,
Et l'avare, dans ſa maiſon,
Laiſſer une immenſe richeſſe;
L'ambitieux, le conquérant
Pourſuit la pourpre ſouveraine;
Moi, je voudrois, en expirant,
Dire du moins: J'ai vu la Reine.





A M. PIRON.

Sur le bruit qui avoit couru de ſa mort.

QUAND la Parque eut appris là-bas
Que n'aguère, en lugubre Pompe,
La Renommée, à ſon de trompe,
Avoit annoncé ton trépas;
Quoi! dans mes doigts, s'écria-t-elle,
On penſe arrêter mon fuſeau!
L'homme qui vit ſous ma tutelle,
Croit-il, en ſon foible cerveau,
Qu'on mène en leſſe une Immortelle?
Alecton, à bas le ciſeau,
Et recommençons de plus belle.
Soudain renouvellant exprès
Sa quenouille, preſqu'épuiſée,
Elle dévide ſa fuſée,
Et de filer ſur nouveaux frais.
Ah! puiſſe l'Envie obſtinée,
Toujours ainſi te pourſuivant,
Te faire mourir chaque année,
Et te laiſſer toujours vivant!





DISTIQUE

Sur les Alliances de la Maison d'Autriche.

Bella gerant alii, tu, felix Auſtria, nube;
Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

TRADUCTION.

Qu'un autre ſuive les combats;
L'Hymen te ſert mieux que Bellone:
Bellone dompte les Etats,
Sans combat Vénus te les donne.



ÉPIGRAMME.

L'INGRATITUDE au cœur du beau Lariſſe,
Donne un plaiſir ſi vif, ſi délicat,
Qu'il ne vous demande un ſervice,
Que pour le plaiſir d'être ingrat.





ÉPITRE

A M. L'ABBÉ DE B.....

*Sur un de ſes Sermons, que l'Auteur avoit entendu à côté de Mademoiſelle G***.*

DOCTE Abbé, que l'homme eſt fragile !
A tes leçons déjà docile
Mon cœur s'épuroit par degré ;
Ta voix t'en avoit rendu maître ;
Que ſais-je ? la grâce eût peut-être
Efficacement opéré.
Sur les aîles de l'eſpérance,
Je volois vers l'Eternité ;
Quand j'apperçus à mon côté
Les plus beaux yeux.... les yeux d'Hortenſe.
Hélas ! contre tant de beauté,
Que pouvoit ta ſainte éloquence ?
Quand tu prêchois la continence,
Elle inſpiroit la volupté.
Si la foi tonne par ta bouche,
Dans ſes beaux yeux, l'Amour ſourit ;

L'une, en menaçant, m'effarouche,
L'autre, en ſouriant, m'attendrit.
A ces vertus que tu conſeilles,
Ton Proſélite eût, de ſon mieux,
Soumis ſon cœur religieux,
S'il n'avoit eu que des oreilles;
Mais, Docteur, il avoit des yeux.
Que faut-il enfin que je faſſe?
Sous tes loix, Amour, je revien;
C'eſt là que j'attendrai la grace,
Puiſque ſans elle on ne peut rien.
Je t'entends crier au blaſphême,
Et, par un beau zèle entraîné,
Je te vois lancer l'anathême
Contre un Hérétique effréné.
Eh bien! ſoit; j'admets l'évidence
Des Dogmes, qui me ſont prêchés;
Mais, Docteur, un peu d'indulgence!
Si les cœurs au monde attachés
Doivent expier leur offenſe;
De grace, avant la pénitence,
Permets encor quelques péchés.





ÉTRENNES

D'UNE FEMME A SON AMIE.

GLYCERE, demain nous comptons
Un an de plus ; c'eſt bien dommage !
Par troupeaux, jeunes & barbons,
Chargés de vœux & de bonbons,
Vont déjà t'offrir leur hommage.
Jalouſe de faire ma cour,
Avant que leur troupe s'écoule,
Pour te haranguer à mon tour,
Je vais me jetter dans la foule.
Par fois j'ai cru, pour tes attraits,
Sentir une amoureuſe flâme ;
Mon ſexe, en éclairant mon âme,
Ne m'a laiſſé que des regrets ;
Si je me ſuis plaint d'être femme,
C'eſt en voyant que tu l'étois.
On te dit par tout à la ronde :
Je reçus un cœur pour t'aimer ;
L'aſtre, qui vient tout ranimer,

Naquit pour éclairer le monde,
Et tu naquis pour le charmer.
Mais je ſuis femme, ô ma Glycère;
Et nos fleurettes d'ordinaire
Plus rares, ont plus de douceurs:
Car on dit que, parmi ſes ſœurs,
Une Belle excite l'envie;
Et ſi l'on en croit nos Cenſeurs,
Chaque Amant lui coute une Amie.

J'intrigue peut-être l'époux,
En trouvant l'épouſe ſi belle;
Ah! s'il alloit être jaloux
De l'amitié que j'ai pour elle!
Mais non; notre rivalité,
Après tout, eſt ſans conſéquence;
Te voir, voilà ma jouiſſance:
A ſon amour, il faut, je penſe,
Un peu plus de réalité.
Ce jour, le dernier de l'année,
Eſt ſa fête: quelques honneurs
Doivent marquer cette journée;
Que d'Amour la main fortunée,

Pour bouquet, lui cueille des fleurs,
Dans les jardins de l'Hyménée.
Que dis-je ? à lui faire sa cour,
Faut-il aujourd'hui qu'on s'apprête ?
Glycère, il te voit chaque jour ;
Chaque jour amène sa fête.



A LA FORTUNE.

TA Cour sans cesse est mécontente,
O Fortune : on médit de toi ;
On te peint volage, & pour moi
Tu n'es, hélas ! que trop constante.
Oui ; de ta haine, sans gémir,
J'ai fait la dure expérience ;
Me faudra-t-il vivre & mourir,
Sans éprouver ton inconstance ?





CHANSON.

Air: *Sur un ſoupçon trop incertain, &c.*

J'AVOIS chanté le Dieu d'Amour;
Mes accords avoient ſu lui plaire:
O Daphnis, me dit-il un jour,
Qu'exiges-tu pour ton ſalaire?
Je veux, lui dis-je, être amoureux,
Mais je hais les Amans fidèles;
Amour, Amour, pour être heureux,
Je n'ai beſoin que de tes aîles.

Léda ſur l'heure, à mon côté,
Vint offrir ſon joli corſage;
L'Amour reprit ſa liberté,
Et je rentrai dans l'eſclavage.
De mes vœux l'Amour s'offenſa,
La Beauté punit mon offenſe:
Cœurs inconſtans, fuyez Léda;
Léda guérit de l'inconſtance.



****

ÉPITRE

A UN NOUVEAU-NÉ D'AMOUR,

Dont je devois être le Parrain.

SANS qu'Hymen ſoit intervenu,
L'Amour, ſans Prêtre & ſans légende,
De ſes faits eſt donc convenu!
Petit marmot de contrebande,
Soyez enfin le bien-venu!

Damis, à l'ombre du myſtère,
A donc oublié ſa fierté;
Notre Poëte moins auſtère,
A ce nom, par lui mérité,
Unit ceux d'amant & de père;
Par fois ſur Pégaze monté,
Il vole du Pinde à Cithère.
O raiſon, en vain tu défens
Un Rimeur que Vénus réclame;
Sa verve amoureuſe s'enflâme,
Et ſon cœur veut d'autres enfans,
Qu'un Madrigal, une Épigramme.

Celui qu'on vient de mettre au jour
N'eſt pas un impromptu, je gage;
L'Auteur, ſi l'on en croit l'Amour,
Vaqua ſouvent à ſon ouvrage;
Il fut inſpiré par ſon cœur;
Auſſi la critique eſt muette;
Voilà, n'en déplaiſe au Poëte,
Le chef-d'œuvre de ſon Auteur.

O mon filleul! (car tu dois l'être,
Puiſqu'on m'a nommé ton parrain)
Viens, avec moi, trouver le Prêtre,
Qui nous attend, l'aiguière en main;
Viens laver, par l'eau du baptême,
Un crime, qui n'eſt plus en moi,
Que tu n'as pas commis toi-même,
Mais qu'un autre a commis pour toi.
Va, la Fortune, que j'atteſte,
Te promet des jours triomphans;
Sois juſte, Amour fera le reſte;
L'Amour a ſoin de ſes enfans.



ÉPITRE

A MONSIEUR BORDEU.

A TOI, Bordeu, Maître en l'art de guérir,
Ma mourante Muſe s'adreſſe ;
C'eſt du fond d'une alcove, où je crois voir ceſſe
Les portes du trépas devant moi s'entr'ouvrir.
Un paſſage ſi bruſque étonne ma jeuneſſe,
Et je voudrois, je le confeſſe,
Avoir vêcu du moins, avant que de mourir.
D'ailleurs, jaloux d'illuſtrer ma mémoire,
Des enfans d'Apollon j'ai ſuivi le ſentier ;
Et tu le ſais, pour qui cherche la gloire,
Mourir ſi-tôt, c'eſt mourir tout entier.
Hier, le front chargé de funèbres nuages,
Cette idée attriſtoit mon cœur,
Quand le Sommeil, qu'imploroit ma douleur,
Vint tirer le rideau ſur ces triſtes images.
D'un ſonge, il arrive eſcorté ;
Et tandis qu'au repos mon ame s'abandonne,
Des ombres de la nuit, un rayon de clarté

Sort tout-à-coup, s'avance, & m'environne.
Alors j'entends ces mots : » Mortel, raſſure-toi :
» A tes maux, un Dieu s'intéreſſe ;
» Je viens pour confier mon ſecret à ta foi ;
» Je ſuis cet Eſculape adoré dans la Grèce,
» Et j'exerce à Paris l'art qu'elle apprit de moi. «
Grand Dieu, lui dis-je alors, oui, ta voix me raſſure ;
Mais quel nom te cache ici-bas ?
De quel mortel as-tu pris la figure ?
A ces mots, il s'échappe & ne me répond pas :
Mais j'obſerve des yeux, où s'adreſſent ſes pas :
Il entre en ce réduit, qu'habite ta ſageſſe,
Tribunal, d'où ſortent ſans ceſſe
Des arrêts contre le trépas.
Te voilà donc connu, BORDEU ! le maſque tombe,
Qui ne me laiſſoit voir que l'homme auparavant.
Or déſormais conſerve le vivant ;
Rappelle le mort de ſa tombe :
Sans m'étonner, ton pouvoir en tout lieu,
Pourroit accumuler merveille ſur merveille :
Il n'eſt rien d'impoſſible aux volontés d'un Dieu.
Mais aux vœux des mortels un Dieu prête l'oreille ;
Viens, j'oſe t'implorer des bords de mon tombeau ;

A des ans trop nombreux ſi je ne puis atteindre,
Ah ! ranime un peu le flambeau
De mes jours tout prêts à s'éteindre ;
S'il peut être encor rallumé,
Il le ſera par toi ; viens découvrir la cauſe
Du mal qui lentement l'a déjà conſumé.
De mon rève du moins ne ſois pas allarmé :
Je n'ai parlé qu'à toi de ta métamorphoſe.
Si tu prétens encor, jaloux de ton ſecret,
Cacher aux yeux mortels ta ſcience divine,
Viens, je promets d'être diſcret ;
Mais je crains bien qu'on ne devine.





BILLET.

DE par Phœbus, le Seigneur ſuzerain
Du Mont-Parnaſſe & des Eaux d'Hippocrene,
Ordre à Lindor de traverſer la Seine,
Par le Pont-neuf, ou la rame à la main.
Pour écouter, en lecture authentique,
Drame tout neuf, d'un acte ſeulement,
Acte fort court; s'il eſt bon, je m'explique.
Par ce mot, *Drame*, on n'entend nullement,
Le long récit, triſte, & ſoporifique
D'une Héroïne ou d'un piteux Amant;
Nous entendons purement, ſimplement,
Par ce mot *Drame*, une pièce comique.
Peut-être, hélas! l'Auditeur baillera,
D'ennui peut-être on prendra quelque doſe;
Mais, ſans pleurer, du moins on ſiflera.
Nous l'avouons, la pièce eſt peu de choſe,
Et même rien, comme bien on verra;
Mais promettons du moins qu'on ne lira
Nul mauvais vers: car la pièce eſt en proſe.



ÉPITRE A UN POËME SANS GRAVURE.

ALLEZ, mes vers, troupe légère,
Doux enfans de la volupté!
Allez de ma témérité
Trouver la peine ou le ſalaire,
La mort ou l'immortalité.
Vous murmurez; Dieux, quelle augure!
Mais je devine; aſſurément
Le burin cauſe ce murmure:
Vous voudriez modeſtement
Emprunter ſa riche impoſture,
Et ſuppléer adroitement
A la beauté par la parure.
O Ciel! quel air d'auſtérité,
Me direz-vous! quoi! ta fierté
Brave tout, juſqu'à l'étiquette!
Mais c'eſt folie, en vérité.
Voit-on une Muſe ainſi faite
Soutenir avec dignité
Et le coup-d'œil de la beauté,
Et le grand jour de la toilette?

Ah! quelle affreuſe nudité,
S'écrîra la jeune Coquette!
Quoi, cela parle volupté!
Vîte! emportez-moi ce ſquelette:
J'en ai tout le cœur attriſté.
Souvent, pour fuir un tel outrage,
O mes vers, on ſe pare en vain:
Le Public, pour nous, eſt d'airain,
Et Longueil & ſon art divin
Hâtent ſouvent notre naufrage:
Je l'ai vu, ce Public malin,
Perſifler, d'un air inhumain,
Le Graveur, l'Auteur & l'Ouvrage.
Eh! moins d'apprêt, c'eſt le plus ſage;
N'allons pas mériter enfin
Son ſuffrage par le burin,
Mais le burin par ſon ſuffrage.
Quand vous aurez ſu réuſſir,
Sous une parure étrangère
Vous pourrez vous énorgueillir;
Rien ne meſſied à qui ſait plaire;
Quand on déplaît, on a beau faire;
Et ſe parer, c'eſt s'enlaidir.





VERS
A L'IMPÉRATRICE REINE,
A qui l'Auteur envoyoit son Recueil de Fables dédiées à Madame la Dauphine.

TOI, qui fais sur le trône asseoir la bienfaisance,
Toi qui, par tes vertus, sais charmer les rivaux
Que tu soumis par ta vaillance,
Qui, même à la victoire enchaînant la clémence,
Joins le cœur d'une mère à l'ame d'un héros,
Grande Reine, aujourd'hui si des soins de l'Empire,
Un seul de tes regards peut être détourné,
Lis cet ouvrage fortuné,
Que ton auguste fille a payé d'un sourire.
J'y trace maints portraits divers,
Des vertus, qui de l'homme éternisent la gloire;
Ah! que tu sais bien mieux instruire l'univers!
Le seul précepte est dans mes vers,
Et l'exemple est dans ton histoire.
L'Europe, aux champs de Mars, admira tes hauts faits;
Mais ton cœur s'attendrit en lançant le tonnerre:

Ah ! qu'il eſt beau d'aimer la paix,
Quand on peut moiſſonner les palmes de la guerre !
Que plutôt par l'hymen s'étendent tes bienfaits !
Fais que l'Europe entière, à ces auguſtes marques,
Reconnoiſſe ta race & celle de Louis ;
Qu'il ne règne en un mot dans ce vaſte pays
Qu'une famille de monarques.
L'hymen t'acquiert de nouveaux droits
Que tu ne tiens que de ta bienfaiſance ;
Tu ſais règner par la reconnoiſſance,
Au-delà des pays, où tu donnes des loix.
Si de ton ſang, auguſte Reine,
Tu choiſis une épouſe à tant de Potentats,
C'eſt pour conſoler les états,
Dont tu n'es point la ſouveraine.



ÉPITRE AU ROI.

Toi, qu'un arrêt du ſort, garant de nos ſuccès,
Fait aſſeoir, à vingt ans, au trône des Français,
Reçois de notre amour le tribut volontaire ;
Ainſi que ta couronne, il ſemble héréditaire ;
Et déjà tout un peuple, amoureux de tes loix,
Te place en eſpérance au rang des plus grands Rois.
Il t'a nommé ſon père ; & ſi de ta jeuneſſe
Le fidèle avenir acquitte la promeſſe,
Tu feras, ô mon Roi, pour ce peuple chéri,
Renaître les beaux jours d'Aſtrée ou de Henri.

Je ne viens point, armé d'une Ode pindarique,
Dépouiller Antonin de ſa couronne antique,
Immoler Marc-Aurele à tes jeunes vertus,
Et ſurcharger ton front des lauriers de Titus ;
Cher Prince, tu le ſais, qui prétend à leur gloire,
Sur d'immenſes travaux, doit bâtir ſa mémoire.
Si, d'un vers effronté, renverſant leurs autels,
Je préférois ton nom à leurs noms immortels,
Je verrois ta vertu rougir de mon hommage;

Ta ſageſſe déjà, qui devance ton âge,
Diſtingue ſi l'encens, par nos mains apprêté,
A l'odeur du menſonge ou de la vérité.

Je viens mettre à tes pieds, interprète fidèle,
Du Parnaſſe Français l'offrande ſolemnelle.
Lorſqu'à leur nouveau Roi tes peuples chaque jour
Apportent le ſerment d'un éternel amour,
Il partage, ô LOUIS, la commune allégreſſe;
Mais, pardonne, la crainte a troublé ſon ivreſſe:
Lui ſeras-tu fidèle, en recevant ſa foi?
Et l'adopteras-tu, quand il ſe donne à toi?
En montant ſur le trône, on t'aura dit peut-être,
Que ſans être ſavant, on peut ſervir un Maître;
Qu'il faut à ce troupeau, que tu dois gouverner,
Montrer l'art d'obéir, & non de raiſonner;
Qu'un peuple en ſait aſſez, au fond de ſa province,
Quand il peut déchiffrer les édits de ſon Prince,
Et que, dans ſon barême en épellant tout haut,
Il ſait compter l'argent, qu'il doit pour chaque impôt.

Garde à tous ces conſeils une oreille indocile.
Quel honneur d'aſſervir une terre infertile,

Un

Un ſol toujours couvert de buiſſons hériſſés,
Et d'animaux parlans, ſur deux pieds exhauſſés !
Plutôt que de regner ſur un pareil théâtre,
J'aimerois mieux vêtir les haillons d'un vil Pâtre,
Et prenant dans mes mains pour ſceptre un gros bâton,
Régir ſtupidement le ſtupide mouton.
Et ne crois pas que l'homme, encor dans l'ignorance,
De l'animal bélant ait la douce innocence.
Je ſais qu'on voit ſouvent l'homme brut & groſſier
Friſſonner d'épouvante, à la voix d'un ſorcier ;
D'une carte muette interrogeant l'image,
Un valet en peinture attriſte ſon viſage ;
Que, ſur ſa porte, un mort s'arrête avec ſon deuil,
Il ſe croit emporté dans le même cercueil ;
Le ſel qui ſe répand, en dinant, l'effarouche,
Et va faire avorter le rire ſur ſa bouche ;
Que deux couteaux ouverts, l'un ſur l'autre étendus,
Figurent une croix, il ne dormira plus ;
Le glaive eſt ſur ſa tête ; il tremble ; & s'il arrive,
Au milieu du feſtin, un treizième convive,
De ſon ſubit effroi rien ne peut le guérir ;
Le voilà preſque mort de la peur de mourir.
Mais cet homme, ô Louis, & crédule & ſtupide,
En eſt-il moins cruel, pour être ſi timide ?

Il eſt foible & féroce. Alors que dans leurs bois
Le beſoin raſſembloit nos antiques Gaulois,
Lorſqu'Héſus, Dieu barbare, engraiſſé d'homicides,
Voyoit leurs cœurs fumans, ſous le fer des Druides,
Les arts éclairoient-ils leur funèbre horizon?
Avoient-ils un Pigal, un Voltaire, un Buffon,
Un Doyen, un Rameau, l'Amphion de la France?
LOUIS, la barbarie eſt ſœur de l'ignorance.
Eh! comment gouverner des peuples ignorans,
Qui verront du même œil leurs Rois & leurs Tyrans
Sous la loi d'un bon père, ils trouvent l'eſclavage.
Les bienfaits ſont perdus chez un peuple ſauvage;
Il ne ſaura jamais, quoique promt à s'armer,
Ni quand il doit haïr, ni quand il doit aimer.
Du crime des ſaiſons le Prince eſt reſponſable;
Dès qu'on eſt malheureux, il doit être coupable.
Si la vigne périt, on eſt près d'immoler
Un Roi trop indulgent, qui la laiſſe couler.
Ignorant juſqu'au nom des vertus & du vice,
Peut-on, de l'équité, diſcerner l'injuſtice?
Mais ſitôt que les arts renaiſſent une fois,
Ils enfantent l'honneur, la première des loix;
On diſtingue un projet, injuſte ou légitime,
Et le remords toujours marche à côté du crime.

Voulez-vous être enfin, par de nobles projets,
Grands chez les Étrangers, & chers à vos ſujets?
O Rois, par les Beaux-Arts cimentez votre gloire.
LOUIS, pour le génie, il eſt une victoire,
Qui vaut bien des Héros l'homicide laurier;
Par plus d'une conquête, ainſi que le Guerrier,
Il ravit des mortels l'hommage involontaire,
Et le peuple voiſin devient ſon tributaire.
Ramène tes regards vers ces tems glorieux,
Où le vaillant François regna ſur nos ayeux;
Où ce digne rival d'Auguſte & d'Alexandre
Vit les arts, à ſa voix, renaître de leur cendre,
Et le peuple Français unir, ſous ſes drapeaux,
Les palmes du génie aux palmes des Héros?
La France, azile heureux de la vérité même,
Fut de l'Europe alors le Tribunal ſuprême.
Attaqué dans ſes droits, prêt à les voir juger,
Plus d'une fois alors un Sujet étranger,
Éludant de ſon Roi la ſentence arbitraire,
Aux Tribunaux Français, cita ſon adverſaire;
On ſuivoit leurs décrets, & l'Europe à la fois
Avoit pour Souverains ſes Princes & nos loix. *

* Nos Hiſtoriens aſſurent que les Étrangers vinrent ſouven faire juger en France des cauſes importantes & difficiles.

Vois des premiers Céſars la cité déſolée,
Des Arts enſevelis ſuperbe mauſolée.
Pourquoi, même aujourd'hui, voit-on de toutes parts
Les peuples accourir au ſein de ſes remparts?
Son antique Sénat dort dans la nuit profonde,
Rome n'eſt plus la reine & la terreur du monde.
Non; mais en enchaînant le reſte des mortels,
Rome avoit au génie érigé des autels;
Et l'on croit voir encor errer dans cet azile
Les manes révérés d'Horace & de Virgile;
Les débris des Beaux-arts, cultivés par ſes mains,
Lui conſervent encor l'hommage des humains;
Du Capitole altier on cherche les murailles,
Et ce cirque ſanglant, cher au Dieu des batailles;
Le Germain gravement vient pour la contempler;
Le Français court auſſi la voir, pour en parler;
Et l'Anglais, murmurant contre ſes deſtinées,
En médiſant du Pape, y répand ſes guinées.

Pour te faire chérir les enfans d'Apollon,
Je ne citerai point le dixième Léon.
Eh! ſans aller ſi loin te chercher un modèle,
N'avons-nous pas le Czar, de mémoire immortelle?
Pour adopter ſon peuple & lui donner la loi,

Il voulut des Sujets plus dignes de leur Roi.
Moderne Prométhée, il créa sa patrie ;
Voyageant pour chercher les arts & l'industrie,
Pierre, changeant vingt fois de métier & de nom,
Fut, avant d'être Roi, Charpentier & Maçon.
Dans ses climats grossiers, le jour de la science
Dissipa les brouillards de l'épaisse ignorance.
Dès-lors on vit par-tout des hommes éclairés
Y professer les Arts, de son peuple ignorés :
L'artère du malade, ou prompte ou rallentie,
Au doigt qui l'interroge apprend sa maladie;
Le gosier Moscovite, instruit avec succès,
Articule bientôt le turc & le français ;
On voit des mains de l'Art ses maisons exhaussées,
Contre l'azur des cieux des lunettes dressées,
Et chaque astre, en passant sur ce vaste horison,
Forcé de révéler son secret & son nom.

Les bienfaits d'un Monarque ont toujours leur salaire.
O Muses, si le Czar vous a servi de père,
Vous couvrirez son front de lauriers immortels.
Mais malheur aux humains qui brisent vos autels !
Le sceptre tôt ou tard cede au ciseau des Parques ;

Mais les Muſes, Louis, ſurvivent aux Monarques;
Leurs Favoris alors font entendre leur voix;
Au Tribunal de l'homme, ils dénoncent les Rois.
Les humains ſont pour nous, au bout de leur carrière,
Comme le bloc informe, aux mains du ſtatuaire;
Il en fait à ſon gré ſa cuvette ou ſon Dieu.
Oh! de combien de Rois le nom vole en tout lieu,
Qui, couchés dans leur tombe, y dormiroient ſans gloire,
S'ils n'avoient honoré les filles de mémoire!
Le ſucceſſeur de Jule, Auguſte eſt révéré;
Sans les Muſes, Louis, il ſeroit abhorré;
Mais il leur prodigua les honneurs, les richeſſes,
Et la gloire eſt enfin le prix de ſes largeſſes;
Toujours la renommée eſt prompte à le ſervir,
Et ſous l'Ami des Arts cache le Triumvir.

Tu n'attends pas de nous ce fatal miniſtère,
Louis, de tes Sujets moins ſouverain que père;
Tu ne laiſſeras point de crimes à voiler;
Mais défends les neuf Sœurs, daigne les conſoler;
Et qu'à jamais par toi nos lyres fortunées
Célèbrent tes vertus l'une à l'autre enchaînées.
J'ai vu, j'ai vu des jours, où le peuple allarmé

N'écoutoit qu'en tremblant un édit proclamé:
Son œil craignoit d'y voir un ordre trop sévère,
Par un nouvel impôt, surcharger sa misère;
Mais son cœur, ô LOUIS, vole au-devant des tiens;
Tous ont porté la joie au cœur des Citoyens.
Poursuis; & si jamais quelque nouveau Ministre
Vient t'offrir les talens sous un aspect sinistre,
Crains de lâches projets, dans l'ombre concertés;
Il voudroit s'affranchir d'importunes clartés.
Consulte ce Mentor, si cher à ta jeunesse,
Lui, qu'ont blanchi les ans, bien moins que la sagesse,
Qui, délivré par toi d'un exil rigoureux,
Veut venger sa disgrace, en nous rendant heureux;
Consulte ce mortel, que la France révère,
Que de ton sceau royal tu fis dépositaire:
Instruits de nos secrets, LOUIS, ils te diront,
Que le laurier des Arts doit couronner ton front;
Que la gloire ici-bas, utile enchanteresse,
Est, après la vertu, la première richesse;
Que l'on ne vit jamais, foulant aux pieds les loix,
Les enfans d'Apollon armés contre les Rois;
Et qu'on a vu souvent leurs ames pacifiques
Nourrir, même à la Cour, des vertus héroïques.

Venez, manes chéris, forcez votre priſon,
Sublime la Fontaine, illuſtre Péliſſon !
Racontez à mon Roi votre immortel courage,
Qui défendit Fouquet, au fort de ſon naufrage ;
La fortune, ſon Roi, pour lui tout eſt changé ;
Vous lui reſtez encor ; Fouquet ſe croit vengé.
Ah ! du moins vos écrits, défendant ſa mémoire,
Ainſi que vos vertus, éterniſent ſa gloire.*

---

* On ſait que Péliſſon & la Fontaine furent fidèles à l'illuſtre Fouquet dans ſa diſgrace ; & qu'ils eurent le courage de le défendre, l'un, par des mémoires éloquens, l'autre, par la meilleure élégie que nous ayons en français.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

LE JUGEMENT DE PÂRIS.

R

Fin de la Table.

ARRATA.

Page 22, *vers* 13, naîtret, *lisez* naître.

Page 100, *vers* 6, à grands bruits, *lisez* à grand bruit.

